

*« L'archéologie est bien la plus noble des recherches, par sa minutie elle nous inculque la patience, par l'interprétation que l'on doit faire de nos découvertes, la sagesse. »
(Savino Di Lernia)*



SOMMAIRE

Éditorial	5
Hommages	13
Particia Pons	
Alain Bournet	
Archéologie préventive (diagnostics, fouilles).	
Fouilles programmées, sondages, prospections	19
Baillestavy : Église Saint-André (J. Bénézet)	
Caramany : Tombe de l'Horto (J. Bénézet)	
Claira : <i>Sant Jaume del Crest</i> : (V. Canut)	
Estagel : Projet de déviation routière d'Estagel (RD 117) (P. Illes)	
Llupia : <i>Les Berges de l'Adou</i> (O. Ginouvez)	
Perpignan / Château-Roussillon : Parking Georgin (J. Kotarba)	
Perpignan : <i>Coste Rouge</i> (J. Courtois)	
Prades : Une maison (tardo)-médiévale au centre de Prades (A. Huser)	
Port-Vendres : Entre Cap Béar et Cap Ullastrell (F. Brechon, E. Bouchet)	
Port-Vendres : Port-Vendres 9 dit Redoute Béar (N. Gassiolle, L. Fadin, G. Castellvi, M. Salvat)	
Prats de Mollo-La Preste : Prospection-inventaire (O. Lluís Gual)	
Bompas : <i>El Camp de la Granja</i> (A. Toledo i Mur)	
Plaine du Roussillon. Secteur de Canohès, Ponteilla-Nyls : Prospection - inventaire (S. Nadal)	
Articles et comptes-rendus (conférences, colloques, expositions, ouvrages)	
Olivier Passarrius, Aymat Catafau : <i>L'avancement des travaux du projet collectif de recherches. Villages d'hier, villages d'aujourd'hui, en 2011.</i>	59
Guillaume Epe : <i>Le fort du grau Saint-Ange et les fortifications côtières du Roussillon : Un premier état de la recherche.</i>	75
André Pelletier : <i>Découvertes archéologiques récentes à Lyon (compte-rendu de conférence).</i>	83
Franck Dory : <i>Voyage à Ullastret (Catalogne sud) (compte-rendu de sortie).</i>	86
Georges Castellvi, Tarek Kuteni, Jean Sicre : <i>L'ARESMAR invitée à Tyr (Liban) au séminaire international. L'histoire de Tyr au témoignage de l'archéologie (compte-rendu de colloque).</i>	90
Valérie Porra-Kuteni : <i>Des vases pour l'éternité. Une exposition événement à Collioure et Bélesta (compte-rendu d'exposition).</i>	95
Franck Dory : <i>Compte-rendu de l'ouvrage de Georges Castellvi : La Via Domitia et ses embranchements, Découverte guidée en pays catalan.</i>	101
Georges Castellvi : <i>Compte-rendu de l'article de Josep Maria Nolla, Isabel Rodà : «Novedades en el tramo norte de la vía Augusta», Congrès de Mérida.</i>	103
Actualités	
Fenêtre sur le Sud (Andrée Basso).	109
Les Nouveautés de la bibliothèque, du net. L'actualité de l'A.A.P.-O. (Guillaume Epe).	113
Composition du bureau et du conseil d'administration	125
Conférences et sorties 2012	127

Éditorial

Michel MARTZLUFF
Président de l'A.A.P.-O.

**Trente années au service de l'archéologie.
Bilan et perspectives**

Notre association fêtera en 2012 le trentenaire de ses activités. Mais elle se trouve aujourd'hui à un tournant de son existence et c'est pourquoi, à l'heure de ce bilan 2011, je vous propose de regarder un peu plus loin en arrière. En retraçant les grandes lignes d'un contexte qui a beaucoup évolué, il sera plus facile pour nous de voir en quoi nous nous distinguons d'autres associations et comment peut s'envisager notre futur.

1982 : assurer un avenir au patrimoine archéologique des Pyrénées-Orientales, cela signifiait pour nous plusieurs choses. Déjà pouvoir correctement conserver les collections recueillies par les pionniers de l'archéologie départementale. C'était loin d'être le cas. Pouvoir par ailleurs rassembler dans un lieu public les mobiliers recueillis lors des prospections et des fouilles à venir, un lieu vivant, capable de leur donner une destination pérenne, facilitant leur étude. Car une nouvelle conception peu à peu s'imposait : ce que l'archéologue tire de l'oubli ou ce qu'il sauve de la destruction, ce ne sont pas simplement des objets ou quelques ruines, ce sont avant tout les informations qu'il est possible d'extraire de ces témoins du passé, devenus à ce titre de précieux vestiges, même les plus émiettés.

Les « trésors de l'archéologie départementale » ne pouvaient dès lors se résumer à quelques vénérables et belles pièces réunies dans des dépôts disparates, rapidement menacés de devenir des hospices à tesson une fois disparus leurs promoteurs bénévoles. Ces « mobiliers » étaient en train de devenir, sous l'impulsion d'une nouvelle génération de chercheurs engagés dans des fouilles plus méthodiques, les éléments de plus en plus copieux d'un vaste puzzle à partir duquel les chercheurs pouvaient minutieusement reconstituer notre histoire jusqu'aux origines, sans avoir à trop interpréter de cases vides.

Encore fallait-il que cette restitution de nos racines puisse se partager avec ceux qui, par leur contribution citoyenne, participent au financement de la recherche.

C'est pourquoi, porter le patrimoine à la connaissance d'un large public, faire en sorte qu'il se l'approprie, était à nos yeux aussi important que sa bonne conservation et son étude. Nous savions bien que rien dans ce sens ne pouvait se faire sans un engagement bénévole fort. Et cet engagement collectif demeure, malgré vents et marées. Mais il était tout aussi clair que rien de pérenne ne pouvait se fonder sans militer activement pour la création de structures professionnelles, principalement dans le cadre du Service public. Les ressources de l'amateurisme avaient depuis longtemps montré leurs limites face aux progrès considérables de la discipline et surtout face aux menaces que faisait peser sur les archives du sol le nouvel aménagement de l'espace : grandes infrastructures routières et touristiques, remodelage des terroirs agricoles avec des engins mécaniques puissants, une urbanisation toujours plus pressante, de nos jours exponentielle même ...

Ce n'est donc pas pour rien que notre association s'est donnée comme premier président Philippe Rosset, directeur des Archives départementales alors que le président du Conseil Général de l'époque, Guy Malet, entendait par sa présence marquer l'engagement fort de la collectivité locale dans le sens de cette valorisation du patrimoine. Il n'inventait rien. Il se plaçait dans le droit fil des raisons qui avaient amené l'Assemblée départementale, dans les circonstances pourtant difficiles de l'après-guerre, à investir dans la « résurrection » du passé, selon le mot de son président de l'époque, Louis Noguères¹.

1 - Préface du livre de Marcel Durliat, *Arts anciens du Roussillon*, édité en 1954 par le Conseil Général des P.-O.

Dans les années 1950, cela se fit d'abord avec priorité donnée aux richesses artistiques de l'art roman, et surtout avec l'acquisition, l'étude et la restauration du Palais des Rois de Majorque, à Perpignan.

Ce passé a donc du sens. L'engagement du Conseil Général à notre côté n'est pas le fruit d'un aléa politique conjoncturel. Il ne s'est jamais démenti depuis et s'est même renforcé sous la présidence de Christian Bourquin.

Avec Guy Barruol, représentant les instances archéologiques du Ministère de la Culture à cette réunion fondatrice, le soutien de l'État n'était pas circonstanciel. Mais rien ne laissait prévoir à l'époque l'évolution qui a conduit la Nation - hélas ! - à se désengager de ses missions de Service public pour les confier à d'autres, en particulier aux collectivités territoriales, tout en gardant un fort pouvoir de contrôle. S'il est très heureux que cette tutelle puisse toujours s'exercer sur l'archéologie, nous avons progressivement vu s'approfondir un désengagement financier des plus inquiétants.

Un tel abandon, qui a eu pour effet second de placer plus étroitement les collectivités territoriales dans le jeu du clientélisme politique et de ses règlements de compte, a même abouti ici à ce que le projet - conçu en 2006 - d'extension des Archives Départementales (institution étatique s'il en fut) soit ajourné, faute d'appui financier de l'État lorsqu'il fut réévalué à la hausse. Or ce projet prévoyait d'y conserver aussi les mobiliers archéologiques. C'est donc pour éviter que les collections ne soient dispersées dans un futur proche, que le Conseil Général a dû récemment acquérir un vaste bâtiment sur la zone industrielle de Saint-Charles et le mettre aux normes, l'ancien dépôt archéologique étant devenu obsolète.

Cette situation rappelle tristement un pareil désengagement de l'État dans ce département qui, à partir de 1846, conduisit brusquement à l'abandon du site de *Ruscino* (où les fouilles ont repris en 1909 mais dont les collections furent perdues) et à une atonie des recherches préhistoriques qui nous a placés à la traîne de bien des régions, y compris l'Empordan voisin, pour près d'un siècle². C'est ainsi qu'aujourd'hui, une très forte part de la charge matérielle concernant le patrimoine archéologique repose maintenant sur le Conseil Général bien que, suite au transfert des compétences de l'État, cette charge ne figure pas dans ses attributions réglementaires au côté d'autres, fort lourdes à assumer dans son budget. Sans cette tradition qui s'est incarnée dans l'engagement des élus, des amateurs, des

professionnels et des associations de bénévoles, sans l'attachement du public au patrimoine que l'on peut y associer, nul doute que ces transferts auraient eu de funestes et durables conséquences. Mais l'on trouve aussi dans ce passé, qui est notre passé, du passif et de l'actif mêlés dont il faut tenir compte puisqu'il nous place un peu à part.

Notre action bénévole, celle qui nous lie au public dans le partage des avancées de la recherche et qui nous place dans la position d'avoir une analyse indépendante sur les menaces pesant sur le patrimoine, celle qui nous a poussés à manifester publiquement notre souci d'éviter le massacre des sites archéologiques et qui nous a valu encore récemment quelques soucis de la part d'élus ou des pouvoirs publics, cette action citoyenne donc, est étroitement imbriquée dans des activités de soutien au Service public qui sont d'un autre ordre. Il en a découlé des responsabilités plutôt lourdes à porter, des missions qui ont nécessité le recrutement d'employés et des engagements collectifs très forts de notre part. Il en a résulté aussi une dynamique qui a permis à cette association d'exister là où bien d'autres ont péri.

En 2002, nous célébrions nos vingt ans d'existence à Peyrestortes en présence de tous les acteurs de l'archéologie locale, amateurs et professionnels, y compris ceux qui œuvraient sur les sites de Tautavel et *Ruscino*. Inutile de revenir sur le bilan de l'archéologie départementale dont les avancées à cette date furent publiées dans notre bulletin en 2003. On y trouvera les principaux acquis des recherches en Préhistoire et Protohistoire, pour l'Antiquité et le Moyen Âge, mais aussi la création du dépôt archéologique départemental qui abritait à la fois le siège de l'association et les bureaux de ses employés, celui d'un représentant du Service Régional de l'Archéologie (SRA-DRAC Montpellier) et ceux des agents de l'Association pour les Fouilles Archéologiques Nationales (AFAN), devenant l'Institut National de Recherches Archéologiques Préventives (INRAP) avec la nouvelle loi sur les fouilles de 2001, modifiée en 2003.

C'est autour des anciens entrepôts Delonca, rue Marcellin Albert, placés sous le contrôle de l'État, qu'étaient rangées les collections provenant de l'ensemble de ce territoire jusqu'à leur transfert au département en 2010-2011. C'est là que s'est donc peu à peu forgée une véritable synergie entre le public amateur d'archéologie, les chercheurs bénévoles, les étudiants et les agents institutionnels, ceux de la DRAC, de l'Université, du CNRS et de

2 - Voir dans notre bulletin de 2005 : MARTZLUFF (M) - « Éléments pour une histoire de l'archéologie et de la préhistoire dans les P.-O. », p. 65-82.

l'INRAP, sans oublier bien entendu le lien avec les collectivités locales, le Conseil Général au premier chef, propriétaire du bâtiment.

En 2002, notre objectif était toujours celui d'épauler l'archéologie départementale, mais il ne pouvait viser à se substituer au Service public et rester indéfiniment le palliatif prenant en charge des missions qui incombait à ce dernier avec l'aide d'employés, certes aidés par l'État à l'époque, mais dont le statut était très alors très précaire, d'une année sur l'autre. Nous avions par ailleurs déjà conscience que les ressources du bénévolat n'étaient pas inépuisables sachant que cette bonne volonté militante s'érode au fil du temps quand le vieillissement progressif d'une association a bien du mal à être compensé, et ceci pour de multiples raisons, les unes sociétales pour lesquelles nous ne pouvons pas grand chose, et quelques autres qui ressortent d'une évolution exposée plus loin. C'est pourquoi c'est à Marcel Mateu, le représentant du Conseil Général dans cette assemblée, que nous avons publiquement demandé la création d'un Service départemental de l'archéologie.

Dix ans ont passé depuis. Où en sommes-nous ?

- L'évolution la plus spectaculaire depuis 2002 fut sans conteste la place prépondérante prise dans la recherche archéologique par les fouilles autrefois dites « de sauvetage », puis « d'urgence » et désormais devenues « préventives » avec la prise en compte du risque archéologique par la loi de 2001 et la création de l'INRAP en 2002. En dix ans, les effectifs de l'Institut sur la base de Perpignan ont doublé pour atteindre aujourd'hui une douzaine d'agents. Ces travaux systématiques ont fourni d'abondantes découvertes susceptibles de renouveler pas mal nos vues sur le peuplement du Roussillon, en particulier lors les grands travaux d'aménagement, comme le tracé de la ligne à grande vitesse par exemple ou encore sur le contournement de Perpignan. Notre participation à ces chantiers, par exemple à la fouille du champs d'urnes de Negabous, est considérée par tous comme fructueuse.

Cette forte augmentation du nombre des opérations de fouilles préventives a nécessité de la part de l'État un effort, avec l'appui d'un nouvel agent du Service régional désigné pour instruire les nombreux dossiers du département. Malgré ces avancées bien réelles, l'augmentation des besoins liée à l'explosion urbaine actuelle est si forte que l'on est encore loin de les satisfaire et qu'en réalité, guère plus de 10 % des dossiers d'aménagement peuvent être actuellement traités par l'Administration et les opérateurs

d'archéologie. C'est pourquoi, l'un des arguments forts auprès des collectivités territoriales pour la création de services départementaux et municipaux d'archéologie fut celui de leur habilitation possible par l'État pour intervenir en archéologie préventive. Ce fut un des objectifs que nous avons proposés en 2005 au Conseil Général pour créer un service, au moment même où celui-ci prenait en charge l'aménagement du territoire (ex. DDE), principalement l'entretien du réseau viaire et de la création de nouvelles voies.

- Dans ce paysage archéologique mutant et très professionnalisé (mais pas assez donc pour répondre à la menace de destruction des sites), il va sans dire que la place des recherches programmées est devenue peau de chagrin. Quant à celles conduites à l'initiative de bénévoles, elles ont quasiment disparu. Parmi les rares acteurs qui ont encore le cran de poursuivre cette passion en sus de leur activité alimentaire, une mention particulière doit être faite à nos collègues de l'ARESMAR dont les prospections et les fouilles sous-marines - des travaux qui nécessitent un haut degré de technicité et une grosse logistique - se sont régulièrement poursuivies jusqu'à cet été avec l'appui professionnel de Michel Salvat, employé chargé du dépôt de fouilles créé par la municipalité de Port-Vendres. Pour sa part, Georges Castellvi, membre de notre CA, a passé la main de sa présidence chez les plongeurs pour se consacrer désormais à la publication des nombreuses données patiemment recueillies. Tout aussi méritante, l'équipe réunie autour de Pierre Campmajo, Christine Rendu et Denis Crabol en Cerdagne occupe le terrain de la Recherche sur ces hautes terres avec dynamisme. Elle s'est lancée dans Projet Collectif de Recherches centré sur la Protohistoire et les fouilles d'une étudiante, Delphine Bousquet, qui prépare une thèse à l'université du Mirail, à Toulouse et dont nous avons eu un premier écho lors d'une de nos récentes conférences.

- Le décès prématuré de Françoise Claustre, en 2006, nous a privés d'une archéologue du CNRS qui animait par ses travaux de terrain, ses publications et les musées qu'elle a fondés à Bélesta et Céret, un vaste pan de la recherche en Pyrénées-Orientales. Pour la Préhistoire récente depuis l'aube du Néolithique et la Protohistoire jusqu'aux premières colonisations gréco-latines, sa disparition a créé à un vide qui reste aujourd'hui béant et affecte lourdement le dynamisme qui s'ancrait autour des musées. Ce sont là des structures éloignées du littoral où se concentre la population du département et les activités touristiques estivales. Leur création manifestait pourtant une volonté de revitaliser les

arrières pays qui se vident et ce sont de précieux outils pour édifier le public, en particulier les jeunes scolaires.

C'est pourquoi ces musées de site reçoivent l'indispensable appui financier des collectivités territoriales. Mais il est difficile de les animer sans disposer de l'élan qu'offrent les fouilles, en particulier à Bélesta, alors que l'appui de l'État pour la reprise de nouvelles recherches reste largement conditionné par la publication des résultats acquis, ce qui semble logique. Bien que la parution attendue du champ d'Urnes de Vilanova, à Céret, soit en bonne voie, la publication des autres fouilles de Françoise à Montou et Bélesta a du mal à se mettre en place. On ne peut que souhaiter à ces chantiers très lourds qu'ils puissent se mener sans trop d'écueils qui en repousseraient plus loin le terme. Les prospections entreprises en Vallespir avec l'appui de la Maison de l'Archéologie de Céret, peuvent aller dans le sens d'un nouveau dynamisme.

- Il ne m'appartient pas de produire un bilan, même rapide de la recherche archéologique sur ces dix années, mais quelques avancées notables et dans lesquelles nous avons été impliqués apportent des motifs de satisfaction. Les fouilles conduites par Olivier Passarrius à Vilarneau, une longue aventure à laquelle nous avons participé et qui nous a beaucoup apporté, ont débouché sur une belle thèse, base d'une grosse publication en 2008, inaugurant la Collection d'Archéologie Départementale du Pôle Archéologique au CG. Cette même collection proposait l'année suivante une « *Archéologie d'une montagne brûlée* », une autre bonne aventure conduite sur le terrain par Olivier Passarrius, avec l'appui de l'association. L'originalité de cette prospection et le cadre pluridisciplinaire - magistralement coordonné par Aymat Catafau - dans lequel se sont inscrits les résultats scientifiques, ont été largement salués dans les revues nationales par divers spécialistes. L'édition de la *Carte archéologique de la Gaule* pour les P-O, a rassemblé en 2008 dans un gros livre plus d'un siècle et demi de recherches. La coordination fut confiée à Jérôme Kotarba par l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres et de très nombreuses pages offrent un bon témoignage de notre travail collectif autour du dépôt archéologique pour alimenter la Carte archéologique nationale, sous l'impulsion du regretté Pierre-Yves Genty, au Service Régional de l'Archéologie. Enfin, on ne boudera pas notre plaisir en rappelant d'autres parutions dont l'importance dépasse aussi largement le cadre local, tel l'ouvrage sur les *Trophées de Pompée*, publié en 2009 dans la prestigieuse revue *Gallia* par Georges Castellvi et le beau livre de notre président d'honneur, Jean Abélanet, *Itinéraires mégalithiques*.

Dolmens et rites funéraires en Roussillon et Pyrénées nord-catalanes, ouvrage qu'a joliment mis en forme Sabine Nadal et qui fut publié en 2011 aux éditions Trabucaire avec l'aide du Conseil Général.

- Nos relations avec la ville de Perpignan ont connu dans cette période des hauts (avec la fouille du toit de l'église Saint-Jacques) et des bas (avec celle du cloître-cimetière Saint-Jean). Ce qui a surtout changé, c'est qu'une collectivité nouvelle, la communauté d'agglomérations Perpignan-Méditerranée, s'est créée autour de la capitale du Roussillon. Elle englobe désormais la majeure part de la population qui se concentre dans la plaine et qui fournit l'essentiel des ressources pour organiser ce territoire. Bien que Perpignan ait la capacité de gérer sa carte archéologique, ni la ville, ni « l'Agglo » n'ont su jusqu'à présent créer un service d'archéologie qui puisse répondre aux défis que pose l'urbanisation galopante de cet espace. On peut le regretter et espérer un changement après avoir constaté, depuis de trop longues années, la disparition irrémédiable d'une partie inestimable des archives du sol.

Il n'est pourtant pas possible de dire que Perpignan se désintéresse totalement de l'archéologie puisque la ville assure la gestion du site de *Ruscino* où se trouve un service archéologique. Cependant, alors que la publication d'un siècle d'investigations sur cet oppidum s'est bien engagée en 2003 avec la parution d'un premier tome sur ses origines pré-romaines - ouvrage placé sous la direction de notre collègue Rémy Marichal - la disparition prématurée de ce dernier a pu faire naître des inquiétudes sur la poursuite des recherches et baisser l'espoir qu'un musée de site voit enfin le jour. Dans ce contexte, la toute dernière réorganisation drastique des musées de la ville et des archives communales a fortement ému. Mais elle n'a pas amené pour *Ruscino* une négation des acquis, brisant définitivement l'émergence d'une dynamique nouvelle à laquelle se sont attelés les archéologues du site et que tout le monde souhaite.

Par ailleurs, « l'Agglo » a récemment rejoint les organismes fondateurs d'un Établissement Public de Coopération Culturelle (EPCC) autour du site de Tautavel, tout en mettant dans la corbeille la modique somme d'environ 40 000 €. Le geste permettra-t-il de « sauver » Tautavel, selon un titre paru à la une du journal *L'Indépendant* ? Cette adhésion permet en tout cas de pouvoir pérenniser le Centre Européen de Recherches Préhistoriques de Tautavel (CERPT), une structure de recherche soumise à la loi sur les associations de 1901. Comme une nouvelle réglementation interdit désormais aux

administrations étatiques d'attribuer des crédits de recherches, relativement conséquents ici, à d'autres organismes que des laboratoires ayant un statut professionnel, cette création était en effet des plus urgentes pour l'avenir du site. Il serait mal venu de s'en plaindre.

En effet, si les fouilles programmées de la Caune de l'Arago (devenu site d'intérêt national) et la gestion des vestiges dépendent du prestigieux Muséum d'Histoire Naturelle, qui dispose sur place de deux agents, les travaux dans la grotte n'ont pu se réaliser qu'avec l'appui local de cette association regroupant des personnels aux statuts précaires. Ce sont pourtant ces lourdes activités de terrain qui nourrissent et dynamisent le Musée de Tautavel, dont il faut dire que le fonctionnement dépend encore largement du budget de la Région (dans le cadre d'un contrat avec l'État), et de celui du Département, bien que ces entités ne fassent pas partie du nouvel établissement public. La fondation de l'EPCC devrait prochainement se doubler de la création d'une Unité Mixte de Recherches (UMR) entre le Muséum et notre université (UPVD) avec la promesse de quelques postes, ce qui est assez étonnant dans le contexte actuel et doit beaucoup au prestige d'un site que personne ne souhaitait voir péricliter sous peu.

- Les bonnes relations avec notre université ne se sont jamais démenties depuis dix ans. En témoignent non seulement la tenue de nos conférences mensuelles, mais aussi quelques moments forts de notre participation à l'avancée des recherches, telle la rencontre organisée en 2006 sur le thème « Activités échanges et peuplement entre l'Antiquité et le Moyen Âge dans les P.-O. », publiée dans la revue *Domitia*, ou encore la journée organisée en 2007 pour présenter le fruit des prospections conduites sur les zones brûlées de la montagne de Rodès.

Il faut toutefois prendre conscience que ces relations positives s'inscrivent dans une trajectoire qui ne nous laisse pas exempts de soucis. Ainsi, nous avons vu fondre de moitié nos effectifs étudiants en première année d'Histoire de l'Art et Archéologie et la réorganisation des études a beaucoup dispersé les emplois du temps, au point que les jeunes volontaires ont du mal à trouver du temps libre pour participer aux travaux de terrain. On appréciera donc d'autant mieux dans les pages de ce bulletin la contribution de deux d'entre eux sur les résultats de leurs prospections bénévoles en Vallespir.

D'autre part, les étudiants motivés par l'archéologie et le patrimoine restent moins longtemps sur le site. Ces formations n'offrant pas de concours nationaux, si l'on excepte celui de Conservateur préparé à l'École du Louvre, l'accent fut mis ici sur les filières professionnelles, certaines assumées à Narbonne par notre université (« diplôme national de guide interprète national », master pro « gestion et conservation du patrimoine territorial »), et d'autres engagées par l'université de Montpellier en partenariat avec l'INRAP (Master pro d'archéologie). Or, l'université Paul Valéry ponctionne dès avant la fin de la licence une bonne partie des maigres effectifs se destinant à l'archéologie.

C'est pourquoi nous regrettons que le projet visant à construire un bâtiment pour loger la base INRAP sur notre campus ait été abandonné, un projet pourtant bien avancé jusqu'au plan d'architecte et dans laquelle notre association fut impliquée, mais qui a traîné en longueur. Cette base devrait donc voir le jour ailleurs, à Saint-Estève semble-t-il, et cet éloignement ne peut que distendre les liens tissés autour de l'ancien dépôt archéologique entre les différents protagonistes de l'archéologie départementale, les bénévoles en particuliers.

-Il est bien entendu que c'est la création du Pôle Archéologique Départemental qui est pour nous l'évènement majeur de l'évolution de l'archéologie locale de ces dix dernières années, avec, en 2006, le recrutement d'Olivier Passarius qui a assumé la stabilisation de ce service et sa bonne marche. Depuis sa création, le Pôle s'est en effet renforcé de 5 personnels, de façon à pouvoir faire face aux missions nouvelles qui lui ont été confiées. Ces missions représentent désormais de lourdes responsabilités puisqu'elles englobent des prérogatives qui sont celles d'un opérateur d'archéologie préventive, mais qui sont aussi celles, placées sous le contrôle de l'État, de la gestion des collections archéologiques dans le nouveau dépôt et de leur mise à disposition publique aux Archives. Elles relèvent aussi maintenant de la gestion de la carte archéologique du département. C'est déjà considérable. Mais au travail de terrain et aux tâches administratives du quotidien s'ajoutent également deux impératifs : produire du savoir et le faire partager au public. C'est ainsi que le Pôle a co-organisé en 2010 avec le Service Régional de l'Archéologie, une journée de rencontre des chercheurs pour qu'ils exposent le bilan de leurs travaux en cours dans le département. Ces rencontres qui se tenaient à Montpellier avaient été abandonnées et le nouveau Conservateur régional, Henri Marchesi,

les a fort judicieusement remises en selle, ainsi que la publication par la DRAC des comptes rendus annuels de recherches. Toujours au titre de l'avancée des recherches, le colloque sur le Palais des Rois de Majorque, tenu au printemps dernier dans ce superbe monument à l'initiative du Pôle Archéologique, fut un vrai succès.

La valorisation des recherches n'est pas en reste, tout d'abord avec la collection d'ouvrages dont nous avons parlé et qui promet de s'enrichir de publications de même qualité à l'avenir. Ainsi en est-il pour la publication des actes du colloque sur le Palais que les nombreuses contributions autour d'un volumineux et passionnant rapport d'expertise sur l'archéologie du bâti obligeront probablement à scinder en deux tomes. Pour la suite, entre autres projets de bonne teneur scientifique, le Pôle nous propose de publier sans tarder les résultats des travaux archéologiques de sauvetage menés à la fin du siècle dernier sur l'emprise du barrage de Caramany-Ansignan. Ces recherches nous tiennent à cœur car elles représentent un moment très fort de notre vie associative. Si je n'en ai pas parlé précédemment, bien que le Conseil Général, commanditaire de l'ouvrage, en ait payé une note qui lui semblait exorbitante à l'époque, et qu'elles fussent pour certains d'entre nous le début d'une vie professionnelle à l'AFAN, c'est bien parce que les principaux résultats étaient restés dans des cartons. Et pourtant, difficile d'ouvrir un livre de synthèse sur le Néolithique écrit par les meilleures plumes sans trouver en bonne place, si ce n'est en couverture, les fameux tumulus néolithiques fouillés par Alain Vignaud, amateur parmi nous à l'époque, et qui témoignent d'un mégalithisme très ancien.

Rappelons enfin la magnifique exposition « *Vases pour l'éternité* » au château royal de Collioure. Placé juste dans la foulée des travaux préventifs réalisés par l'INRAP sur le champ d'urnes exceptionnel de Negabous, et couplé avec une exposition sur les tombes de Mailhac au Château-Musée de Bélesta, cet effort didactique a été réalisé sous la direction de Valérie Porra-Kuteni, récemment intégrée au service d'archéologie du CG. Quant à l'ouvrage qui l'accompagne, bien plus qu'une simple plaquette d'exposition, c'est un livre qui, dans des délais très courts, propose un premier bilan conséquent des recherches tout en enrichissant la problématique par des contributions ethnologiques sur la crémation des morts, un livre par conséquent déjà fort utile à la communauté des chercheurs tout autant qu'au public.

Le Pôle archéologique du département est pour nous une fierté, bien entendu, mais c'est aussi un gage d'avenir pour ce qui était notre objectif de départ, soit le développement de l'archéologie départementale.

Ce que nous arrivions avec peine à assumer est désormais dans de bonnes mains et ce nouvel interlocuteur des services publics du Ministère de la Culture sera mieux respecté que nous ne pouvions l'être dans les meilleurs moments. Nous l'avons dit et nous l'avons écrit dès 2003, dans ce même bulletin : nous aspirons à nous recentrer sur les objectifs basiques d'une association de bénévoles, ce qui revient à mieux faire entendre notre voix pour la défense du patrimoine et à garder un lien fort avec notre fidèle public. C'est pourquoi nous ferons tout notre possible pour aider Olivier Passarrius dans sa tâche.

Quelle est donc notre place actuellement et quelles sont nos perspectives pour 2012 ?

Avec le départ de l'agent du SRA pour les locaux du Service Départemental de l'Architecture et du Patrimoine, puis le transfert des collections dans les locaux du CG à Saint-Charles, le vétuste dépôt où se trouve notre siège social a perdu son utilité fondamentale et devrait bientôt fermer. Les activités qui animent encore la structure, la réception des mobiliers recueillis lors de nos prospections, les séances hebdomadaires de marquage et recollage assumées par « l'équipe du jeudi », la présence d'une bibliothèque que tout le monde trouve des plus précieuses, sont loin de pouvoir compenser ce vide.

Au sous-sol, l'INRAP est sur le départ, et nous allons prochainement devoir déménager nos livres et nos bureaux car le contrat que nous avons avec le SRA prend fin au dernier délai en juin 2012. Il nous faut au moins assurer le déménagement dans de bonnes conditions, la parution de ce bulletin ... La Présidente du Conseil Général nous a assurés par courrier de son soutien et ses services étudient la possibilité de notre transfert aux Archives Départementales. Mais c'est notre situation financière qui est vraiment dramatique. Notre budget comprend le paiement de nos deux employés, ce qui est fort lourd à gérer, et repose pour l'essentiel sur un financement que vote l'Assemblée départementale en début d'année. Cette subvention est depuis quelques années inférieure à la somme des deux salaires, malgré les efforts des élus pour nous renflouer lorsqu'ils le peuvent. Nos propres disponibilités financières ont de ce fait fondu.

Or le décalage de presque 6 mois entre le vote des crédits et leur réception nous place dans l'obligation de faire l'avance pendant ce temps.

Notre conseil d'administration est maintenant placé devant le fait de se retrouver sans un sou pour honorer un engagement que ne pourrons de toutes façons plus assumer dans l'avenir avec deux emplois à ce compte là. Il s'est donc vu dans l'obligation de prévoir un licenciement économique dès le début de l'année 2012, une décision navrante - Sabine et Guillaume nous accompagnent depuis une décennie - mais qui ne suffira même pas pour pourvoir l'autre salaire dès la fin du printemps.

Une entrevue avec Marcel Mateu en janvier devrait permettre de mettre sur la table le problème et de lui exprimer nos profondes préoccupations, en particulier pour ce qui est de l'avenir de la bibliothèque et de nos employés. Nous en sommes là.

Sans doute nous faudra-t-il tourner à l'avenir la page pour la part importante de nos activités reposant sur des missions qui ne sont plus les nôtres. Elles sont dans de bonnes mains. Mais pour ce qui est de la façon concrète de le faire, sans aller à une liquidation financière, notre sort en 2012 reste entre les mains du Conseil Général.

Hommages ...

Patricia Pons

J'ai vraiment découvert Patricia en 1984 grâce à Jean Guilaine qui nous a mises en contact pour « monter » ensemble en Andorre pour participer aux fouilles de la *Balma Margineda* n'ayant pas moi-même de véhicule. Auparavant, nous nous étions croisées lors des réunions de l'AAPO aux archives départementales mais sans réellement se parler. Après un coup de fil, tout fut arrangé : je l'ai donc rejointe chez elle, à Millas, et nous nous sommes mises en route pour l'Andorre. Réservées toutes les deux, la discussion a été longue à se mettre en place, mais arrivées à Mont-Louis, nous nous sommes arrêtées pour prendre un café et surtout laisser la « coccinelle » se reposer et refroidir après la montée du Pallat. Cela a détendu l'atmosphère et nous avons fait plus ample connaissance. Quinze jours de fouilles, à partager la poussière, à rectifier les coupes qui s'effondraient dès que l'on s'en approchait, des après-midis au lavage-marquage ou aux relevés... mais aussi les apéros et les repas partagés à l'hôtel où nous logions ont fait le reste !

La « descente » vers la plaine après les fouilles a été beaucoup plus conviviale. Suite à ce périple, nous nous sommes vues souvent : je restais chez elle des semaines à boire du



Fig 1. Patricia Pons. Mairie de Perpignan, 22 décembre 1989 (cliché Ph. Got).



Fig 2. Une partie du clan des « Préhistoriens » : Jean Abélanet, Patricia Pons, Christiane Guilaine, Valérie Porra, Jean Guilaine et Françoise Claustre, le 22 décembre 1989 (cliché Ph. Got).

café, à fumer et à dévorer de petits plats que nous préparions à tour de rôle ; elle m'apprenait à dessiner « aux petits points » ; je l'aidais pour les plans andorrans... mais surtout nous travaillions souvent ensemble :

- avec Françoise Claustre : champ d'urnes de Villanova à Céret ; coups de main à Montou (hors période estivale) ; exploration de la grotte de Montbolo...
- avec Jean Guilaine : Roquemengarde (Hérault) ; Andorre, toujours à Pâques (1984-1989) ;
- toutes les deux : la grotte Sainte-Marie à Villefranche-de-Conflent ; la révision des sites de Jean Abélanet (territoire de Tautavel et terrain pour prospections)...

Tous ces moments passés ensemble ont réellement créé des liens d'amitié profonds, au point qu'elle a été mon témoin de mariage, en décembre 1989 (figure 1 et 2), et qu'après son départ des Pyrénées-Orientales (recrutée INRAP à Montpellier puis à Nîmes), elle venait à la maison quand l'occasion s'en présentait (comme pour le colloque en hommage à J. Abélanet, en mai 2001) et c'est toujours avec la même complicité que nous nous retrouvions même si c'était de loin en loin.

Une dernière petite anecdote : en souvenir de nos voyages andorrans, elle m'avait surnommée « piétonne » en référence à une B.D. de Mafalda qu'elle m'a offerte, dédicacée pour mes 25 ans et que je garde toujours à la maison...

Sabine Got Castellvi

Une dessinatrice hors pair

J'ai longtemps entendu parler de Patricia Pons avant de la connaître. Elle était un pilier de l'équipe de Françoise Claustre qui fouillait la grotte de Montou à Corbère-les-Cabanès à partir de la fin des années 1970 (1978 - 1979). En effet, quand Françoise s'est installée dans notre région et a entrepris les fouilles de Montou, elle eut rapidement besoin d'aide dans la réalisation des nombreux dessins nécessaires à tout rapport ou publication des recherches archéologiques.

Une relation commune présenta Françoise à Patricia qui avait suivi des études aux Beaux-Arts. Sachant dessiner et soucieuse d'adapter ses traits de crayon aux exigences du dessin scientifique, elle fit des merveilles en mêlant les techniques graphiques du dessin d'art et celles du dessin industriel. Elle n'avait pas son pareil pour rendre la finesse des décors incisés à la surface des céramiques et le volume de celles-ci par l'agencement savant de milliers de petits points au « Rotring » ! Les traits à la plume pour révéler les enlèvements des outils de silex étaient aussi l'une de ses virtuosités graphiques (figure 1). Toutes les publications de Françoise à l'époque où Patricia collaborait à ses travaux, témoignent de sa grande maîtrise du dessin archéologique « entièrement fait main » !

Non seulement Françoise faisait souvent référence à ses remarquables qualités de dessinatrice mais aussi à celles « d'organisatrice » de chantiers. En effet, Patricia était un vrai « Mac Gyver » au féminin, elle trouvait mille astuces pour rendre les fouilles en grotte plus

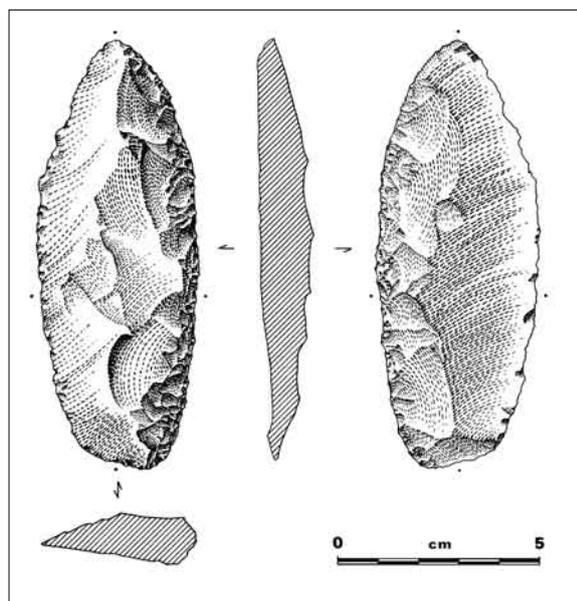


Fig 1 : Dessin de P. Pons d'un couteau à dos publié dans la revue du CEPC, *Travaux de Préhistoire catalane : La grotte Sainte-Marie à Ria-Sirach*, page 77.

pratiques (niveau de chantier à bidon de colorant alimentaire pour mesurer les altitudes, agencement des planchettes pour la circulation des fouilleurs, système de poulies pour ranger le mobilier de fouille en grotte, etc.).

C'est donc à Montou en 1987, que j'ai pu enfin rencontrer la première collaboratrice de Françoise. Discrète plus que timide, rigoureuse, scrupuleuse, tenace, résistante à la fouille, elle se laissait approcher plutôt qu'elle n'entreprenait. Elle était franche et appréciait la vie : l'ensemble de ses traits de caractère étaient tout à fait compatibles avec ceux de Françoise.

Après et pendant Montou durant plusieurs années, nous apprécions de travailler ensemble, la plupart du temps accompagnées de Sabine Got (autre « pilier » de l'équipe de Françoise). Sa bonne humeur faisait oublier les conditions du chantier parfois difficiles : l'occupation néolithique de la grotte Sainte-Marie à Ria dont elle dirigea la fouille (avec une demi-heure de grimpe le long d'une falaise vertigineuse pour atteindre la grotte !), les chantiers de Françoise (dont la nécropole à crémations de Vilanova à Céret (figure 2 et 3) près d'une usine à incinération d'ordures), et ceux de Jean Guilaine (*La Balma Margineda* en Andorre très froid en avril et Roquemengarde dans l'Hérault, dans la garrigue surchauffée au mois d'août !).

Autant d'occasions de mieux se connaître et de partager les mêmes goûts pour la rigueur sur les chantiers, les bons moments d'après fouilles où comme à Montou, les repas qui s'éternisaient dans la bonne humeur étaient des préludes à des virées nocturnes en bord de mer dans sa coccinelle bleue ou bien encore des traversées mémorables du réseau karstique de Montou !



Fig 2 : Fouille de la nécropole de Vilanova à Céret. À droite Patricia Pons, à gauche, Françoise Claustre. (cliché Valérie Porra-Kuteni)



Fig 3 : Fouille de la nécropole de Vilanova à Céret. À gauche Françoise Claustre qui prend la photo d'une fosse, au centre, Patricia Pons qui fait de l'ombre (cliché Valérie Porra-Kuteni)

Puis, comme souvent dans la vie, des chemins se croisent et s'éloignent, elle fut embauchée à l'Inrap ; basée à Nîmes, nous nous revoyions toujours avec plaisir lors de séminaires ou autres colloques dans la région.

Patricia fut l'une des dernières « artistes » du dessin archéologique « fait main », surtout pour les céramiques. Comme ses dessins qui ressurgissent au détour d'une publication feuilletée, son souvenir est discret mais bien présent et leur rigueur ravit toujours l'esprit exigeant. Tous les fouilleurs de Montou de 1978 à 1992 garderont vivace le souvenir de la précieuse collaboratrice de Françoise, aussi indispensable à la fouille qu'incontournable pour l'après-fouille.

Valérie Porra-Kuteni

Alain Bournet

L'année 2011 s'est montrée cruelle pour notre association, elle a vu disparaître successivement Guy Barnades, Jacques Verdié et Alain Bournet. Tous trois ont fréquenté notre association, Guy Barnades à l'occasion de quelques visites, sur la route du fer, à Baillestavy, dans la zone brûlée... ; Jacques Verdié était un adhérent de longue date qui a participé, autant qu'il l'a pu, parfois à la limite de ses forces, à nos activités ; Alain Bournet nous avait rejoints plus récemment mais l'aide qu'il a pu nous apporter mérite d'être rappelée ici.

Comme Guy Barnades, Alain Bournet était assidu aux Archives départementales. Chaque matin on pouvait le voir installé à sa place, dès l'ouverture, penché sur ses documents et néanmoins disponible pour tous ceux qui le sollicitaient. Alain n'était pas avare des trouvailles qu'il pouvait faire dans les textes et notamment dans le cartulaire d'Alart qu'il lisait et relisait inlassablement, découvrant à chaque nouvelle lecture de nouvelles « pépites ». Il ne nous a jamais marchandé son concours et à ce titre notre reconnaissance lui est acquise, nous ne l'oublions pas. Son intérêt se portait sur des thèmes qui faisaient le lien entre son histoire personnelle et celle du Roussillon : il relevait ainsi les mentions d'Aiguatebia et de Raillieu, dans toutes les archives ou les publications disponibles. Curieux des faits concrets pouvant éclairer l'esprit d'une époque, il était attentif à la question des minorités et des échanges entre les cultures. Il relevait dans les sources du Moyen Âge catalan les mentions de la présence des musulmans captifs, des juifs de Perpignan, des produits venus du monde oriental ou d'Afrique du Nord. Bibliophile lui-même, il relevait toutes les mentions de livres et de bibliothèques dans les inventaires des habitants de Perpignan au Moyen Âge. Toutes ses notes, il les partageait largement : en prêtant à des étudiants des dossiers complets il leur a permis de disposer de centaines de fiches pour commencer leur recherche. Alain Bournet, bien qu'excessivement discret et modeste, avait accepté de co-signer un article sur les esclaves musulmans à Perpignan au Moyen Âge¹, dont il avait fourni toute la documentation et les références d'archives.

1 - Alain Bournet et A. Catafau, « Esclaves musulmans et maîtres chrétiens à Perpignan aux XIVe-XVe siècles », Perpignan. *L'histoire des musulmans dans la ville*, 2005, p. 63-83.

Alain a passé ses dernières années frappé par la maladie, enfermé dans sa chambre puis cloué dans son lit - des années douloureuses - au cours desquelles cependant il demandait toujours des nouvelles des uns et des autres, s'enquérant des activités de l'association, faisant des dons à la bibliothèque. Mais plutôt que d'évoquer cette triste période, il nous plaît de parcourir à nouveau les chemins où il nous a accompagnés, voire guidés. C'était en 2004, en excursion sur la voie du Conflent, nous avons fait halte au col de Ternère puis à la Bastide d'Olette et avant de descendre sur les graus de Canavilles, en face de Saint-André d'Eixalada, Oreilla nous avait accueillis pour un repas en commun. Entre la poire et le fromage, Alain nous avait conté les méfaits des barons du fer, tels Thomas de Banyuls, seigneur de Nyer qui, avec 700 de ses partisans avait, en 1581, tenu tête à l'armée royale forte de 1800 hommes. Du coup, le site, aujourd'hui fort paisible, de La Bastide d'Olette, où s'était barricadé le célèbre *bandoler*, prenait une autre dimension².

Mais nos meilleurs souvenirs, c'est à la descente, en mai 2005, du vieux chemin royal du Capcir depuis Ralleu jusqu'à Olette que nous les devons : l'hébergement au gîte d'étape de Sansa, les voltes de Ralleu et le passage sur le vieux pont, la visite de l'ancien hameau de Guixa, de la chapelle Sainte-Colombe à Bordouil, du moulin de Trape sur la rivière de Cabrils... Alain connaissait parfaitement les Garrotxes et sur Ralleu, berceau de sa famille, son histoire, son château, son cimetière, il était intarissable. Il nous sera désormais impossible, en parcourant ces lieux, en les retrouvant des yeux sur une carte, de ne pas évoquer sa présence, son érudition et son sourire.

Aymat Catafau, Jean-Pierre Comps



Alain Bournet et son bâton de marche en mai 2005 devant la chapelle Sainte-Colombe de Bordouil et son ermite.

² - On peut trouver le résumé de cette intervention dans le *Bulletin de l'AAPO*, n°19, décembre 2004, page 85.

*ARCHÉOLOGIE
PRÉVENTIVE*

DIAGNOSTICS

*FOUILLES
PROGRAMMÉES*

SONDAGES

PROSPECTIONS



Archéologie préventive (diagnostics, fouilles)

Fouilles programmées, sondages, prospections

Commune : Baillestavy

Intitulé de l'opération : Église Saint-André.

Type d'intervention : Diagnostic archéologique.

Responsables : Jérôme Bénézet (Pôle Archéologique Départemental, CG66), Olivier Passarrius (P.A.D., CG66) et Mickaël Valade (P.A.D., CG66).

Résultats :

L'église saint-André de Baillestavy est située sur les contreforts nord-orientaux du massif du Canigou, sur un replat dominant de quelques mètres la rive gauche de la rivière la Lentilla, 300 m environ en aval du village même de Baillestavy. Le cimetière paroissial est à l'heure actuelle encore situé autour de cette église, tandis que la cure a été transférée à la fin de l'époque moderne vers l'église du village, construite sur les ruines du château seigneurial. Mentionnée pour la première fois en 1011, cette église se présente sous la forme d'un édifice à nef unique terminée par une abside semi-circulaire. Des sondages effectués par G. Mut en 1986-1987 ont révélé une stratigraphie assez complexe alternant niveaux de sols de composition variée avec des remblais plus ou moins importants, l'ensemble reposant sur un important ferrier antique. Des travaux de restauration des sols ayant été programmés, il était nécessaire d'effectuer une évaluation archéologique complémentaire permettant d'encadrer le projet.

Plusieurs niveaux de sols ont été retrouvés dans chacun des sondages effectués à l'intérieur de l'église. Le sol primitif, toutefois, ne semble pas avoir été observé. En effet, aucun de ceux que l'on a identifié n'est associé aux enduits avec joints



Fig. 1 : le chœur de l'église saint-André de Baillestavy (cliché J. Bénézet, PAD).

à la pointe de la truelle visibles sur une bonne partie des murs internes et externes. Le sol le plus ancien est composé d'une chape de mortier de chaux contenant des fragments de mortier provenant d'enduits ou maçonneries démolis. Il est associé à un enduit mural sans ornement très partiellement conservé. On le retrouve dans le chœur, à une altitude plus élevée qui laisse penser qu'un podium existait déjà, peut-être de deux marches (figure 1). Il y supporte la base de l'autel majeur encore conservée sur deux assises. Ces aménagements ne sont malheureusement pas datables, les éléments recueillis étant peu typiques.

Le sol suivant est composé de galets et surtout de dalles de schiste liées par un mortier de chaux souvent très abondant. Un sol identique a été observé dans le chœur, sur le podium considérablement modifié : le pied de l'autel majeur est dérasé et un sol de dalles de schiste est installé au même niveau. L'embranchement permettant d'accéder à la nef est assurément à deux niveaux intermédiaires lors de cette phase. Cet aménagement se situe certainement dans le courant du XV^e ou plutôt du XVI^e siècle.

La construction de la chapelle latérale nord, ainsi qu'éventuellement l'aménagement d'une petite chapelle au sud dans l'épaisseur du gouttereau, se fait certainement à la phase ci-dessous ou au plus tard à la suivante. En effet, le dernier sol rencontré se retrouve aussi partiellement à l'intérieur de la chapelle. Cette chapelle était pourtant pour l'essentiel pourvue d'un sol de dalles de schiste assez densément disposées et liées au mortier de chaux. Contre le pignon de cette chapelle, était appuyé un autel dont la base et les arrachements sont encore en place. Le dernier sol de l'église couvrait partiellement cette chapelle puisqu'un lambeau en briques en a

été retrouvé près de l'entrée. Ce sol se présente en général, dans la nef comme ici-même sous la forme d'un assemblage de briques carrées d'un module de 0,19 m souvent associées à une calade de galets de rivière. Le dernier aménagement du podium du chœur intervient à cette période, avec l'allongement de la marche inférieure. L'accès à l'intérieur de l'édifice se fait par un escalier de trois ou quatre marches certainement construit à cette époque. Cette phase est la mieux datée, avec la découverte dans les années 1980 de plusieurs monnaies de la fin du XVI^e siècle, voire de la première moitié du XVII^e siècle.



Commune : Caramany

Intitulé de l'opération : Tombe de l'Horto.

Type d'intervention : Sondage archéologique.

Responsables : Jérôme Bénézet (Pôle Archéologique Départemental, CG66) et Mickaël Valade (P.A.D., CG66).

Résultats :

Le territoire de Caramany se situe dans la moyenne vallée de l'Agly, à cheval sur les deux rives de ce fleuve. À sa proximité, les terres présentent un pendage nul ou faible, tandis qu'il augmente fortement vers le nord et le sud. La sépulture se situe en rive droite, sur une petite éminence surmontant la confluence de l'Agly avec un petit ruisseau venant du sud, le « *rech de Lluzens* ». Elle est aussi située en bordure d'un chemin ancien qui reliait le village médiéval de l'Horto aux terres cultivables en bordure du fleuve.



Fig. 1 : Sépulture de Caramany (cliché PAD).

Préalablement à la fouille de la sépulture, un décapage extensif de la zone a été effectué, semblant mettre en évidence le caractère isolé de celle-ci. Toutefois, un petit lot de mobilier antique a été retrouvé, pour l'essentiel du IV^e siècle, peut-être marqué d'amendement des terres dans le secteur ou présence d'un petit dépotoir à cet emplacement.

Le ressac de l'eau de la retenue d'Eau de Caramany-Ansignan a entraîné une dégradation partielle de la sépulture (figure 1). Celle-ci a été installée entre deux affleurements rocheux aménagés sommairement, formant ainsi une sorte de fosse au fond à peu près plat. Une série de blocs de calcaire local et de travertin très sommairement équarris était encore partiellement conservée sur les parois latérales. L'absence de bloc au niveau du crâne interpelle et l'on peut se demander si les blocs positionnés sur les grands côtés de la fosse ne constituent pas plutôt un aménagement permettant le calage d'un coffrage en matériau périssable (bois probablement) non cloué. L'individu est positionné en décubitus dorsal, la tête au sud/sud-ouest. Le membre supérieur droit est légèrement fléchi sur l'abdomen tandis que le gauche est aligné le long du corps. Les membres inférieurs semblent en extension, dans l'alignement du corps. L'état de conservation du squelette est très médiocre : on peut donc seulement indiquer qu'il s'agit d'un sujet adulte, de sexe indéterminé. De même, il est impossible d'identifier dans quelles conditions (espace colmaté ou non) s'est faite la décomposition du corps. Le seul dépôt funéraire associé à cet individu est un outil en fer, positionné le long du fémur gauche, à même le fond de la tombe. Il s'agit d'une dolabre, objet multifonctionnel présentant d'une part une lame de hache parallèle au manche et de l'autre un tranchant horizontal recourbé vers le bas (figure 2). Une datation radiocarbone sur un os long indique une datation du VII^e siècle.

Quelques ossements humains épars sont aussi apparus dans le comblement, la plupart au contact de l'individu en place. Il s'agit essentiellement d'os longs retrouvés au-dessus de l'humérus droit de l'individu en place ainsi que d'une mandibule au niveau du fémur droit. L'absence du tiers inférieur de la sépulture, emporté par l'eau, empêche de savoir si l'individu réduit était davantage conservé et rejeté au fond de la fosse ou bien seulement conservé par le biais de ces quelques fragments épars. Il est tentant d'associer une partie de la vaisselle du IV^e siècle, moins fragmentée et

mieux représentée pour chaque récipient, à cette réduction : cela signifierait toutefois que la tombe aurait été mise en place au IV^e siècle, soit deux à trois siècles avant sa réutilisation. C'est-à-dire qu'il aurait fallu que la signalisation en surface soit encore visible, donc en matériaux pérennes et suffisamment solides pour subsister autant de temps.

Cette sépulture soulève un certain nombre de questions, dues en particulier à sa mauvaise conservation mais aussi à sa situation atypique, à l'écart de tout habitat contemporain connu. Elle marque ainsi un nouveau point d'occupation wisigothique dans le Fenouillèdes : en bordure d'un chemin, sur un secteur où la mise en culture n'est pas aisée, elle domine cependant les meilleures terres cultivables, celles qui bordent l'Agly.



Fig. 2 : Dépôt funéraire de la tombe de Caramany (cliché PAD).

Commune : Clairac.

Nom du site : *Sant Jaume del Crest*.

Type d'opération : Fouille.

Responsable d'opération : Véronique Canut (Inrap), assistante d'études et de recherches.

Résultats :

Une ferme antique dans la plaine de la Salanque. De la découverte du site jusqu'à sa fouille, déroulement des travaux de terrain et limites de l'étude.

La fouille archéologique, menée du 25 octobre au 10 décembre 2010 par une équipe de l'Inrap accompagnée de bénévoles de l'Association d'Archéologie des Pyrénées-Orientales, a porté sur une emprise de 2600 m² au sein du site antique de *Sant Jaume del Crest*, commune de Clairac (figure 1), signalé en 2008 par O. Passariius. Cet habitat rural antique se trouve à environ 400 m au nord du lit actuel de l'Agly dans un secteur de plaine, dit plaine de la Salanque, caractérisé par un dense horizon de galets, la terrasse würmienne de l'Agly, faiblement surmonté de terre végétale. Ces sols peu fertiles limitent la mise en culture. Ils sont aujourd'hui essentiellement voués à la production viticole et aux vergers.

Le projet de construction d'une extension de la zone commerciale de Carrefour, sous la maîtrise d'œuvre de Carrefour Property, a motivé la prescription d'un diagnostic archéologique en septembre 2009. Réalisée en janvier 2010 par Cécile Dominguez (Inrap), l'investigation a porté sur une surface de 4,4 ha sondés à 9%. Seule la parcelle A9 a livré les vestiges archéologiques d'une exploitation rurale antique sur une superficie de 6400 m² au sein de laquelle une zone de 1600 m² s'est révélée plus densément occupée. Celle-ci prend place au nord ouest de la parcelle. Le gisement s'étendait sans doute dans une parcelle septentrionale, mais d'importants travaux de décaissements et remblaiements récents y ont définitivement anéanti toute trace d'occupation ancienne.

Les vestiges d'une cour de ferme...

À l'issue du décapage de l'emprise de la fouille, les contours des structures archéologiques étaient soit parfaitement visibles, soit masqués par une couche d'abandon.

On exclura d'emblée les 19 fosses de plantation d'époque moderne ou contemporaine qui n'ont pour seul intérêt que de témoigner d'une activité agricole récente. Quelques traces fugaces renseignent sur la fréquentation du site durant la Protohistoire (un vase en place dans une fosse s'ajoute à la pointe de flèche à ailerons en bronze découverte hors stratigraphie au cours du diagnostic). La fréquentation de ce petit secteur de plaine est en effet probable durant les périodes néolithiques et de l'âge du Bronze, mais n'est pour le moment attestée qu'à partir du premier âge du Fer (Ropiot, Mazière 2007). Les vestiges de l'occupation antique occupent les trois quart de l'emprise et sont délimités au sud par une structure linéaire constituée de recharges de galets identifiée comme un chemin en creux qui suit une orientation est-ouest, soit un tracé perpendiculaire au chemin de *Carles* au bord duquel l'exploitation agricole a pris place.

De cette exploitation agricole, la fouille n'a livré qu'une partie de l'espace artisanal à travers des structures conservées de façon très lacunaire. Il s'agit d'un espace ouvert que l'on apparentera à une cour de ferme dont le sol, piégé dans quelques petites dépressions, a été stabilisé par des épandages de cailloutis et de petits galets. Les principales structures s'organisent autour d'une vaste fosse d'une superficie d'environ 100 m² comblée de plusieurs couches de sédiments plus ou moins cendreux.

À l'ouest se trouvent deux larges puits ainsi qu'un lambeau du sol de la cour percé d'un petit four.

Au nord, deux petites fosses. À l'est deux bassins se succèdent à proximité d'une fosse et un lambeau de mur. Au sud, un petit puits précède le chemin creux. À l'extrémité orientale de l'emprise, le lambeau de mur, reconnu sur une longueur de 8 mètres lors du diagnostic, pourrait clôturer cet espace de travail. L'exploitation s'étendait très certainement vers le nord et vers l'ouest. Les vestiges éventuels auront été effacés par les travaux de décaissement dans la parcelle voisine et par la construction des commerces à l'ouest de l'emprise. Au regard des éléments de construction collectés dans les comblements des structures (*tegulae*, *imbres*, tuyaux de terre-cuite), considérant la présence de deux bassins et l'absence d'enduits peints ou même de verre à vitre, il semble que nous soyons en présence d'un établissement de type ferme familiale essentiellement basé sur une économie vivrière.

Une exploitation plus ou moins organisée des ressources naturelles locales

Outre la fouille et l'étude des structures archéologiques conservées et des mobiliers qu'elles contenaient, cette investigation a été menée dans le souci de reconstitution d'un cadre environnemental particulier source d'une économie locale « typée ». Pour ce faire nous



Fig 1 : Clairà. La partie orientale de l'emprise de fouille. Au premier plan, la plateforme édifée pour la fouille sécurisée de l'un des puits (cl. J.-M. Fémenias, Archéopuits).

avons bénéficié de la contribution de diverses sciences connexes (anthracologie, carpologie, phytologie et chimie organique) qui se sont associées à l'opération dès la phase terrain. Les protocoles de prélèvements d'échantillons de sédiments ont été mis en œuvre dans certaines fosses et dans plusieurs strates du comblement des deux larges puits. Des fragments de fonds des deux bassins ont été conservés. À ce stade de la recherche, les analyses et commentaires des chercheurs associés sont, pour partie, encore en cours. Le présent compte-rendu permet donc d'en livrer les premiers commentaires, parallèlement aux conclusions des différents spécialistes de mobiliers (céramiques, monnaies, objets divers, faune et coquillages).

Selon S. Raux, l'*instrumentum* comprend majoritairement des objets provenant des activités du secteur économique (travail du plomb, tissage et couture de pièces de tissu ou de cuir, tabletterie, minoterie, outillage de jardinage, façonnage et travail du cuir) qui révèlent des « approvisionnements de proximité, voire familiaux » (S. Raux, dans RFO à paraître).

Les objets de parure et de toilette sont rares, par contre les éléments de harnachement « curieusement nombreux » remarque S. Raux, laissent à penser que l'établissement avait des contacts avec des cavaliers voyageant sans doute sur la *Via Domitia* toute proche.

À l'examen des vestiges fauniques, V. Forrest conclut que « les os rongés, ou apparemment roulés, la fragmentation des ossements et des conchyliorestes, suggèrent des déplacements successifs avant que les vestiges soient définitivement fixés dans les structures qui les ont fait traverser le temps » (V. Forest, dans RFO à paraître). Il note la « présence récurrente » d'ossements d'équidés dans toutes les structures qui permettrait de confirmer que « ces dépôts sont des bouts de chaîne d'élimination de déchets dans des décharges de tout venant ». L'abandon de quartiers d'équidés fraîchement équarris dans le comblement supérieur de l'un des puits, durant la seconde moitié du II^e siècle ap. J.-C. est en effet une pratique courante « à distance de la zone active de l'occupation ».



Fig 2 : Les deux bassins superposés à l'extrémité orientale de la cour de ferme (cl. V. Canut, Inrap).

Les deux bassins qui se succèdent indiquent un changement d'activité dans la première moitié du Ier siècle après J.-C. (figure 2). Grâce aux analyses effectuées par le laboratoire Nicolas Garnier, un premier petit bassin aurait été poissé ou résiné et aurait contenu un matériau tannique (éventuellement du raisin) ainsi que des huiles végétales indéterminées. Le second, 2,5 fois plus grand, ne semble pas avoir été poissé. Il présente des restes d'huiles végétales insaturées, dont l'huile d'olive, et des graisses animales en plus faible proportion, dont des produits laitiers.

L'étude anthracologique, effectuée par I. Figueral, témoigne « d'un ramassage du bois dans plusieurs milieux et d'une activité agricole incluant l'Olivier et la Vigne. L'exploitation d'essences d'affinité montagnarde est aussi enregistrée » (I. Figueral, dans RFO à paraître).

Parmi les fragments de *dolia*, étudiés par C. Carrato, se trouvent trois exemplaires avec des marques de capacité qui laissent penser que l'établissement stockait du vin. Mais il paraît « fort probable d'associer au moins une partie de ces *dolia* à un chai de petite dimension ayant fabriqué ou stocké du vin. Certains autres *dolia* ont très bien pu être employés pour le stockage de denrées alimentaires diverses telles des fruits ou des saumures. Le stockage d'autres liquides tels que l'huile d'olive ou l'eau n'est cependant pas à écarter mais reste difficile à mettre en évidence » (C. Carrato, dans RFO à paraître).

La vaisselle de table et de cuisine, inventoriée par J. Kotarba, inclut des productions locales communes et des productions importées (notamment de la vaisselle culinaire d'Afrique du Nord, des amphores venues d'Espagne ou d'Afrique) ainsi que des petites séries de vaisselle fine et de sigillée.

Les quelques monnaies découvertes sur le site couvrent une large période, du IIe s. avant J.-C. au début du IIIe s. après J.-C. P.-Y. Melmoux note la présence exceptionnelle de deux monnaies ibériques (un bronze de Iaka et un as d'Iltirkesken) qui confirment « les relations commerciales existantes entre les deux versants de la chaîne pyrénéenne en passant par la Cerdagne et les Pyrénées centrales (...). Leur présence à Clairà amènent à entrevoir des relations plus complexes qui pourraient être liées avec la *via Conflentana* » (P.-Y. Melmoux, dans RFO à paraître).

Le petit établissement de *San Jaume del Crest* s'inscrit désormais de façon tangible dans la connaissance de l'occupation antique de la plaine roussillonnaise. Au début de l'époque romaine cette vaste étendue, bordée à l'ouest par les massifs des Corbières, de Capcir et de Cerdagne et à l'est par la Méditerranée, est traversée du Nord au Sud par la Voie Domitienne et, de fait, est structurée au sein de réseaux centuriés. Les habitats ruraux s'y développent autour des trois fleuves côtiers, l'Agly, la Têt et le Tech. « Cette trilogie fluviale s'accompagnait, dans l'Antiquité, des cités de *Sordonia* pour l'Agly, *Ruscino* pour la Têt et *Illiberis* pour le Tech. La permanence de ces appellations prouve l'importance de ces cours d'eau dans l'Antiquité » (Marichal 2002, p. 101). Le paysage dans lequel s'établit l'exploitation de *San Jaume del Crest* est celui d'une plaine marécageuse. Selon R. Marichal, cette zone de marécage (où dominant roseaux, sanils, sel, gibiers et poissons) en bordure littorale a toujours été exploitée dans le cadre d'une économie vivrière diversifiée. L'établissement voisine deux habitats antiques localisés en prospections pédestres sur la commune de Clairà. L'un se trouve au lieu-dit *Sant Jaume de la Ribera*, à 500 m au sud. Le second se situe au lieu-dit *El Vegariu Baix*, du côté oriental de la voie Domitienne, dans la partie sud-ouest de la commune. Ces sites n'ont pas fait l'objet d'investigations archéologiques poussées. Le site de *Sant Jaume de la Ribera* borde également le chemin qui marque aujourd'hui la limite entre les communes de Clairà et de Rivesaltes et qui a, selon Jean-Pierre Comps, des origines médiévales, voire antiques. Il pourrait être identifié comme un axe secondaire de la voie impériale à laquelle il se rattache peu avant Salses (Comps 1998, p. 28). Les seuls travaux archéologiques récents réalisés dans ce secteur de la plaine roussillonnaise portent sur le tracé de la voie impériale et de ses dispositifs de franchissement de la rivière Agly (Kotarba 2008, fouille de J.-P. Comps en 1990 ; *CAG 66*, p. 299-300).

Bien que très lacunaire, le site a livré suffisamment de données pour le caractériser et en restituer son histoire, entre sa création, à placer probablement dès l'époque républicaine et son abandon vers le début du IIIe siècle ap. J.-C. Certaines études étant encore en cours, nous achèverons l'étude du site dans le cadre du rapport final d'opération au sein duquel les articles des différents spécialistes sollicités et cités dans le présent article seront publiés.

Bibliographie :

CAG 66 : Kotarba J., Castellvi, G., Mazière Fl., *Carte archéologique de la Gaule, Les Pyrénées-Orientales*, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Paris, 2007, 712 p., 745 fig., 8 cartes.

Comps 1998 : Comps (J.-P.), Voie domitienne et réseau secondaire en Roussillon au nord de la Têt, *Etudes Roussillonnaises*, t. XVI, 1998, p. 27-36.

Kotarba 2008 : Kotarba (J.), *Claira RD83, Pyrénées Orientales, À la recherche de la voie Domitienne*, Rapport Final d'Opération, Inrap Méditerranée, 2008.

Marichal 2002 : Marichal (R.), *Ruscino (Château-Roussillon), Perpignan (Pyrénées-Orientales)*, dans FICHES (J.-L.) dir., *Les Agglomérations gallo-romaines en Languedoc-Roussillon*, tome I, Lattes, 2002, p. 97-112.

Ropiot, Mazière 2007 : Ropiot (V.), Mazière (F.), La dynamique du peuplement en Roussillon protohistorique, *CAG 66*, 2007, p. 86-98.

Commune : Estagel

Intitulé de l'opération : Prospection du projet de déviation routière d'Estagel (RD 117)

Type d'intervention : Prospection pédestre

Responsable : Pauline Illes (P.A.D./Conseil Général des Pyrénées-Orientales) avec la participation de Jordi March (Eveil Rando) et Mélissa Liguéri-Richard (stagiaire, université de Perpignan)

Résultats :

Les prospections ont été menées sur l'emprise du projet de déviation routière d'Estagel.

Deux variantes ont été mises à l'étude pour ce projet (figure 1). Elles ont pour point commun de débiter au rond-point situé à l'entrée est du village. La route traverse alors l'Agly à hauteur du giratoire par le biais d'un nouveau pont. C'est au débouché de ce futur ouvrage d'art que les deux variantes prennent des directions différentes.

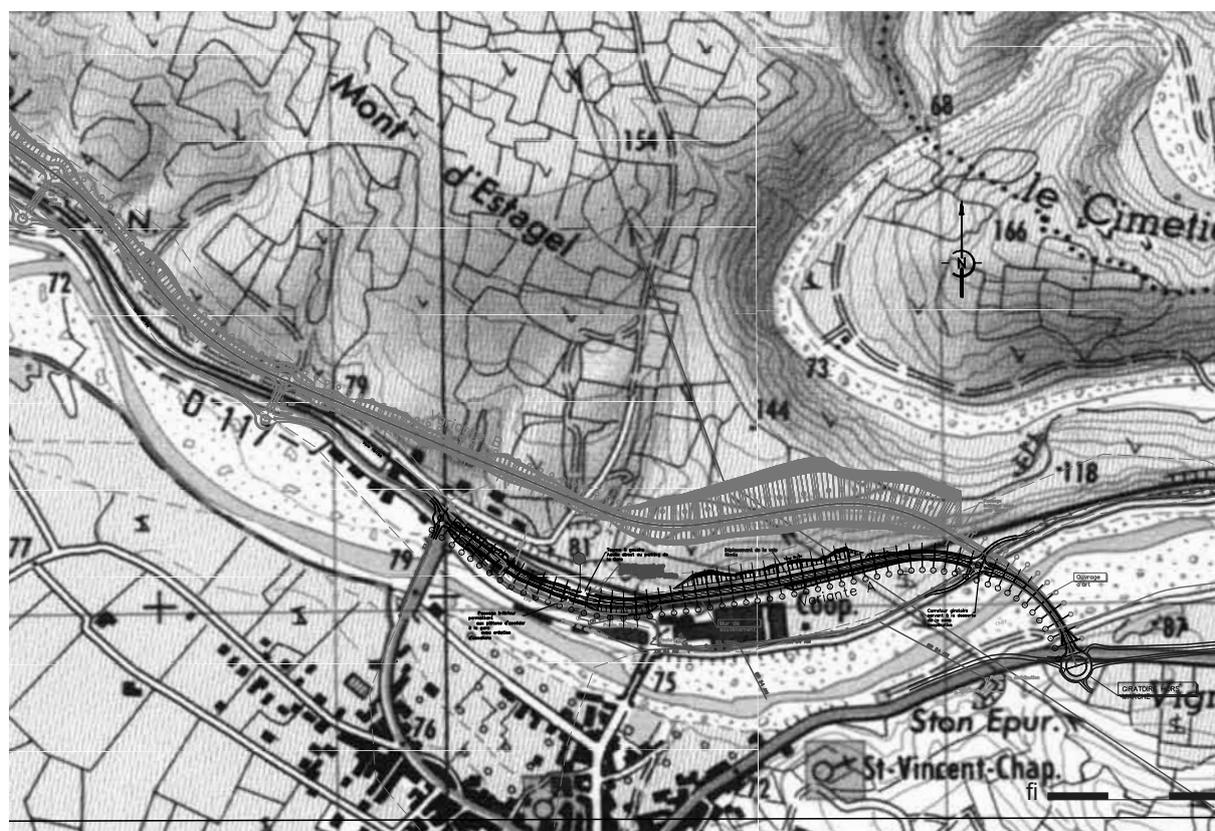


Fig. 1 Carte IGN du secteur d'Estagel prospecté en fonction des 2 tracés probables de déviation.

La première traverse l'Agly puis longe la voie ferrée par le nord jusqu'à l'embranchement de la RD614 avec la RD117 en direction de Tautavel. La seconde longe la voie ferrée par le sud et débouche sur la RD 117 à hauteur du pont sur l'Agly.

Les deux variantes routières ont été prises en compte dans l'étude d'impact. La méthode de prospection a dû être adaptée aux caractéristiques des différents secteurs concernés par ce projet. Au nord du village, la première variante routière est essentiellement située sur le versant d'une colline couverte d'un épais maquis. La zone illisible n'a été que parcourue. Dans la zone complètement urbanisée du village, seules les coupes des talus ont pu être observées. Enfin les parcelles cultivées, lorsqu'elles présentaient une lisibilité suffisante, ont été prospectées de façon « classique » (un rang sur quatre). Quelque soit la nature du terrain, en cas de découverte de mobilier archéologique, la maille de prospection a été resserrée (2 à 3 mètres entre chaque prospecteur). Une fois la concentration délimitée sur le terrain, son emprise a alors été reportée sur les matrices cadastrales. Lorsqu'une localisation précise paraissait difficile, les coordonnées GPS ont été relevées.

Située à proximité de l'ancienne gare, la Grotte du « *Moli de Vent* » est un des sites majeurs du département. Des vestiges campaniformes et magdaléniens y ont été découverts lors des travaux de la gare à la fin du XIX^e siècle. La seconde variante routière passe directement sur le site et est donc susceptible de l'impacter. Des études géophysiques ont été commandées par le Conseil Général. Ce type de méthode permet par l'émission d'ondes électromagnétiques et de courant électrique d'obtenir des données sur la composition du sous-sol de façon non destructive, le but étant dans le cas présent d'évaluer l'extension de la grotte. Elles ont permis de mettre en évidence plusieurs anomalies (des vides) qui pourraient correspondre à des cavités en partie colmatées. De plus, d'après l'étude de l'article du docteur Albert Donnezan¹, premier archéologue à être intervenu sur le site à la fin du XIX^e siècle, une partie de la couche archéologique n'aurait pas été intégralement fouillée en 1894 et se poursuit sous ou dans le talus entre la route (avenue de la gare) et la voie de chemin de fer, à une profondeur qu'il n'est pas possible de définir.

1 - Donnezan Dr. Albert, « Grotte d'Estagel. 8 janvier 1894. 21 janvier 1895 », *Bulletin de la Société Agricole et Littéraire des Pyrénées-Orientales*, Perpignan, 1895, p. 82-108.

Un site archéologique daté de l'âge du Bronze a pu être identifié, il se trouve à flanc de colline dans une zone de maquis à proximité de la première variante routière.

Le secteur qui se trouve entre le rond-point situé à l'entrée est d'Estagel et l'Agly présente un fort potentiel archéologique. En effet, le passage d'une ancienne voie dans ce secteur est attesté par la présence de vestiges au droit de l'ancienne station d'épuration à environ 200 mètres à l'ouest de l'emprise routière². Le chemin qui semble perpétuer son tracé sera recoupé par le projet de déviation. Ce secteur a été parcouru mais il est complètement illisible.

Des vestiges plus récents (architecture de pierres sèches, carrières de calcaire, four à chaux) ont aussi pu être observés. Ces éléments sont difficiles à dater de façon précise mais témoignent d'une activité économique intense sur la zone de maquis accidentée située au nord du village. Ces vestiges ne seront pas concernés par l'aménagement routier.

La mauvaise lisibilité des sols sur l'emprise du projet routier n'a pas permis d'évaluer le potentiel archéologique des secteurs concernés par les futurs travaux. Néanmoins, cette étude d'impact a permis de mettre l'accent sur la présence d'un site archéologique majeur sur le tracé de la seconde variante routière, et sur le passage supposé d'une voie ancienne. La prospection a quant à elle révélé la présence de vestiges de la Préhistoire récente.



2 - Abélanet Jean, « Une voie d'origine antique dans la vallée de l'Agly », *Etudes Roussillonaises*, Tome XV, Les Amis du vieux Canet, Perpignan, 1997, pages 123 à 136.

Commune : Llupia

Nom de l'opération : *Les Berges de l'Adou*.

Responsable d'opération : Olivier Ginouvez (Inrap)

Résultats :

Trois parcelles en friche prochainement investies par un lotissement ont été diagnostiquées durant le mois de juin sur la rive gauche de l'Adou. Les trois unités relèvent du tènement de Salao et sont distantes de moins de 300 m de l'important site antique de *Sant Romà* (lieux-dits *Les Olivedes, Lo Cami de los Olivedes, La Colomina del Marquès et la Salanca*).

Les sondages ouverts sur une surface voisine de 2000 m² n'ont pas révélé de vestige d'habitat ou de voirie. Aucune sépulture, aucun indice d'activité artisanale n'ont été par ailleurs observés.

Les seuls éléments appréhendés ont une origine agricole et consistent dans des fosses carrées, liées à la plantation de jeunes arbres ou de pieds de vigne.

La présence de rares fragments de *tegulae* dans la couche arable suggère une possible mise en culture du secteur durant l'Antiquité, mais aucune des excavations découvertes ne peut être formellement attribuée à cette période.



Commune : Perpignan

Nom du site : Château-Roussillon, parking GeorGIN

Type d'opération : Diagnostic

Responsable d'opération : Jérôme Kotarba (Inrap)

Equipe de terrain et de post-fouille (Inrap) : C. Dominguez, J. Kotarba, P. Sarazin.



Fig. 1 : Perpignan, Château-Roussillon. La coupe relevée, bordant la place de parking déjà existante. En arrière plan, l'église de Château-Roussillon. (cliché : J. Kotarba, Inrap).



Fig 2 : À gauche : les niveaux de sol empierré protohistoriques et leur remblai ; à droite : coffre d'une sépulture à inhumation médiévale. (cliché : C. Dominguez, Inrap).

Résultats :

L'intervention a été réalisée à Château-Roussillon, à quelques mètres de l'église, et donc dans le périmètre du village médiéval. La ville antique et protohistorique de *Ruscino* s'étend aussi dans ce secteur appelé « butte de l'Église ».

Ce diagnostic mené sur un talus et une place de parking existante, visait à documenter la stratigraphie présente préalablement à des travaux d'élargissement de la surface de stationnement.

Notre intervention, pour des raisons de sécurité, a consisté en un relevé de la coupe existante sur photographie redressée et a été complétée par un décapage à la mini-pelle sur les parties déjà terrassées (figure 1). Sur ces dernières c'est environ la moitié de la surface concernée qui a été observée pour bien mettre en évidence le terrain en place. Il s'agit partout d'un vieux sol qui annonce à peu de profondeur au-dessous la terrasse quaternaire. Aucun creusement n'a été observé dans ce niveau. Au niveau de la coupe présente sur 2 côtés du projet, c'est en fait une stratigraphie complexe de près de 3 m de haut qui s'offre à l'observation. Le mètre supérieur, difficile d'accès correspond à la période médiévale.

On y trouve un niveau qui semble assez malaxé (ancien jardin ?) dans lequel on distingue nettement une tombe à inhumation en coffre et un mur maçonné à la chaux.

À la base de cette couche, les niveaux présents sont stratifiés et se suivent sur toute la coupe, mis à part à un endroit où un silo vient les recouper. Ce dernier est rattaché à l'occupation médiévale. Le niveau stratifié le plus haut semble correspondre à un niveau de sol ou d'espace ouvert (rue, place). Il comprend un niveau de remblai qui supporte une sorte de calade qui pourrait comprendre des recharges (figure 2). Au dessous, un foyer construit se distingue bien. Il paraît être en relation avec des couches cendreuseuses proches. L'ensemble livre des petites associations de mobilier, au sein duquel on trouve des céramiques fines et des amphores, datables au plus tôt des VIe-Ve siècles avant notre ère. Ces couches stratifiées recouvrent un niveau de limon pulvérulent, et au-dessous un sol brunifié ancien. Ces derniers niveaux ne livrent que de la céramique modelée, plutôt en petits fragments. Ces céramiques peuvent appartenir au début du Ier âge du Fer, mais aussi aux périodes encore antérieures. Il semble donc y avoir une stratigraphie tronquée

ne conservant en place que les vestiges les plus anciens du secteur, Ier et IIe âge du Fer et au-dessus la période médiévale. Les périodes romaines, attestées par du mobilier remanié, ne sont plus présentes en place, du moins dans la lecture que nous avons su faire de cette coupe.

Références bibliographiques du RFO :

J. Kotarba, C. Dominguez : *Perpignan (P-O), parking Georgin. Une stratigraphie de la butte de l'église à Ruscino - Château-Roussillon*. R.F.O. de diagnostic, Nîmes, Inrap Méditerranée, 2011.



Commune : Perpignan

Intitulé de l'opération : *Coste Rouge*

Type d'intervention : Fouille préventive

Aménageur : Sarl Parc Saint-Julien

Responsable d'opération : Julien Courtois (Sarl ACTER)

Résultats :

Le site de « *Perpignan Coste Rouge* » se situe à moins d'un kilomètre au sud de l'agglomération antique de *Ruscino*, à l'intersection de la voie rapide Perpignan-Canet D617A et du Chemin de la Roseraie reliant Château-Roussillon à Cabestany.

Les 6 ha de ce terrain, destiné à la construction d'un centre commercial, ont été diagnostiqués durant l'été 2010, sous la direction de J. Kotarba (Inrap). Les tranchées ont révélé la présence de deux voiries antiques orientées en direction de *Ruscino*, d'un ancien sol cultivé protohistorique, de multiples fosses de plantations de vignes médiévales, de quelques fosses à parois rubéfiées probablement liées à un épisode militaire médiéval ou moderne, et de vestiges des deux anciennes routes de Canet et de Cabestany. L'opération menée par la Sarl ACTER entre novembre 2010 et février 2011 a permis de compléter et d'affiner les observations de ce diagnostic sur une surface prescrite d'environ 2 ha (figure 1).

Des niveaux cultivés protohistoriques

Les parcelles concernées par cette opération sont situées sur le versant sud de la terrasse quaternaire de Cabestany, qui affleure au point le plus haut, en limite nord du terrain. Le recouvrement sédimentaire hors labours, inexistant en partie haute et sur le coteau, s'épaissit en partie basse du terrain, sur une vaste zone subhorizontale. Les sondages profonds du diagnostic ont montré que le socle pliocène forme ici une dépression, sans doute d'origine éolienne, progressivement comblée de colluvions multiples. Ces apports sédimentaires ont permis la conservation de niveaux bruns foncés, à une profondeur comprise entre 0,50 et 1,50 m sous le niveau actuel. Ces anciens sols cultivés ont fait l'objet d'amendements par l'apport de fumures entre la fin du IIIe et le début du Ier siècle après J.-C., attestés par la présence d'un mobilier céramique aléatoirement réparti, roulé et fragmenté. Ces niveaux cultivés semblent en place et attestent clairement de la vitalité du terroir de *Ruscino* entre la fin du second Âge du Fer et l'époque tardo-républicaine.

Deux chemins antiques en provenance de Ruscino

À l'est de la zone prescrite, presque parallèle à la route actuelle de Cabestany (orientation de 12° ENL), un chemin creux entaillant profondément le coteau a été dégagé sur plus de 140 m de longueur (VOI 1027). Le décapage d'une large bande de part et d'autre de la voie a permis de constater l'absence de vestiges conservés liés à celle-ci ou à la proximité de l'agglomération antique (figure 2) : à moins d'un kilomètre de *Ruscino*, on aurait pu s'attendre, y compris sur un axe secondaire, à observer des structures funéraires ; il est possible que l'on se situe déjà à une distance trop importante des limites de l'agglomération et que ces nécropoles soient situées sur la terrasse et non sur ses flancs. La largeur à l'ouverture de la voie est variable, tout comme son état de conservation : celle-ci se révèle très arasée en partie haute du terrain (d'où peut-être l'absence de vestiges associés au plus proche de l'agglomération ?) avec une largeur à l'ouverture de seulement 2,15 m et une profondeur conservée sous les labours de 0,50 m. Plus en contrebas, la voie entaille le substrat sur une largeur maximale de 13,50 m et une profondeur pouvant atteindre 2,70 m sous les labours. Au fond de ce large creusement aux parois obliques, le chemin se présente comme une chaussée unique d'environ 2 m de large, constituée de galets et graviers liés par une matrice issue du



Fig 1 : Plan général des vestiges (DAO Acte).



Fig 2 : Vue vers le nord du décapage du chemin antique VOI1027 (cliché Acter).

lessivage du substrat, avec des ornières espacées de 1,45 m (figure 3). Un second niveau de voirie, bien caractérisé par une recharge de petits galets dans plusieurs sondages, atteste d'un entretien de cet axe durant une période relativement courte, probablement quelques décennies.

Le mobilier recueilli au sein de ces niveaux date l'utilisation de ce chemin entre la fin du Ier siècle avant J.-C. et le début du Ier siècle après J.-C. On note la présence, sur toute l'épaisseur du spectre stratigraphique, de tessons des époques protohistorique et tardo-républicaine ; il s'agit ici de mobilier résiduel provenant des paléosols de ces périodes, que les travaux aratoires postérieurs ont contribué à entailler. Cela démontre la pratique d'un amendement massif de toutes ces parcelles, y compris au sommet de la terrasse quaternaire.

De multiples apports latéraux et axiaux recouvrent les niveaux de voirie jusqu'au sommet du creusement et aucun élément datant postérieur au Ier siècle après J.-C. n'en a été dégagé. L'absence de niveaux de circulations aménagés au sein de ces apports massifs et de mobilier postérieur au Ier siècle après J.-C. ne

permettent pas d'exclure une utilisation prolongée de cet axe de circulation au-delà de cette période. Cette entaille dans le versant a certainement constitué, au moins jusqu'à la période médiévale, un élément marquant dans le paysage et le parcellaire, faisant office de chemin ou de drain en fonction de l'hydrométrie.

Un second chemin, orienté sud-ouest - nord-est (40° ENL), a été dégagé sur une longueur totale de 225 m (VOI 2005). Il s'agit là encore d'un chemin creux, large d'environ 2,80 / 3,60 m à l'ouverture et profond de 0,60 m au maximum sous les labours. Son tracé est très légèrement sinueux, présentant une légère inflexion vers le sud avant de récupérer son axe dominant (figure 4). En quelques tronçons, le chemin se révèle très arasé et seul le fond des ornières y apparaît ponctuellement. Celles-ci sont distantes en moyenne d'1,5 m

et sont constituées de petits galets et cailloux pris dans une matrice limoneuse identique à celle du substrat pliocène. Les différents sondages transversaux ont permis d'identifier trois surfaces de circulation successives, chacune marquée par de petites ornières limitant un lit de galets.

Le mobilier issu de ces niveaux de voirie permet de dater ce chemin du dernier quart du Ier siècle avant J.-C., avec une utilisation et des réfections se prolongeant peut-être jusqu'au milieu ou la seconde moitié du Ier siècle après J.-C. Aucun élément postérieur n'en a été dégagé, ce qui en l'état ne permet pas de conclure à un abandon pur et simple de cette voirie au-delà de cette période.

Ces deux chemins présentent de fortes similitudes : tous deux datent sensiblement de la même période (la fin du Ier siècle avant J.-C., période de monumentalisation de *Ruscino*) et semblent abandonnés au-delà du milieu du Ier siècle après J.-C. Ils ne comportent qu'un seul axe de circulation et ne permettent le passage que d'un seul véhicule à la fois ; sans doute existait-il des portions élargies pour permettre une double circulation ou le croisement de véhicules.



Fig. 3 : VOI 1027. Vue en écorché des deux bandes de roulement en fond de creusement (cliché Acter).

L'absence de fossés limitrophes étonne : lors d'épisodes pluvieux, les chemins devaient littéralement se transformer en torrents de boue, voire être entièrement inondés en certaines portions, comme le laisserait penser l'état du terrain suite aux fortes pluies du début du mois de février 2011. On voit mal, dans ces conditions, comment l'exploitation et l'entretien de ces voies de circulation pouvaient être pérennisés sans aménagements drainants ; il pourrait d'ailleurs s'agir d'une des raisons de leur abandon.

Les dimensions de la voie est, avec une largeur à l'ouverture de plus de 10 m et une profondeur dépassant les 2 m, s'expliquent sans doute par la pente importante de ce versant de la terrasse et la présence à environ 100 m au sud d'une dépression de 500 m de large autrefois occupée par l'étang de Château-Roussillon. Une partie des matériaux extraits lors du creusement du chemin aurait pu être utilisée pour l'édification d'un talus permettant à la fois la traversée au sec de cette zone basse et une atténuation de la pente globale du chemin. La zone traversée par la voie, aujourd'hui urbanisée, n'a pas fait l'objet

de reconnaissances archéologiques et aucun vestige d'un tel talus n'a été identifié, ce qui laisse peu d'espoir d'obtenir confirmation de cette hypothèse d'aménagement.

Le statut de ces deux chemins soulève de nombreuses interrogations et doit s'insérer dans une démarche plus globale d'étude du réseau routier antique dans la plaine roussillonnaise. La voie ouest est clairement orientée vers les Aspres et le Canigou, avec la possibilité d'une jonction avec la « voie du fer » provenant des mines de Batère (Comps 2007 : 122-123 ; Kotarba 2011). La voie passerait à proximité des *villae* du Petit Clos et du Boulevard Kennedy, puis se prolongerait vers Canohès, Terrats et Montauriol avant d'entamer l'ascension des Aspres et des flancs du Canigou. Loin de constituer un nouveau paradigme, l'interprétation de la voie est comme tronçon de la *Via Domitia* reste fortement sujette à caution ou mérite d'être nuancée. Le chemin VOI 1027 semble aligné sur le passage des cols du Perthus et de Panissars, en sortie de *Ruscino*, ce qui permet d'y voir, au mieux, le tracé de la voie directe reliant *Ruscino* et le franchissement de la chaîne pyrénéenne.

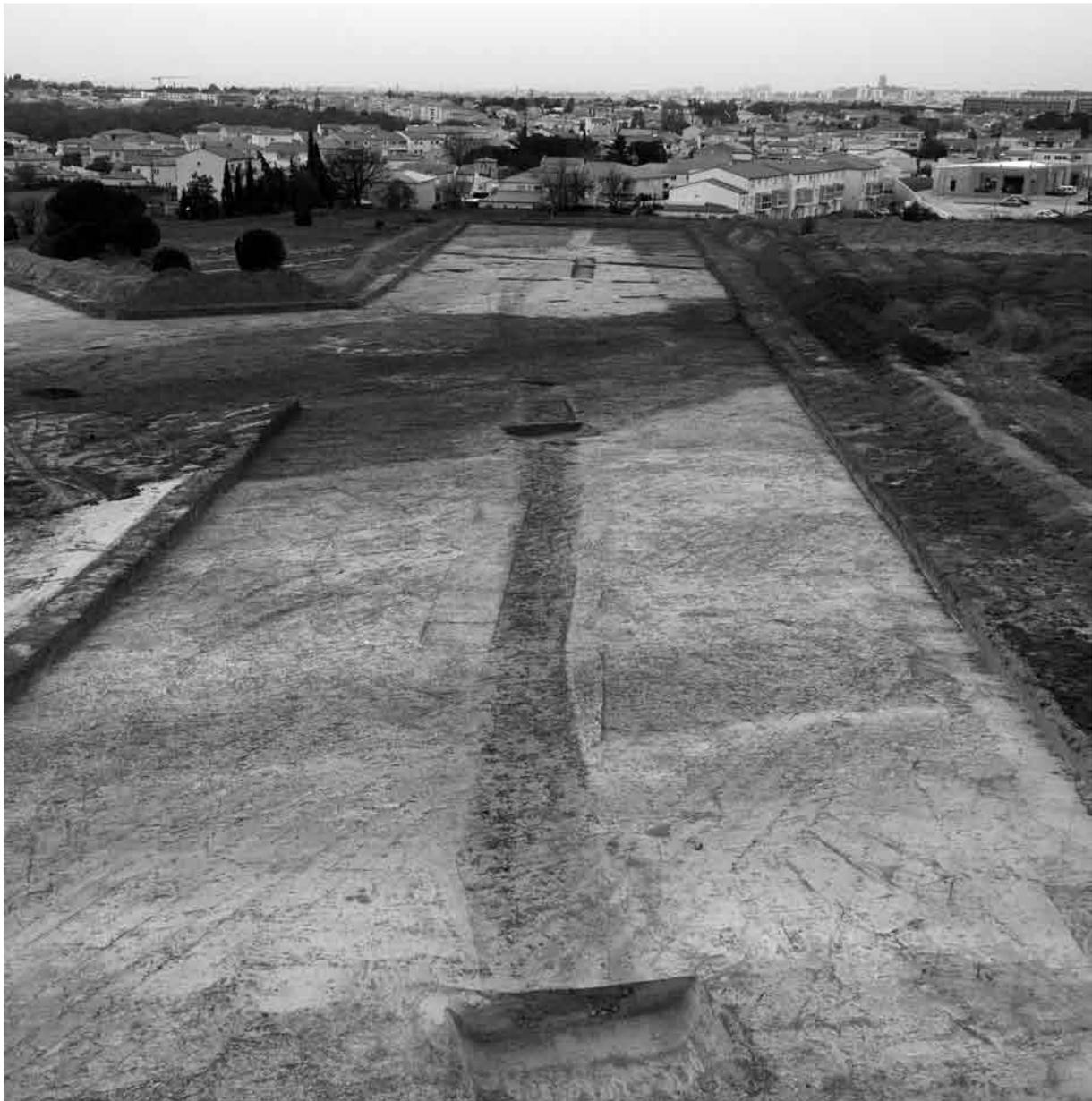


Fig. 4 : Vue vers le sud-ouest du décapage du chemin antique VOI 2005 (cliché Acter).

La largeur de la bande de roulement (à peine 2 mètres), l'absence de fossés ou d'aménagements bordiers et la chronologie resserrée des réfections et de l'utilisation de cette voie excluent *de facto* l'interprétation de ce tronçon comme étant l'itinéraire principal vers les provinces hispaniques, autrement dit la *Via Domitia*. Ce tronçon, hormis l'entraxe entre les ornières qui se situe dans la norme déjà observée pour l'Antiquité, présente peu de similitudes avec les autres portions connues de cette voie.

Les études d'archéologie spatiale sur les réseaux routiers menées ces dernières années ont montré, à de multiples reprises, la nécessité d'intégrer la pluralité des échelles d'études à partir des trois niveaux structurant un réseau

routier (Robert 2009 : 11) : si l'itinéraire, ici la *Via Domitia*, est clairement identifiée sur les différents documents antiques comme passant à *Ruscino* ou à proximité, les tracés et les modelés de cette voie restent méconnus. À la vue des vestiges mis au jour sur le site de Perpignan Coste Rouge, avec un chemin qui ne semble pas aménagé de manière à permettre une circulation dense et commerciale inter-provinciale, l'existence d'un faisceau de tracés synchrones doit être envisagée : un premier tronçon, direct, pour les voyageurs légers et les liaisons rapides ; un second tronçon, contournant l'agglomération d'Elne/*Illiberris* par l'est, plus commercial et mieux aménagé (?), qui reste à caractériser mais que l'on identifie communément avec le chemin dit de Charlemagne situé à environ 1 km à l'est de

la voie directe. Cette dernière semble cependant rapidement abandonnée (avant la fin du Ier siècle après J.-C.), sans que l'on puisse clairement identifier les raisons de cet abandon (politique ? difficulté d'entretien ?).

On conservera donc, à la vue de ces observations archéologiques, comme hypothèse principale du passage de la voie publique, le tracé correspondant au chemin dit de Charlemagne, passant à environ 1 km à l'est du chemin dégagé ici (Castellvi *et al.* 1997). Ce chemin n'a cependant jamais fait l'objet de sondages archéologiques et il faut bien reconnaître, là encore, qu'en l'absence d'indices tangibles, ce tracé demeure à l'état de conjecture.

Les deux chemins mis au jour convergent en un point situé à environ 400 m au SSO du forum de *Ruscino*, précisément au débouché du vallon contournant le plateau à l'est. Des sondages pratiqués en divers points de ce vallon en 2000 ont mis au jour des niveaux de voirie antique, qui permettaient de supposer l'existence d'une bretelle reliant l'agglomération et la *Via Domitia* avant son ascension de la terrasse quaternaire (Marichal 2007 : 441). La convergence de ces trois axes atteste de l'importance de cette bretelle d'accès à l'agglomération par le vallon est ; il s'agissait sans doute de l'itinéraire principal pour tout voyageur arrivant du nord.

Un terroir viticole médiéval

Sur toute la partie basse du terrain, plusieurs centaines de fosses de plantation de vigne ont été identifiées, creusées dans les paléosols

protohistoriques et antiques. Le relevé en plan de ces 1757 fosses sur une surface de près d'un demi-hectare, complété par un échantillonnage de 9 % de fosses fouillées et relevées en profil ont permis de révéler un parcellaire ancien fossilisé (figure 5). La conservation différentielle de ces plantations est due à la fois aux travaux aratoires et à l'érosion naturelle du sommet de la terrasse et de ses versants, avec une translation et une accumulation en bas de pente des anciennes terres cultivées, permettant la conservation des paléosols.

Les alignements, recoupements, relevés morphologiques et métrologiques de ces fosses ont permis d'identifier, dès la phase de terrain, huit ensembles distincts. Malgré le chevauchement de certains de ces ensembles, ce plan fait ressortir un parcellaire morcelé et bien délimité. Les fosses en elles-mêmes présentent sensiblement les mêmes caractéristiques, à savoir une forme allongée aux extrémités arrondies, avec des dimensions moyennes de 0,58 m de longueur et de 0,16 m de largeur pour une profondeur variable en fonction de l'emplacement (en milieu de pente, les fosses apparaissent presque entièrement arasées ; en bas de pente, les mieux conservées n'excèdent pas les 0,30 m de profondeur).

Dans la zone est, un ensemble de fosses orientées est-ouest a été identifié à proximité de la voie antique, dont le comblement terminal est recoupé par certaines de ces fosses. En zone ouest, le décapage a permis de mettre en évidence l'enchevêtrement des différents paléo-vignobles et d'identifier quatre limites de parcelles à l'aide des



Fig 5 : Vue vers l'ouest du parcellaire viticole médiéval (cliché Acter).

ruptures d'axes ou des interruptions de fosses ; seule une d'entre elles était matérialisée par un petit fossé profondément arasé. Certaines de ces paléo-parcelles voient se succéder plusieurs vignobles, parfois avec une modification complète de l'orientation des rangs : le vignoble EFP 2007, avec des rangs orientés nord-sud est ainsi remplacé par un vignoble aux rangs est-ouest et possédant des pieds légèrement plus espacés (EFP 2008), réduisant ainsi la densité de plants à surface équivalente. D'autres vignobles se succèdent au sein d'une même parcelle, en conservant des alignements quasiment identiques : seul 1 degré sépare l'orientation des rangs des vignobles EFP 2021 et EFP 2127, suffisamment pour que certaines fosses de ces deux ensembles se recoupent, sans que la fouille n'ait pu en déterminer la chronologie relative du fait de comblements identiques.

Le vignoble EFP 2020 est la seule parcelle mise en évidence dont la limite sur trois côtés est connue. On a ainsi pu constater la présence aux extrémités de chaque rang de fosses légèrement plus allongées, probablement liées à un complant ou à une matérialisation des têtes de rang. Concernant la datation de ces vignobles, quelques fosses ont révélé un mobilier céramique du XIV^e ou XV^e siècle (fragments de panse glaçurée de l'Uzège, glaçurée plombifère etc.). Outre ces indices chronologiques matériels, quelques observations stratigraphiques permettent de caler ces vignobles en chronologie relative : à l'est, une plantation recoupe le comblement terminal de la voie antique ; dans la zone ouest, quelques fosses de la plantation EFP 2020 sont recoupées par les aménagements du camp militaire de la première moitié du XVI^e siècle. Avec une répartition comprise entre 4000 et 5500 ceps à l'hectare, les densités de plants de ces différents ensembles se situent approximativement dans la norme de ce qui avait déjà été observé sur d'autres sites en Roussillon (Boissinot, Puig 2005 : 22). L'étude de cet ensemble parcellaire semble confirmer la vitalité de la production viticole sur le terroir de Château-Roussillon entre le XIV^e et le XV^e siècle.

Les vestiges d'un campement militaire du XVI^e siècle

Le diagnostic a permis d'identifier, dans un secteur où le recouvrement sédimentaire autorisait une bonne conservation des paléosols antiques et des fosses de plantation médiévales, deux structures excavées à parois fortement rubéfiées.

Le décapage fin mené à proximité de ces fosses a conduit à l'identification de deux autres structures excavées pouvant être associées à cet ensemble.

Une structure excavée à parois rubéfiées (ST2022), partiellement fouillée lors du diagnostic, avec un plan quadrangulaire d'environ 2 m de côté, a livré en quantité du mobilier métallique (clous, ferrures en particulier). Les parois rubéfiées et les cendres et charbons qui tapissent le fond de la structure prouvent assurément qu'il s'agit d'une structure de chauffe. Trois petits trous de poteau alignés sont situés sur la médiane de la structure ; deux poteaux se trouvaient contre les parois nord et sud alors que le troisième a été installé au centre du foyer. À proximité, deux autres structures associées, profondément arasées et mal conservées, ont été étudiées et relevées. L'une, déjà identifiée au diagnostic, pourrait être du même type que la fosse précédente, dont seuls le fond rubéfié et un petit trou de poteau ont été conservés. La troisième structure, elle aussi très arasée, ne présente pas de fond et parois rubéfiées et pourrait ne correspondre qu'à une fosse de rejet de débris issus du démantèlement des foyers alentours. Une autre structure à parois rubéfiées (ST 2079), structurellement et morphologiquement proche de la fosse ST 2022, est située à 26 m à l'ouest de cette dernière. De forme quadrangulaire avec une profondeur maximale de 0,25 m, elle présente un remplissage hétérogène constitué de restes de combustion associés à de multiples clous et ferrures, provenant des planches et objets en bois jetés au feu (restes de coffre ?). Selon l'hypothèse émise à l'issue du diagnostic, les trous de poteau qui percent le fond de ces petites structures de combustion pourraient correspondre à des piquets destinés à la cuisson de la nourriture. Quelques éléments mobiliers (poteries généralement résiduelles, vase en verre fondu sous la chaleur, monnaies uniquement françaises, petit sac en matière périssable contenant 33 balles de plomb pour arme à feu) semblent confirmer la vocation militaire de ces foyers et permettent de dater ces structures des guerres sévissant dans le Roussillon entre les XV^e et XVI^e siècles. Une des monnaies, datée du milieu du règne de François I^{er}, offre un *terminus post quem* qui permet d'envisager l'année 1542, riche en événements militaires dans le Roussillon, dont le siège de Perpignan par les troupes françaises (Bayrou 2004 : 32).

Au final, ces structures de chauffe excavées pourraient constituer les stigmates d'un campement militaire provisoire où toutes autres traces d'aménagement auraient été effacées par les labours.

Bibliographie :

Bayrou 2004 : Bayrou L. - *Entre Languedoc et Roussillon, 1258-1659. Fortifier une frontière ?*, Canet, Les Amis du Vieux Canet, 447 p.

Boissinot, Puig 2005 : Boissinot Ph., Puig C. - Archéologie du champ et viticulture méridionale. Pourquoi les traces de vignobles sont-elles si peu fréquentes au Moyen Âge ?, *Archéologie du Midi Médiéval*, 23-24 : 17-26.

Castellvi *et al.* 1997 : Castellvi G., Comps J.-P., Kotarba J., Pezin A. (dir.) - *Voies romaines du Rhône à l'Èbre : via Domitia et via Augusta*, DAF 61, Paris, Maison des Sciences de l'Homme, 304 p.

Comps 2007 : Comps J.-P. - *Routes et chemins*, in : Kotarba, Castellvi, Mazière 2007 : 116-123.

Kotarba 2009 : Kotarba J. - *Deux chemins antiques au sud de Ruscino. Pyrénées-Orientales, Perpignan « Coste Rouge »*, RFO de diagnostic, Nîmes, Inrap Méditerranée, 123 p.

Kotarba 2011 : Kotarba J. - Perpignan, Coste Rouge, Projet « Carré d'Or », *Archéo* 66, 25, Perpignan : 25-27.

Kotarba, Castellvi, Mazière 2007 : Kotarba J., Castellvi G., Mazière F. (dir.) - *Carte Archéologique de la Gaule, les Pyrénées-Orientales*, Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Maison des Sciences de l'Homme, 712 p.

Marichal 2007 : Marichal R. - *Ruscino / Château-Roussillon*, in : Kotarba, Castellvi, Mazière 2007 : 440-473.

Puig, Petitot 2004 : Puig C., Petitot H. - Vignobles et viticulture. *Histoire et archéologie en Narbonnais et Roussillon*, Histoire Médiévale, 54 : 34-39.

Robert 2009 : Robert S. - De la route-monument au réseau routier, *Les Nouvelles de l'Archéologie*, 115, Paris, Éditions des de la Maison des Sciences de l'Homme, Éditions Errance : 8-12.

Commune : Prades

Intitulé de l'opération : Une maison (tardo)-médiévale au centre de Prades

Responsable d'opération : Astrid Huser (Inrap) avec la collaboration d'Aymat Catafau (université de Perpignan)

Résultats :

Site privilégié par sa position au fond d'une vallée alluviale, au contact du haut Conflent et de la plaine fertile de la Tet, la ville médiévale de Prades a du être précédée par nombre d'occupations notamment antique (en dépit des rares témoins archéologiques) avec à mi-chemin le *castrum* romain de Llivia ou encore le centre politique de *Ruscino*.

Les recherches historiques effectuées par Aymat Catafau permettent de dégager, au croisement de voies antiques, la fixation du noyau préfigurant la ville. Citée en 843 comme « *villa Prata* », Prades ne prend une configuration saisissable qu'à partir du XI^e siècle avec la formation d'un premier noyau villageois, la *cellera*. Cette modalité de rassemblement est particulière à la société catalane et relève d'une vieille disposition du droit wisigothique où la protection sacrée de l'église s'étend aux terres qui l'entourent. De là, remonte le premier ancrage de la ville avec son centre circulaire autour de l'église, rappelant l'ancienne disposition de celliers, petites constructions sommaires pour abriter les victuailles des paysans et ainsi resserrées autour de l'édifice religieux pour mettre ces biens à l'abri des rapines.

Émerge, au XIII^e siècle, une *cellera* nettement structurée et fortifiée qui va amorcer au siècle suivant un développement de type urbain et perdurer jusqu'au XVII^e siècle sous une forme amoindrie. En effet, depuis 1580, l'ancienne *cellera* est progressivement dépouillée de ses celliers, rachetés par la communauté pour agrandir l'église et élargir l'espace périphérique ainsi que le réseau viaire. La société bourgeoise va investir ce nouvel espace transformé en place ainsi que les rues qui y mènent dont celle de la Rua. Il ne restera, à l'orée du XIX^e siècle, que quelques tours et la maison commune de l'ancienne *cellera* mais son empreinte fossile de réduit fortifié marque encore le parcellaire de la ville.





Fig 1 : Plan d'alignement de 1841 avec les noms anciens des rues.

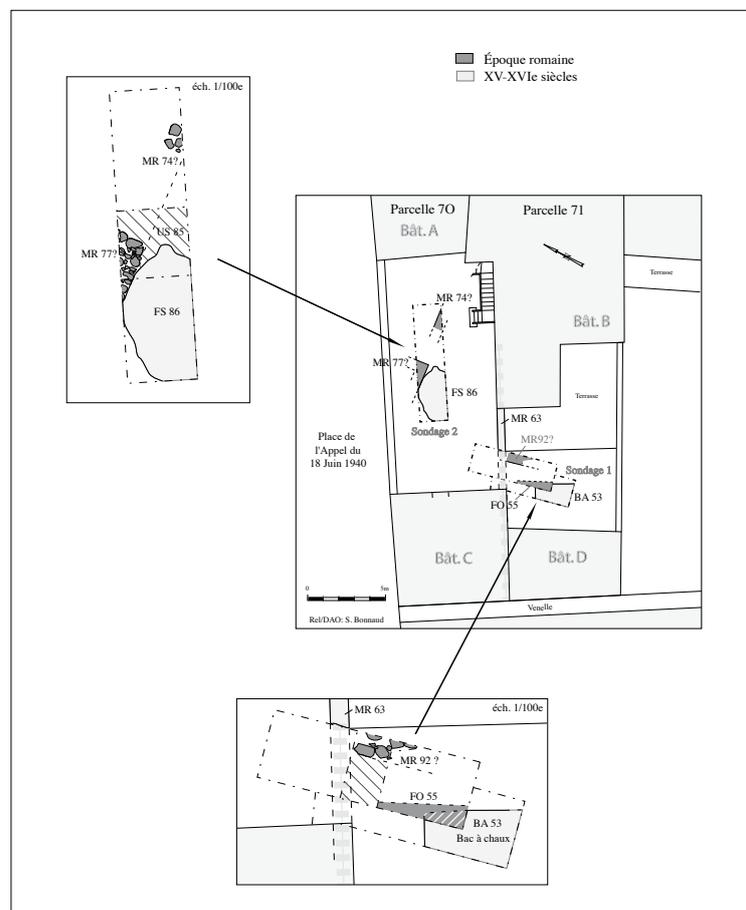


Fig 2 : Plan des sondages (TR1 et TR2) effectués dans le jardin des deux parcelles BD70 et BD71, réalisation S. Bonnaud (Inrap).

Le plan d'alignement de 1841 est ainsi particulièrement explicite sur la trace fossile de l'ancienne *cellera*, bien matérialisée comme un cercle autour de l'église fixant les têtes d'îlots ainsi que le réseau viaire sur un mode rayonnant à partir de ce noyau fondateur (figure 1).

On repère immédiatement le tracé rectiligne de la Rua ou rue Droite à l'ouest du noyau dont la rectitude, orientée est-ouest, ne répond qu'à la rue des Lavoirs, d'orientation sud-nord : si l'on prolonge leur tracé respectif, les deux rues forment un angle droit, possible trace d'un maillage antique. Par contraste, les autres rues relevant du réseau viaire à partir du noyau médiéval s'égrènent en obliques rayonnantes.

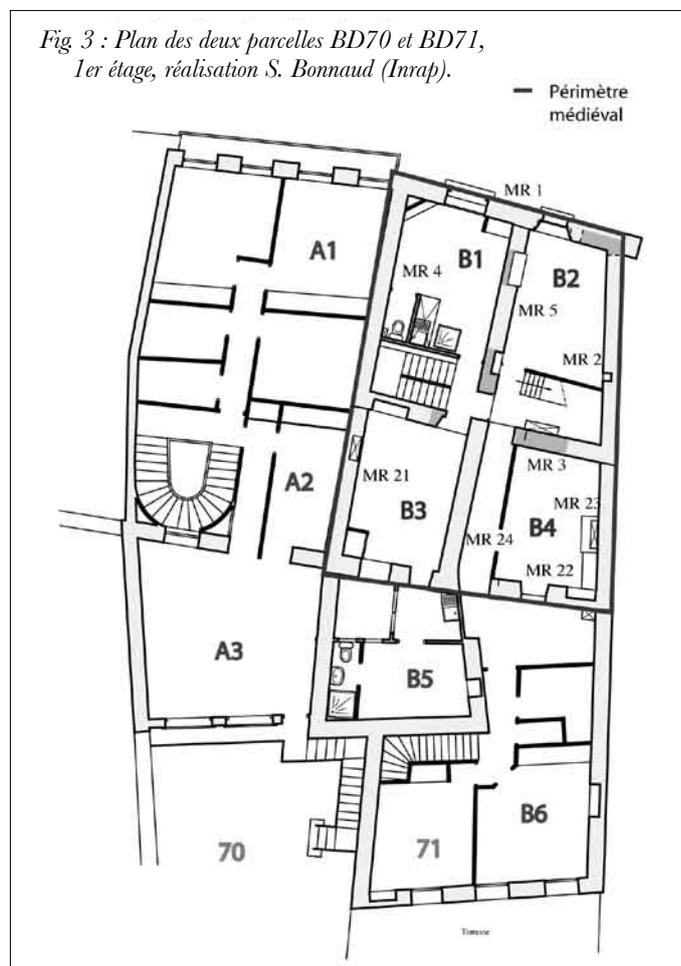
C'est le long de l'une d'elle, la rue des Marchands, que se situe notre opération. Or, comme les recherches d'Aymat Catafau le mettent en exergue, l'importance de cette rue comme l'un des cinq bras du réseau viaire partant



Fig. 4 : Vue de l'évier et de l'ancienne fenêtre de la façade sur rue liés à la première phase de la maison, parcelle BD71 (cliché A. Huser, Inrap)

du noyau fondateur est renforcée par son appartenance, comme segment, à une route très ancienne menant notamment à l'abbaye pré-romane de Saint-Michel de Cuxa. Mais surtout le possible croisement de celle-ci avec la *strata francisca*, citée dès 865, peut restituer un carrefour majeur issu de la cartographie antique et à mettre en relation avec la Rua comme éléments topographiques à l'origine de l'établissement de l'église et du lieu de Prades. La découverte tangible d'indices d'une occupation antique à l'arrière des parcelles bâties des deux maisons diagnostiquées vient en donner une confirmation archéologique. C'est donc sur cet axe majeur et près de la tête d'îlot de la rue des Marchands, donnant directement sur l'ancienne *cellera* que prend effet notre diagnostic, sur deux parcelles mitoyennes, loties sur rue.

Ce diagnostic a porté sur deux volets : des sondages mécaniques au sol dans les jardins situés à l'arrière et une expertise de bâti sur les maisons alignées sur la rue des Marchands, qui est l'un des axes médiévaux de la ville. Les sondages font état d'un net investissement antique de la zone à 0,90 m sous le sol actuel ! Peu de formes identifiables en l'état (fossé, aménagement de galets posés à plat pouvant être orthonormés) mais le matériel est là, directement au contact du substrat et permettant de rendre compte d'une occupation depuis l'époque républicaine jusqu'au Haut-Empire (figure 2). On relèvera le hiatus qu'exprime l'absence de matériel dans les sondages entre l'époque antique et la période tardo-médiévale (XVe siècle).



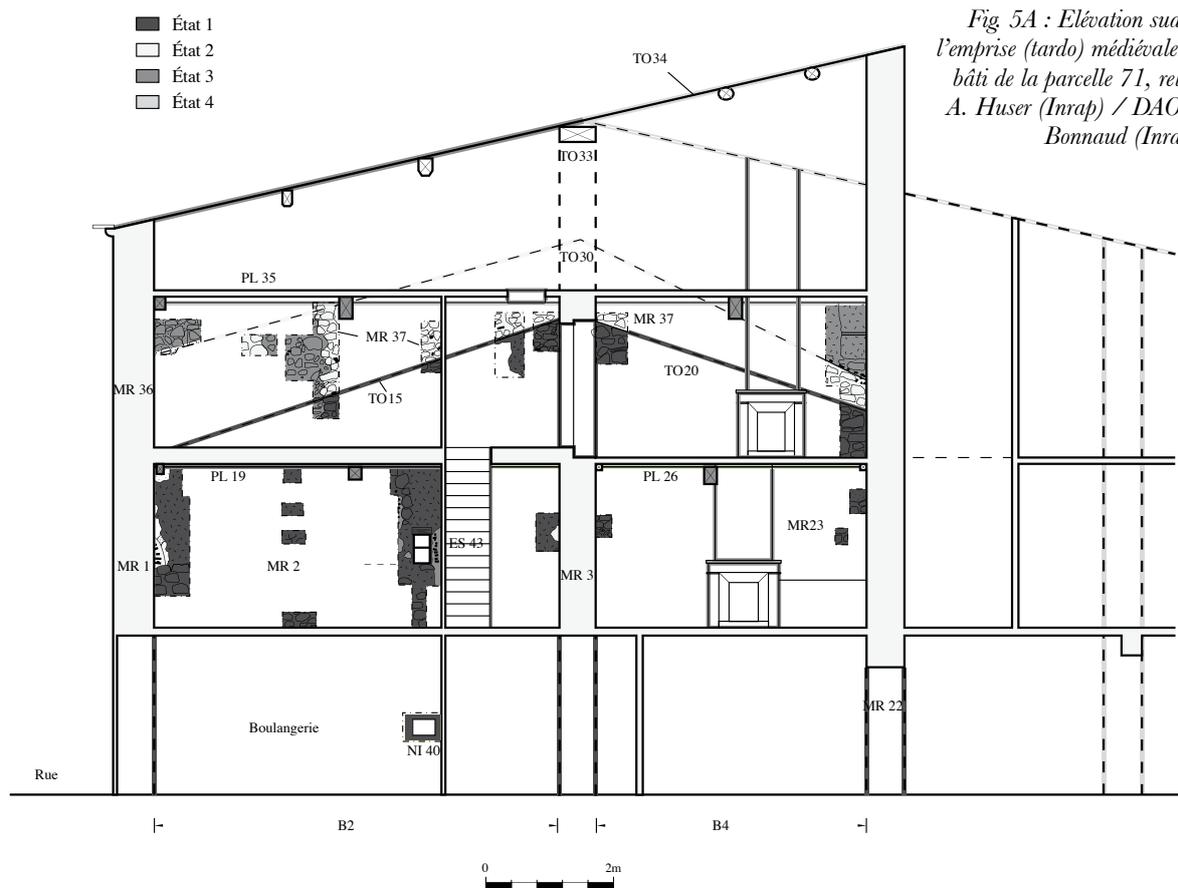


Fig 5A : Elévation sud de l'emprise (tardo) médiévale du bâti de la parcelle 71, relevé A. Huser (Inrap) / DAO S. Bonnaud (Inrap).

Le deuxième volet concerne deux maisons sur rue et fait remonter les premiers éléments d'un parcellaire fossile, au mieux de la fin du Moyen Âge, recyclé jusqu'à nos jours dans les mutations du bâti (figure 3). Les deux bâtiments n'ont pas la même ancienneté celui de la parcelle 70 ne recèle aucun vestige ancien, en dehors des faces extérieures des maisons voisines. On peut s'interroger sur le tracé transversal de la rue de la Basse et de sa poursuite logique dans un îlot si vaste, contournant ainsi le *Palau*, dans sa forme la plus ancienne, en périphérie de la *cellera*. Pour la parcelle voisine, s'y dégagent, en chronologie relative, au moins quatre états désignant une première phase (1A et 1B) caractérisée par un mode de construction majoritairement en gros galets et terre et qui désigne une première maison sur l'avant (B1 + B2), montée sur un seul étage avec vastes baies (possibles croisées), évier et niche en bois chapeautés par une pente simple, bientôt rejointe par une unité sur l'arrière d'un module similaire (B3 + B4) (figure 4). La limite arrière (ouest) de l'unité sur rue va servir de refend faisant faîtière et soutenir la double pente de la maison agrandie.



Fig 5B : détail du décor de blason porté sur trois poutres peintes et chanfreinées, en reprise dans la toiture de l'état 3, cliché A. Huser (Inrap).

Celle-ci va ensuite être divisée dans le sens longitudinal (nord-sud) par un mur de refend (état 2) formant sans doute deux unités distinctes, allongées cette fois (B1+ B3/ B2+ B4) et donnant chacune sur la rue. Les plafonds de l'étage obéissent à une disposition curieuse, où les solives de rive sont soutenues par de petits corbeaux en bois légèrement taillés en diamant. Quant à la toiture, elle reprend l'emprise précédente mais surélevée de manière à aménager un étage sous pente qui peut avoir été décoré par des poutres peintes (figure 5). Puis, les deux unités vont fusionner à nouveau, avec une surélévation générale de la toiture permettant de dégager un deuxième étage et un grenier, également une mise au goût du jour des façades avec des baies cintrées, terminées par un entablement en dalles plates de terre cuite joliment moulurées en larmier (état 3).

Enfin, un destin à nouveau divisé semble désigner au sud une surélévation du grenier alors qu'au nord, on installe une cheminée d'angle par étage, associée à un refaçadage complet du lot comprenant une grande baie rectangulaire ouvrant sur un court balcon par étage. Cloisonnement et identification des pièces désignent couloir, cuisine, salle de bain, salon, etc... (état 4).

L'approche cadastrale d'Aymat Catafau a amorcé une restitution des propriétaires des deux lots et se doit d'être poursuivie dans les différents capbreux de la ville. La richesse des archives de la ville doit permettre de préciser le mouvement de la trame urbaine dont rend compte en chronologie relative l'étude archéologique du bâti.

L'ensemble de ces données, si approfondies par une fouille sur les zones ouvertes et une étude sur le bâti ancien, devrait faire remonter une première vision de la vie quotidienne médiévale de Prades, des modalités de bâtir et d'habiter une maison ordinaire...



Commune : Port-Vendres (au large des côtes)

Nom du site : Entre Cap Béar et Cap Ullastrell

Définition et datation : Participation à la Carte archéologique des sites et artefacts isolés

Type d'intervention : Prospections visuelles.
Dates : 18 au 30 juillet 2011

Financement : partenaires financiers : Ministère de la Culture, Ville de Port-Vendres, FFESSM (par le club Aresmarins).

Responsables : Franck Brechon (agent du Patrimoine, chercheur associé UMR 5648 Lyon), Eric Bouchet (président ARESMAR, responsable hyperbare, instructeur régional PM FFESSM).

Equipe de fouille : archéologues-plongeurs de l'ARESMAR (Association pour les Recherches Sous-Marines en Roussillon) : Marc Bareille, Grégory Chiha, Sandrine Gagnage, Véronique Guglielmi, Jocelyne Kastelnik, Séverine Romestant, Anne-Françoise Voisin.

Principaux collaborateurs : Georges Castellvi (chercheur associé UMR 5140 Lattes, EA 2984 CRHiSM / UPVD), Michel Salvat (adjoint du Patrimoine, commune de Port-Vendres. Dépôt de fouilles archéologiques sous-marines de Port-Vendres).

Pour la 23e année consécutive, les eaux de Port-Vendres ont fait l'objet des fouilles attentionnées de l'Association pour les fouilles sous-marines en Roussillon (ARESMAR). Même si le siège social des plongeurs scientifiques est à l'université de Perpignan-via Domitia (UPVD), le principal terrain de recherche reste la baie de Port-Vendres. Après Cyr Descamps, Georges Castellvi et Michel Salvat, ce sont de nouveaux directeurs de fouilles qui ont pris en 2011 la responsabilité des opérations de recherches, autorisées par le DRASSM (Ministère de la Culture) et subventionnées principalement par ce même ministère, la Ville de Port-Vendres et la fédération des plongeurs (FFESSM-club des Aresmarins).

En premier lieu, en juillet, Franck Brechon et Eric Bouchet ont débuté une campagne de prospections dans la baie de Paulilles, dans le but de cartographier les éventuels éléments archéologiques visibles. Au mois d'août ce fut au tour de Nathalie Gassiolle et Lionel Fadin (EFA), deux anciens des fouilles du Phare d'Alexandrie, de procéder à un sondage complémentaire au droit de la Redoute Béar sur le site qui avait livré, entre 1995 et 2003, de nombreux débris de monuments romains (lest de navire).

En outre, l'équipe, associée aux programmes de recherches et d'accueil de l'université de Perpignan (laboratoire du CRHiSM), a accueilli, quelques jours en août, deux étudiantes en master d'archéologie sous-marine de l'université d'Alexandrie en stage à l'UPVD : Menna Allah Ibrahim et Selwan Mohamed Abdel Fatfah. Elles ont participé aux plongées scientifiques et ont échangé sur leur expérience des fouilles égyptiennes. En fin de stage, accompagnées notamment de deux membres de l'ARESMAR et délégués de l'UPVD, celles-ci ont été reçues au Conseil Général des Pyrénées-Orientales à l'initiative des élus du Département, représentés par la conseillère générale Ségolène Neuville (figure 1).



Fig 1 : Menna Allah Ibrahim et Selwan Mohamed Abdel Fatfah, étudiantes en archéologie sous-marine d'Alexandrie, en stage auprès de l'UPVD et accueillies par l'ARESMAR, lors d'une réception au Conseil Général des P-O. présidée par Ségolène Neuville, conseillère générale (cliché G. Castellvi).

Objectifs et résultats de la prospection visuelle

L'équipe de F. Brechon et Eric Bouchet / ARESMAR a initié une première campagne de prospections archéologiques au large des côtes de Port-Vendres en vue de participer à l'élaboration de la carte archéologique de la côte rocheuse.

La prospection s'est faite de façon visuelle, sans recours à du matériel de détection embarqué (sonar) ni piquetage au fond. La législation actuelle interdisant tout prélèvement, l'équipe n'a pas eu à demander de dérogation pour remonter telle ou telle pièce majeure en raison de la présence rare d'éléments remarquables ont été observés, ce qui peut s'expliquer par la fréquentation permanente de ces lieux par la plongée loisir ainsi que par les coups de mer recouvrant ou

découvrant les fonds sableux. L'équipe voulait également vérifier d'anciennes déclarations de découvertes dont les objets ont été déposés à Port-Vendres dans les années 1980, notamment au sud du Cap Béar, ainsi que retrouver des sites potentiels dont les amers déclarés ne sont pas toujours fiables.

Cette année, compte tenu des opportunités météorologiques (entre tramontane et marinade), les secteurs prospectés sont ceux dénommés : Sainte-Catherine (au sud du Cap Béar), Valanti, le roc de la Llosa et la plage Bernardi (au nord de Paulilles) et Ullastrell (nord du cap de même nom) (figure 2).

On notera le recensement de tessons amphoriques atypiques à Valanti (i 2011-1 et 2), mais aussi d'une ancre (i 2011-4) d'époque contemporaine sur le roc de la Llosa et de l'épave (e 2011-1), également d'époque contemporaine, dans la rade de Bernardi déjà signalée et en partie relevée par Cyr Descamps / ARESMAR en 1993 (voir le *Bulletin de l'AAPO*, 1993), ainsi que d'un grand élément d'aluminium immergé (i 2011-3 : 1,50 x 0,60 x 0,30 m) à côté de cette dernière (figure 3 et figure 4).

L'épave conservée et observable serait composée d'une quille de 0,50 m de large pour une quinzaine de mètres de long et d'un certain

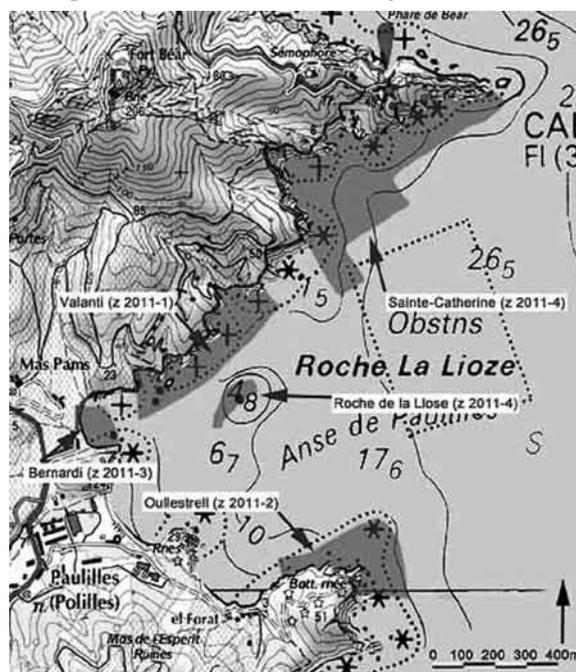


Fig 2 : Prospections sous-marines de l'ARESMAR, juillet 2011. Opérations menées par F. Brechon et E. Bouchet. Carte des secteurs prospectés (IGN 1/25 000e et carte SHOM, source : Géoportail. Document finalisé par F. Brechon).

nombre de membrures (fig. 3 et 4). S'agit-il d'un navire de charge dont la présence serait en lien avec la dynamiterie Nobel établie à proximité dans la seconde moitié du XIXe siècle ?

Conclusions et perspectives

Malgré le faible résultat de la campagne 2011 en termes de découvertes, il est trop tôt pour clore le secteur de Paulilles et conclure à l'absence d'épaves. Lors d'une prochaine campagne, que l'équipe souhaiterait planifier pour 2012, deux axes de travail seront à développer :

- poursuivre les prospections dans le secteur de Sainte-Catherine, sans doute le plus prometteur étant donné le nombre de

découvertes fortuites réalisées ici au fil des années. Il sera alors nécessaire de se doter de moyens électroniques permettant d'améliorer la méthode de prospection et de se concentrer sur les secteurs sablo-vaseux qui ont été délaissés volontairement cette année ;

- envisager une courte campagne de sondage sur l'épave de Bernardi permettant de mieux connaître le navire présent et d'apporter éventuellement des éléments de datation, en sachant toutefois que sa faible profondeur doublée de son faible envasement ne doivent pas laisser présager d'un très bon état de conservation des vestiges, toute cargaison semblant absente.

Franck Brechon, Eric Bouchet, avec la participation de Georges Castellvi et Michel Salvat

Commune : Port-Vendres (dans la rade)

Nom du site : Port-Vendres 9 dit Redoute Béar

Définition et datation : Site d'épaves antiques et de rejets (Ier s. av. J.-C. / Ve s. ap. J.-C.)

Type d'intervention : Sondage (1er au 13 août 2011).

Financement : partenaires financiers : Ministère de la Culture, Ville de Port-Vendres, FFESSM (par le club Aresmarins), CRHiSM / UPVD (pour la prise en charge des étudiantes égyptiennes).

Responsables : Nathalie Gassiolle-Fadin (enseignante), Lionel Fadin (ingénieur géomètre, topographe, mis à disposition par EFA).

Principaux collaborateurs : Georges Castellvi (chercheur associé UMR 5140 Lattes, EA 2984 CRHiSM / UPVD), Michel Salvat (adjoint du Patrimoine, commune de Port-Vendres. Dépôt de fouilles archéologiques sous-marines de Port-Vendres).

Equipe de fouille : archéologues-plongeurs de l'ARESMAR (Association pour les Recherches Sous-Marines en Roussillon) : Jérôme Bontemps,

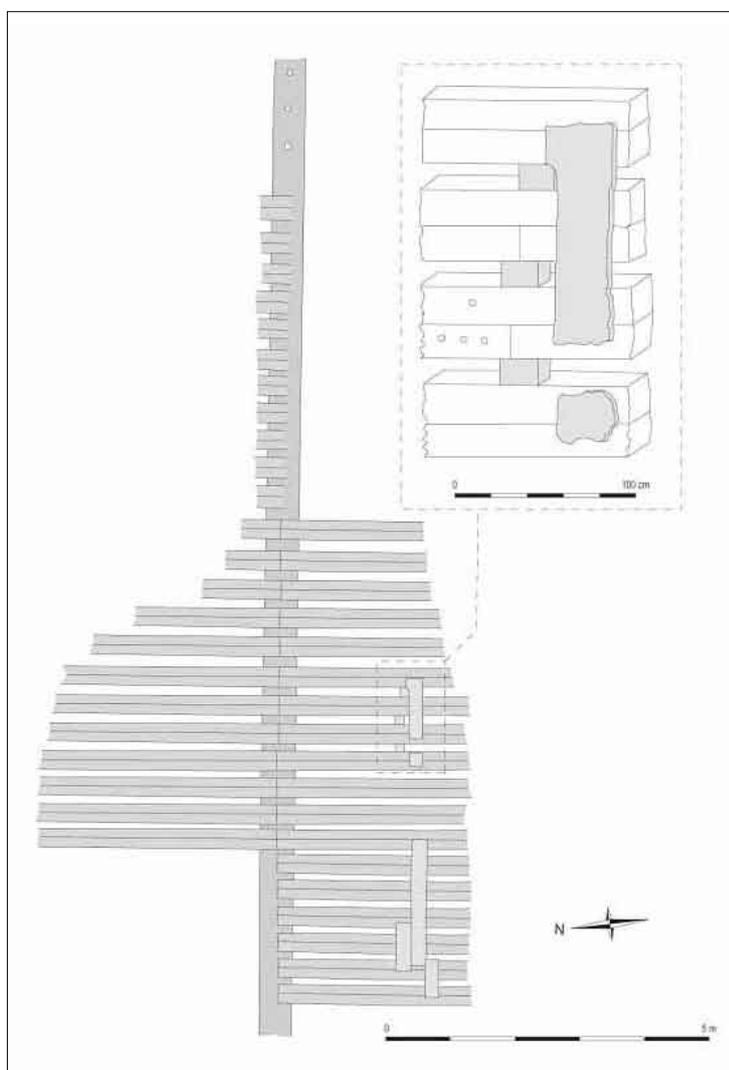


Fig. 3 : Plan des vestiges de l'épave Bernardi (Paulilles, Port-Vendres). Plan sommaire d'après les relevés de Cyr Descamps, 1993, complétés en juillet 2011. DAO F. Brechon.



Fig. 4 : Epave Bernardi (Paulilles, Port-Vendres), juillet 2011 (cliché F. Brechon).

Christelle Caillot, Caroline Devot, José Oscar Encuentra, Nathalie Grandjean, Véronique Guglielmi, Florence Majorel, Nicolas Puzos.

Résultats :

L'implantation du sondage

Comme en 2009, suite au coup de mer du début de cette année-là, les objets sont apparus affleurant quasi en surface. Dans le prolongement des fouilles 1998-2003, un sondage de 7 x 5 m a été implanté à proximité du sondage de 2009 (Castellvi, Salvat) qui avait révélé la présence notamment d'un niveau d'amphores africaines du III^e siècle apr. J.-C. Les carrés fouillés correspondent aux carrés ZG à ZK (abscisses) et 56 à 50 (ordonnées) (fig. 5 à 7).

Le mobilier céramique : mise en contextualisation

L'examen des tessons de céramique récoltés lors du sondage de la campagne 2011 sur l'extension du site Port-Vendres 9 – Redoute Béar permet un regroupement d'objets par lots qui sont à rattacher à autant d'épaves ou de fortunes de mer déjà identifiées.

1) Port-Vendres 2

Cette épave qui a été fouillée par Dali Colls de 1972 à 1984 a été datée des années 45-60 apr. J.-C. Il s'agirait d'un navire à cargaison homogène par ses produits tous originaires de Bétique mais également à cargaison mixte puisque transportant des amphores à vin (Haltern 70, Dressel 28), à saumures (Pompéi 7) et à huile (Dressel 20) ainsi que des lingots d'étain, de plomb et de cuivre.

Il n'est donc pas étonnant de trouver dans ce sondage assez proche du site Port-Vendres 2 (situé au N.-E.) des éléments pouvant provenir de ce navire :

- un gros élément de panse d'amphore Dressel 20, de 49 cm de diamètre (inv. 11-87),
- trois fragments recollant du pied et du fond d'une assiette SSG de forme Dragendorff 16, 17, 18a ou 19 (années 1-60 apr. J.-C.).

2) Port-Vendres 9 – Redoute Béar

Ensemble 2. Hors sondage mais provenant des limites du site fouillé plus au S.-O. a été remonté les $\frac{3}{4}$ inférieurs d'une amphore Dressel 1 A ou C (RB 11-103), à pâte italique

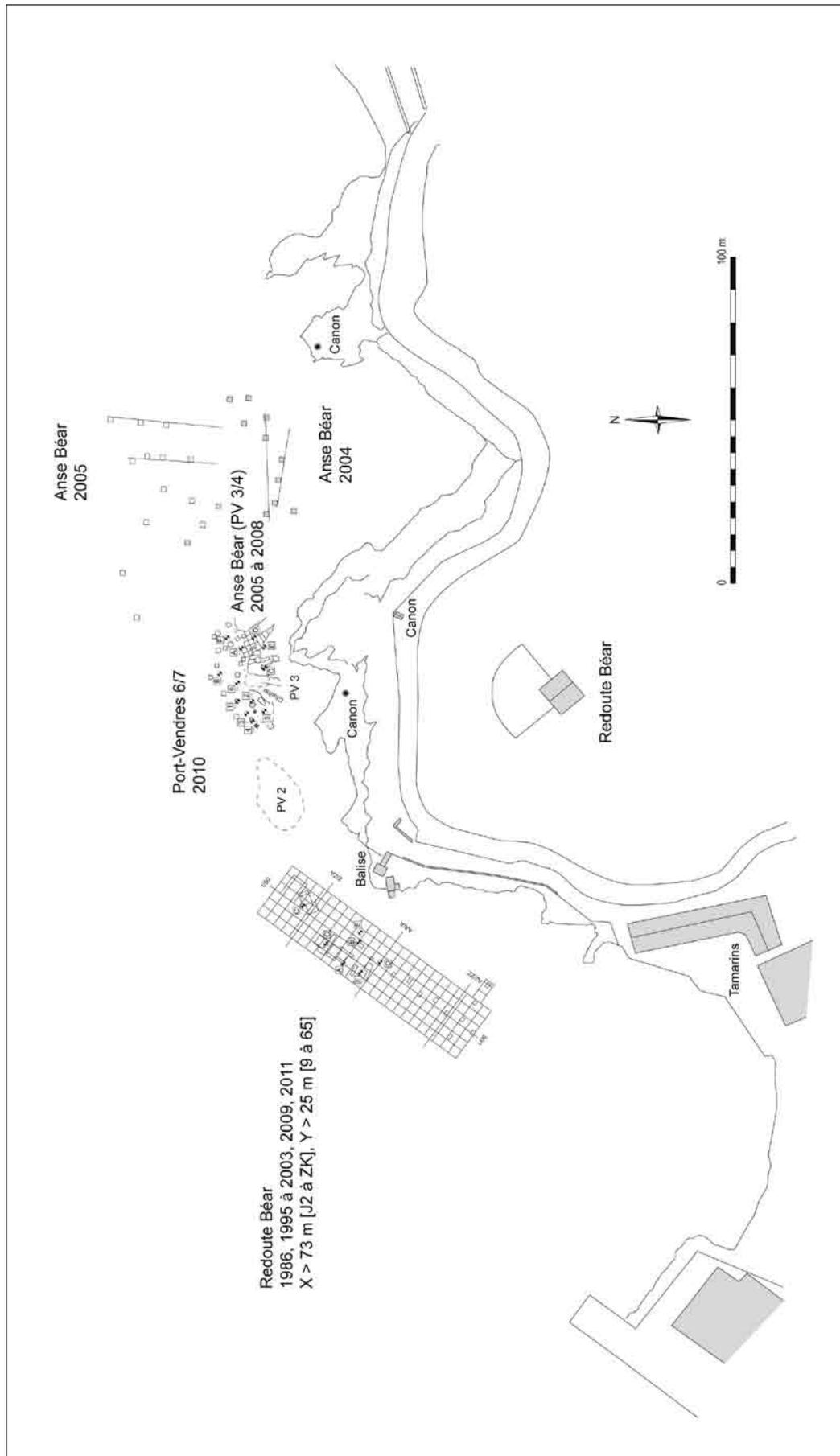


Fig. 5 : Plan général des fouilles de l'ARESMAR dans l'avant-port de Port-Vendres entre 1995 et 2011 (DAO M. Sakrat)

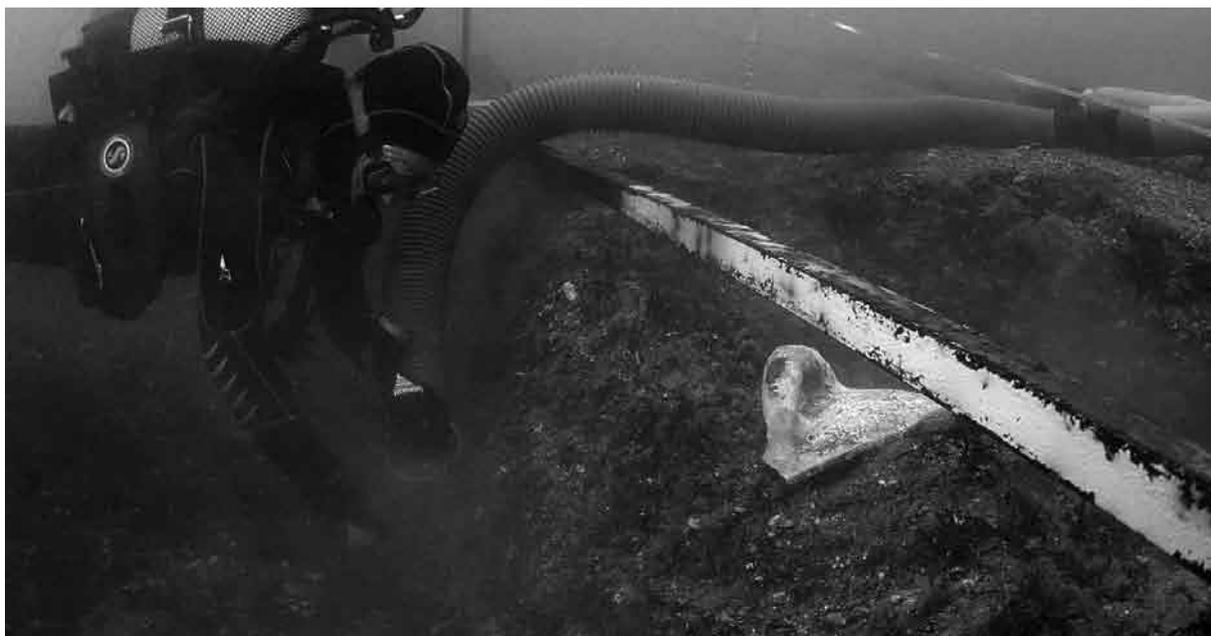


Fig 6 : Port-Vendres 9. Sondage 2011. Panse de Tripolitaine 2 en place (cliché P. Franck)



Fig 7 : Port-Vendres 9. Sondage 2011.
Panse de Tripolitaine 2 en place (cliché P. Franck)

rouge orangé dont la base du fût porte une marque faite sur la pâte fraîche à l'aide d'un petit outil : le motif représente une ligne oblique en partie conservée remontant légèrement à la base (fig. 8). Cet objet (inv. 11-103) est à raccrocher à l'ensemble 2 de la stratigraphie du site (Chrono-stratigraphie, Castellvi, Descamps et Salvat, 2009), c'est-à-dire les restes d'une épave et de sa cargaison d'amphores vinaires du milieu du Ier s. av. J.-C. ou peu après (Dressel 1 A, B, C, Tarraconaise 1).

Le sondage a livré une panse roulée (haut de carène / départ d'épaule) à pâte italique (inv. 11-58), soit d'une Lamboglia 2 (Port-Vendres 4), soit plus vraisemblablement par sa proximité immédiate une Dressel 1 C de l'ensemble 2 de Port-Vendres 9).

Ensemble 3b. Le sondage qui s'est appuyé à celui de 2009 (Castellvi, Salvat) a livré comme attendu d'autres fragments d'amphores africaines dont un lot de gros tessons de Tripolitaine 2 parmi lesquels la partie supérieure d'une panse avec une anse (inv. 11-5) et deux autres fragments de panse (11-8 et 9).

Ce ou ces individu(s) appartiennent à la même cargaison que les amphores de ce type découvertes dans le sondage voisin de 2009 (inv. 09-6 avec timbre sur lèvre : MAX (?) (fig. 9) et plus au S.-O. en 2001 (inv. 01-632). D'autres tessons d'amphores de types africains, plus petits, ont été récoltés (inv. 11-4 à 12, 19, 23, 24, 27 à 32, 34, 41 à 43).

À ce même fait doivent être raccrochés :

- un fragment de carène de CAC forme Hayes 23B (datation : 150-220) (inv. 11-73) – la moitié d'un plat de ce type avait été découvert en 2001 (inv. 01-793) – ,
- un fragment de fond de Claire A ou C (inv. 11-50).

Ensemble 4. Également comme attendu, à la suite du sondage de 2009, la fouille a livré un certain nombre de débris d'architecture appartenant au niveau a de l'ensemble 4, daté des années 400-430 (Chrono-stratigraphie, Castellvi, Descamps et Salvat, 2009) :

- 14 moellons en calcaire dont la masse de chacun est comprise

entre 2 et 5 kg (inv. 11-51 à 57, 63 à 67, 90 et 93)
 – à ranger dans la nappe 4a3 –,
 • un fragment de calcaire oolithique (inv. 11-91)
 – nappe 4a2 –,
 •
 et, hors sondage, un fragment de bloc taillé (une face apparente) de marbre blanc veiné de gris (inv. 11-01, dim. : 24 x 21 x 25 cm ; masse : 22 kg) – nappe 4a1 –.

Conclusions et perspectives

Le sondage 2011 qui s'inscrit dans les carrés ZG à ZK / 50 à 56 a livré, comme attendu après celui de 2009, d'autres fragments de céramiques du III^e siècle dont une forme supplémentaire de Tripolitaine 2. Le fait d'un échouage probable au cours du III^e siècle est donc attesté sur le gisement de Port-Vendres 9 – Redoute Béar. La continuation de la fouille sous forme de tranchée entre la limite Est de la fouille programmée 1998-2003 (Castellvi, Descamps, Salvat) et les sondages 2009 (Castellvi, Salvat) et 2011 (Gassiolle, Fadin) permettrait de mieux comprendre la dissémination des ensembles 3b (III^e siècle) à peine perceptible dans la zone de la fouille programmée et celle de l'ensemble 4 (Ve siècle), très étendue jusqu'aux sondages 2009 et 2011.



Fig 8 : Port-Vendres 9. Sondage 2011. Amphore Dressel 1A ou C (cliché M. Salvat)



Fig 9 : Port-Vendres 9. Sondage 2009-2. Col d'amphore Tripolitaine 2 avec marque MAX (?) (cliché M. Salvat)

Cette tranchée de 1 m de large, à implanter entre les carrés O à ZI sur la bande des 56 ou 57, atteindrait une vingtaine de mètres. Elle clôturerait ainsi l'étude de ce gisement initié en 1986 par la découverte de ses premiers artefacts, sondé de 1995 à 1997, passé en fouille programmée extensive de 1998 à 2002 et continué en sondages en 2003, 2009 et 2011.

Nathalie Gassiolle, Lionel Fadin (EFA),
 Georges Castellvi, Michel Salvat



Commune : Prats-de-Mollo-La Preste

Type d'intervention : Prospection-inventaire

Responsable d'opération : Oriol Lluís Gual

Résultats :

Premiers occupants du territoire de *Prats de Molló*

Le village de *Prats de Molló* est cité à la fin du IX^e siècle¹. Seules quelques notices signalent des dolmens et quelques mobiliers antiques dans cette vallée, un territoire du Vallespir très pentu et fermé par la forêt où les prospections de surface sont difficiles. Dans le but de mieux éclairer les peuplements anciens, nous avons entamé nos recherches sur la commune de *Prats de Molló* en partenariat avec les *Velles Pedres i Arrels*, une association locale.

1 - Territoire, toponymes et micro-toponymes²

Située dans le bassin du *Tec*, la vaste commune de *Prats de Molló* (11.630 ha) s'étend du *Costabona* à l'ouest au *Bac de l'Ase* à l'est, entre 575 et 2693 m d'altitude. Elle est séparée du Conflent par le *Roc Colom* et les *Esquerdes de Rotjà* et du *Ripollés* par le *Coll d'Ares*.

En 934, le village voisin de Prats prit le nom de *Mollione*³, car une pierre plantée ou un tumulus devait servir de bornage. Il se transformera en *Molló* avant d'être intégré comme qualificatif au nom de la ville. Un grand nombre de toponymes à caractère archéologique⁴ sont présents sur son territoire. Ainsi, Annie de Pous avait localisé au *Puig dels Moros* « un éperon barré avec deux fossés »⁵, mais les seuls tessons recueillis sont datés du Moyen Âge. Nous avons recensé, d'après les travaux de Jean Abélanet, d'Aymat Catafau et nos propres recherches,

1 - Pierre Ponsich, 1980 - « Limites historiques et répertoire toponymique des lieux habités de ces anciens « Pays » Roselló, Vallespir, Conflent, Capcir, Cerdanya, Fenolledès », Revue *Terra Nostra*, n°37

2 - Nous citerons les noms de lieux en catalan, afin de préserver l'historicité et la valeur propre des données toponymiques.

3 - Lluís Basseda, 1990, « Toponymie Historique de Catalunya Nord », revue *Terra Nostra*.

4 - Jean Abélanet, 2011 - *Itinéraires Mégalithiques*, Édition Trabucaires, 350 p.

5 - Voir la notice de Jean Abélanet sur le sujet, dans la *Carte Archéologique de la Gaule*, 66, *Les Pyrénées-Orientales*, Paris, 2007, p. 526.

les toponymes et micro-toponymes les plus évocateurs, cette recension non exhaustive pouvant aider la prospection⁶ :

a) Sommets : *Puig dels Moros* (IGN) ; *Puig dels Sarrains* (IGN) ; *Bac dels Sarrains* (TO) ; *Puig de la Sarraina* (TO).

b) Cimetières : *Cementeri dels Moros* (TO) ; *Fossal dels Homes Morts* (TO). c) Grottes : *Cova de la Maria* (TO) ; *Les Balmes* (IGN) ; *La cova dels Porcs* (IGN) ; *La cova del Brixot* (IGN) ; *Cova dels Gitanos* (JG).

d) Lieux-dits : *Tombeau de Mahomet* (OP, JA, AC) ; *Barraca dels Moros* (TO) ; *Pla de les Arques* (IGN) ; *Arca* (JA) ; *L'Home Mort* (IGN) ; *L'Home Mort* (TO) ; *Puig de les Lloses* (IGN) ; *Font de la Llosa* (IGN) ; *Creu de la Llosa* (TO) ; *Ravin de la Llosa* (IGN) ; *Clot de la Llosa* (TO) ; *Bac de la Llosa* (TO) ; *La Lloseta* (IGN) ; *Collada de la Llosa* (IGN) ; *Roc de la Llozena* (JG)⁷ ; *El Pal* (IGN) ; *Coll de Pal* (IGN) ; *La Trona* (IGN) ; *Pla de la Barraca* (IGN) ; *Roc de l'Ave Maria* (JG).

Nous noterons qu'aucun toponyme n'est assimilé à *Rotllan* (Roland de Roncevaux) alors même que sa légende est très répandue dans les villages de cette vallée.

2 - Mentions archéologiques chez les érudits

Renard de Saint-Malo est le premier à signaler en 1832 que les vestiges protohistoriques sont nombreux sur le territoire de *Prats de Molló*. Mais, lorsque il écrit, la commune du *Tec* en faisait encore partie sur un territoire élargi de 2447 hectares (elles sont séparées en 1859). Il affirme que des monnaies « *celtibériennes, ampuritaines et impériales* » y furent trouvées. Mais la seule monnaie qu'il décrit est une monnaie de *Kelse* (Saragosse), portant au droit une tête aux cheveux bouclés entourée de trois dauphins et au revers le ginète à la palme, ainsi que la légende ibère *Kelse*, datée de la deuxième moitié du II^e siècle et la première moitié du I^{er} siècle av. J.-C.⁸.

6 - Les abréviations correspondent à : IGN pour une lecture possible sur la carte IGN au 1/25 000, TO pour témoignage oral, JA pour Jean Abélanet, AC pour Aymat Catafau et JG pour Joseph Gibrat.

7 - Abbé Joseph Gibrat, 1926 - *Notes de Géographie Historique sur le Haut Vallespir*, Imprimerie Louis Roque, Céret.

8 - *CAG 66*, notice S. Got Castellvi et J. Kotarba, p. 526.

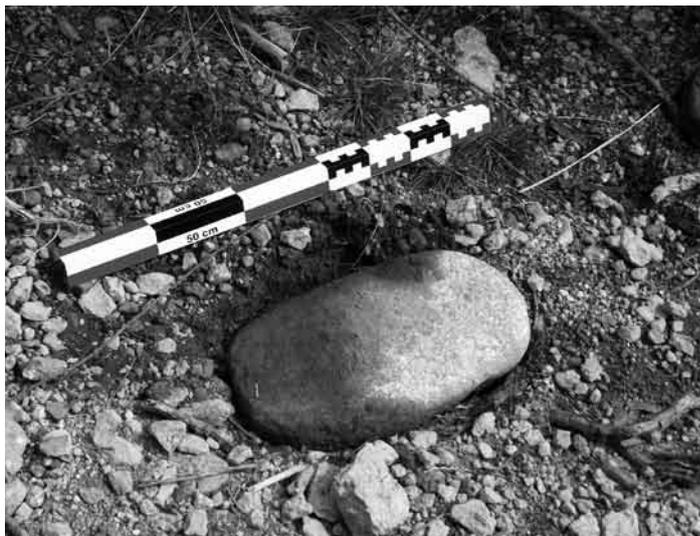


Fig 1 : Dolmen de Castelló. Meule découverte par Valérie Porra-Kuteni.

3 - Le mobilier néolithique

Le mobilier préhistorique que nous avons recensé se limite pour l'instant à une dizaine de haches polies découvertes par les habitants actuels du village dans les foyers de vieux mas environnants. En effet, la coutume locale associait ces objets à des pierres créées par la foudre, des « *pedres de llamp* » reconnues comme des protectrices du feu. Sans doute proviennent-elles de ce terroir.

4 - Monuments mégalithiques

Le premier dolmen reconnu en Vallespir (la *Caixa de Rotllan*) fut celui d'Arles quand Renard de Saint-Malo le signale en 1837 comme un « monument druidique ». Depuis lors, la liste s'est seulement étoffée de six dolmens pour cette région. Alors que *Prats de Molló* est la commune la plus étendue du département, il nous semblait curieux qu'elle ne livre pas un seul mégalithe. D'ailleurs, P. Tastu écrivait dans un texte inédit publié en 1911 par Pierre Vidal : « *Les barbares n'élevaient ni temples ni lieux d'assemblée. Ils n'ont rien laissé en Roussillon. Leurs menhirs, leurs cercles de pierres à demi renversés de Molitg et de Terrats sont étrangers à l'architecture et d'ailleurs, bien insignifiants - même l'énorme dolmen de Prats-de-Mollo - comparés à ceux de Carnac et autres partout décrits.* »⁹.

Cette citation ne correspond à aucun dolmen connu dans la commune et nous gardons donc l'espoir de le retrouver.

Découverte du dolmen de Castelló (figures 1 à 3)

L'accès au site se fait en empruntant le sentier balisé menant à l'oratoire du Miracle en partant du mas de *Les Garcies*¹⁰.

Arrivé au col de Castelló, un replat situé à 200 m sur la droite du chemin de randonnée forme un petit col où se trouve le dolmen. C'est sous un dense tapis de ronces et d'épais branchages que nous l'avons découvert le 27 avril 2011. Nous avons été aidé pour son dégagement par deux collègues étudiants, Olivier Gadreau et Antoine Coudert.

Le dolmen de *Castelló* est un monument en assez bon état de conservation et c'est une chance qu'il ait été épargné par l'ancienne piste de déforestation de l'ONF passant à quelques mètres.

Les deux hortostates ont bougé, celui du sud obstruant la chambre, et un muret de pierres - certainement un aménagement pastoral - maintient désormais la couverture.

Le deuxième hortostate est incliné vers l'intérieur.

La dalle de couverture se trouve à une hauteur extérieure hors sol de 30 cm et à une hauteur intérieure de 70 cm. Côtes de la dalle de couverture : 220 cm de large sur 210 cm de long et 30 cm en moyenne épaisseur ; dalle de soutien nord-ouest : 100 cm de large sur 70 cm de long ; dalle sud-est : 60 cm de large sur 130 cm de long.

Le fait que le dolmen soit encore enterré pour plus de la moitié de sa hauteur peut expliquer qu'il soit passé inaperçu (aucune mention au cadastre napoléonien ni aucun souvenir des villageois).

Le monument est d'un type simple et courant en Catalogne nord : il ne semble pas avoir eu de couloir et sa chambre est carrée avec un tumulus circulaire. L'ouverture, orientée nord-ouest, donne vers le *Costabona*, la montagne la plus élevée du massif.

Pour l'instant, les dimensions du tumulus demeurent approximatives (2,9 m sur 3,6 m) jusqu'au défrichage total des alentours, bien que sa forme globalement circulaire soit d'ores et déjà acquise.

En effet, si certaines limites sont désormais visibles, il n'a pas été encore entièrement délimité à cause d'une abondante végétation, des arbres ayant pris racines en divers endroits.

9 - P. Tastu, 1911 - « Considération sur les Beaux-Arts en Roussillon », *Ruscino* n°2, juin 1911.

10 - Jordi Colomer, (nd).- *Memorial de les Cases de Prats*, imprimé à compte d'auteur.



Fig 2 : Le dolmen de Castelló (cliché O. Lluís Gual).



Fig 3 : Le dolmen de Castelló (cliché O. Lluís Gual).



Fig 4 : Un des deux tumulus de la Collada Verda Tumulus (cliché O. Lluís-Gual).

Les composantes sont essentiellement des pierres d'un module de 25 cm ou plus. Mais il ne semble pas être complètement artificiel car sa périphérie en certains points s'appuie sur des rochers naturels. Le matériau utilisé est en gneiss local, comme pour la chambre. Une meule en granit, seul témoignage d'un mobilier préhistorique, a été retrouvée dans les environs par Valérie Porra-Kuténi lors d'une reconnaissance (figure 1). Ce mobilier a pu faire partie du tumulus qui a été touché par la création de la piste ONF frôlant le mégalithe.

Le dolmen (ou pseudo-dolmen ?) de la Barraca de les Conques.

C'est le pratéen Christian Jeanjean qui nous a signalé cette structure en juillet 2011. Elle se trouve au-dessus du village de *La Presta*, non loin d'une aire de repos située vers le chalet de *Les Conques*, au lieu-dit *Barraca de les Conques* (en aval d'une cabane en pierre anciennement utilisée par les bergers). La rivière *Grafull* coule à quelques mètres. Il s'agit d'une table de 1,80 m de large sur 2 m de longu

et 30 cm d'épaisseur, soutenue par deux pierres, bien qu'une troisième visible au sol à côté ait pu faire partie des montants. La structure semble bâtie, mais il n'est pas sûr qu'il s'agisse vraiment d'un dolmen.

Les tumulus de la Collada Verda

Ces deux tumulus se situent à la limite des territoires de *Prats de Molló* et de *Pi*, sur la crête de la *Collada Verda*. Ils ont été découverts et signalés par Jean Abélanet dans son livre « *Itinéraires mégalithiques* » mais peuvent être considérés comme placés sur le territoire pratéen (figure 4).

5 - Présence d'un champ d'urnes ?

Dans les années 1960, à la suite d'aménagements de la route du *Coll de Sous*, une pelleuse mit au jour des vases. Hélas, aucune déclaration officielle n'eut lieu. Néanmoins, des témoignages d'habitants du village parlent d'urnes parfaitement conservées qui circulèrent à la suite de cette trouvaille. Malgré un flou entourant le lieu exact de la découverte et sa position chronologique, la zone se trouve près de deux micro-toponymes évocateurs : *Fossal dels Homes Morts* et *Cementeri dels Moros*.

6 - Découverte d'une pierre gravée (figure 5)

Ce rocher à gravures que nous avons découvert en 2011 est la première roche de ce genre répertoriée sur la commune de *Prats de Molló*.

Il s'agit d'un modeste affleurement de schiste très altéré, que l'on rencontre en parcourant le terrain, embroussaillé d'épineux et de végétation revêche, sur le sentier menant au *Coll del Miracle* et au dolmen de *Castelló*, à une altitude de 800 m. La pierre a été réutilisée comme bornage pour randonneurs. Le lieu ne porte pas de nom propre, bien que le *Mas de Les Garcies* soit situé à une centaine de mètres.

Nous avons divisé le rocher en trois zones pour en faciliter la lecture (description d'est en ouest).

Partie 1 : c'est le secteur de la roche le plus riche, avec un anthropomorphe dont la tête est symbolisée par une cupule et dont le corps est représenté par une grande croix potencée à chaque extrémité. Au dessus, deux cupules rappelant des déversoirs sont visibles. Nous avons aussi relevé une multitude de signes linéaires, mais trop érodés pour être interprétés.

Partie 2 : Elle ne comporte aucune cupule, mais des signes linéaires dont un rectangle et un pentacle et quelques autres figures ne pouvant être assimilées à des symboles. Partie 3 : c'est la plus pauvre en gravures avec seulement deux petites cupules.

Conclusion

En six mois de recherches, nous avons pu découvrir un dolmen et une roche gravée, tous deux inédits, et nous avons recensé un lot de haches polies qui montrent la potentialité de ce territoire.

Outre la vérification sur le terrain des anciennes sources écrites et des découvertes qui nous ont été signalées, une dizaine de toponymes évocateurs comprenant les mots *arques, moros, sarrains, morts, llosa, lloseta* ... méritent d'être vérifiés. Les pistes de recherche ne manquent donc pas. Il reste toutefois beaucoup à faire pour mettre au jour les vestiges des peuplements anciens de *Prats de Molló*.

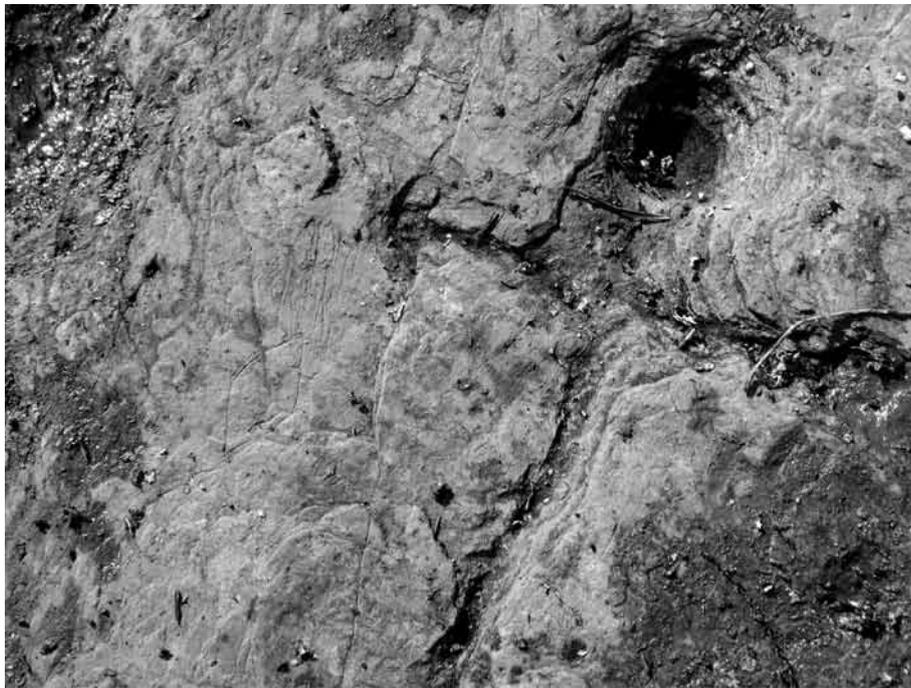


Fig. 5 : Gravures du roc de les Garcies (cliché O. Lluís-Gual).

Commune : Bompas

Nom du site : *El Camp de la Granja*

Type d'intervention : Diagnostic archéologique

Responsable d'opération : Assumpció Toledo i Mur (Inrap)

Résultats :

La campagne de diagnostic archéologique sur l'emprise du futur lotissement *El Camp de la Granja* sur la commune de Bompas, s'est déroulée du 28 mars au 11 avril 2011. Les parcelles qui ont fait l'objet du diagnostic archéologique se situent sur la partie nord-est de la commune de Bompas. L'ensemble se trouve sur la plaine alluvionnaire de la Tet formée par un amoncellement de couches de sable, granules, graviers et galets couvrant la terrasse de galets (Carte géologique 1091). La surface prescrite était de 135 000 m². Sur le terrain, la surface des parcelles libérées et libres d'encombres était de 124 750 m². La surface ouverte est de 8979 m².

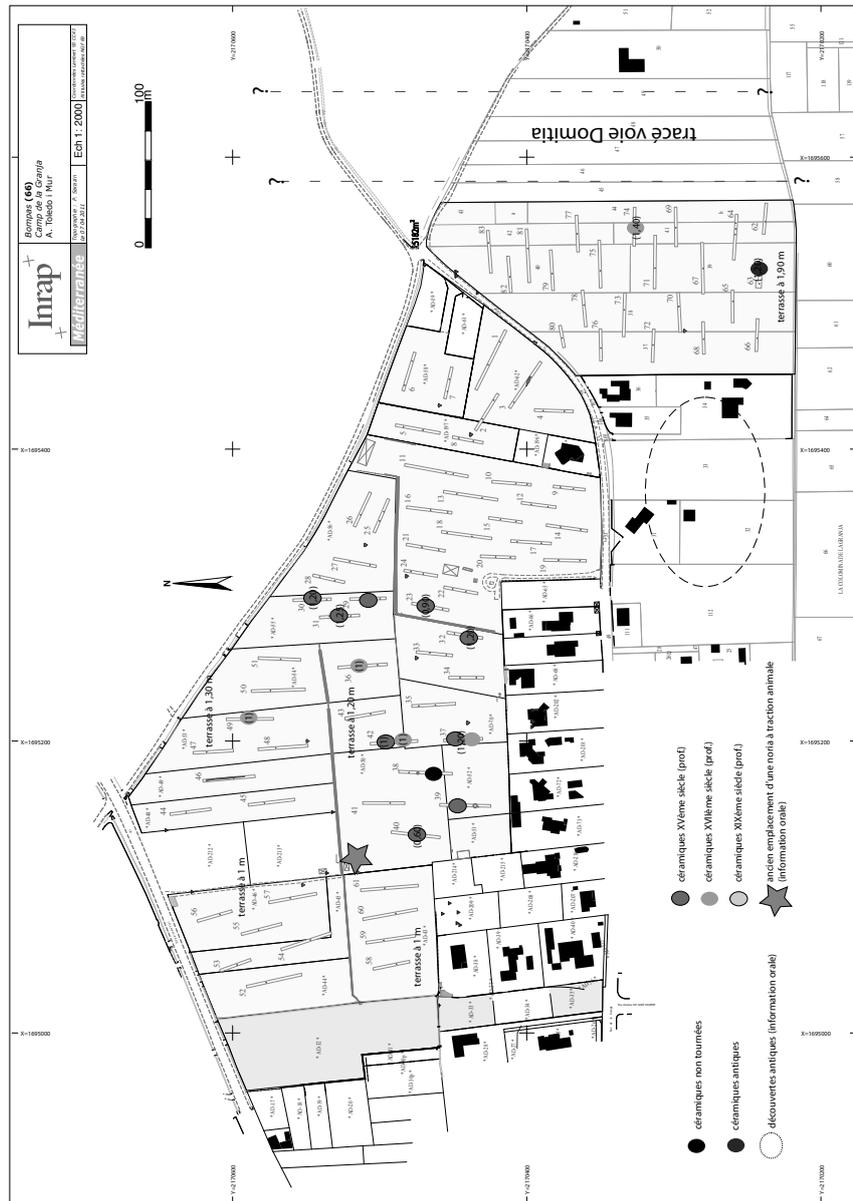


Fig 1 : Bompas. Plan général du diagnostic archéologique (DAO Inrap).

Il en résulte un pourcentage sondé de 3,5%. Ce pourcentage d'ouverture est loin des 10% habituels ; c'est à la demande du Service Régional de l'Archéologie lors de sa visite du 30 mars que nous avons réalisé un maillage plus espacé.

Les sondages effectués sur les parcelles, les plus proches du tracé de la *via domitia* (figure 1), n'ont pas révélé de traces de cet aménagement.

Les seuls vestiges antiques sont représentés par un petit nombre de fragments de céramiques découverts dans un des sondages à une profondeur d'environ 1,20 m, mélangés à des tessons modernes. Les fragments de céramiques vernissées datés du XVe et du XVIIe siècle, concentrés sur les parcelles nord du projet, témoignent de deux moments de forte activité alluviale de la Tet.

Communes : Plaine du Roussillon. Secteur de Canohès, Ponteilla-Nyls

Type d'intervention : Prospection - inventaire

Responsable d'opération : Sabine Nadal (A.A.P.-O.).

Collaborateurs : Michel Martzluff (Préhistoire), Alain Vignaud (Protohistoire), Jérôme Kortarba (Antiquité, haut Moyen Âge).

Équipe de terrain : Alessandro Aroffu, Françoise Avantin, Aymat Catafau, Jacques Delhoste, Jeanne Ferrer, Michel Martzluff, Cécile Respaut, Joseph Vila.

Résultats :

Depuis 2010, l'A.A.P.-O. mène un programme de prospection-inventaire dans la partie sud du département. Cette année 2011, les recherches se sont concentrées dans un secteur de la périphérie large du village de Canohès (à l'est du village, le long de l'A9 vers l'Espagne) et sur une petite partie à l'est de Ponteilla-Nyls, dans un ancien méandre de la Canterrane, toujours le long de l'autoroute A9, en allant vers le sud (figure 1). La progression très rapide de l'urbanisation le long de cet axe qui mène à l'Espagne a conditionné le choix de ce secteur. Il était également intéressant de pouvoir compléter, par la découverte de nouveaux sites de surface, les connaissances déjà acquises sur l'occupation du sol au sud de Perpignan depuis la Préhistoire.

Les secteurs prospectés

Le secteur 1 : Sud-est de Canohès (figure 1 et 2)

Le secteur 1 couvre près de 20 hectares. Il se présente comme une longue bande de terrain comprise entre l'A9 et l'Est de Canohès. Autrefois planté majoritairement en vigne, plus de 80% des parcelles qui constituent cette bande sont aujourd'hui des friches totalement illisibles. Quelques parcelles ont été reconverties en plantations de luzerne ou de chênes. D'autres ont été défoncées. Notre travail a consisté à parcourir les rares plages lisibles de ce secteur. Les résultats sont décevants. Au delà de la difficulté d'accès de certaines parcelles (certaines clôturées) ou de lecture des sols, nous n'avons pas mis en évidence de nouveaux indices archéologiques dans ce secteur qui nous permettent d'attester la présence de sites inédits. Le mobilier est rare (quelques tessons de céramique antique et moderne, très peu d'industrie lithique).

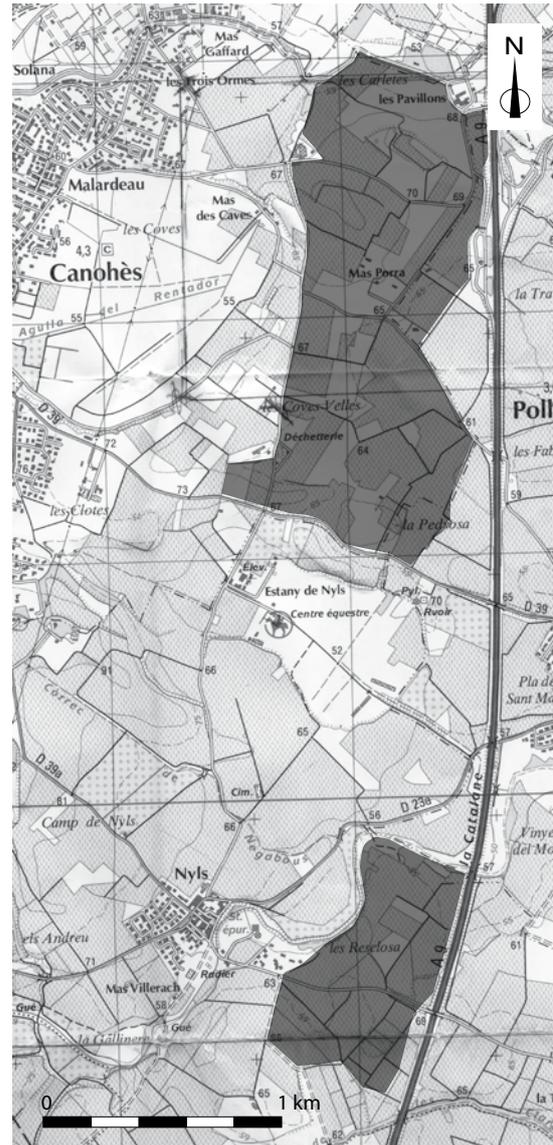


Fig 1 : Carte IGN des secteurs prospectés (en gris)
(DAO Sabine Nadal)

La présence d'une occupation antique dans ce secteur est attestée par des découvertes anciennes (CAG-66, 2007, p. 279-280). Nous avons parcouru le lieu-dit *Les Carlettes*, et notamment la colline sur laquelle est implanté le petit habitat rural cité dans la CAG-66. Il est aujourd'hui presque totalement en friche et donc illisible. Les alentours de la colline où se situe ce site n'ont livré que très peu de mobilier rattachable à l'Antiquité.

Secteur 2 : Ponteilla-Nyls (figure 3)

Le deuxième secteur concerné par nos prospections se situe au sud-est du village de Nyls (commune de Ponteilla) et plus particulièrement dans la zone constituée par un ancien méandre de la Canterrane, en rive droite. Ce choix était

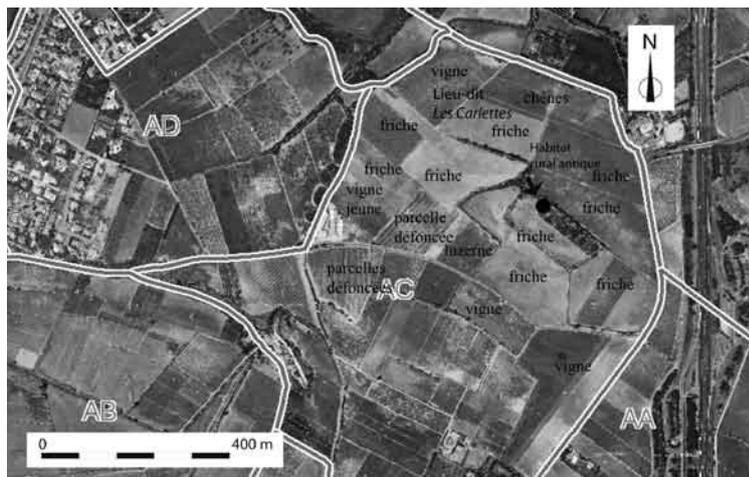


Fig. 2 : Photographie aérienne de la zone du site antique des Carlettes. Les parcelles autour de la butte sur laquelle est implanté le site n'ont livré que très peu de mobilier (parcelles défoncées, laissées en friche ou plantées de luzerne et de chênes). Le secteur est en grande partie illisible.

motivé par la découverte en 2007 par l'une de nos adhérentes (Jeanne Ferrer), de nombreux fragments de céramique modelée, d'un talon de hache polie, d'un fragment d'anneau en chloritoschiste et d'une industrie sur silex et sur quartz. Non loin de ce site inédit, un site antique connu sous le nom de *La Resclose* (CAG-66, p. 520; Pezin, 1984b et Puig, 2000) devait faire l'objet d'un diagnostic archéologique par l'Inrap, pour l'implantation d'un bassin d'orage le long de l'A9 (Pezin, 2011). Nous avons ensuite étendu nos recherches dans les parcelles se situant plus au sud, toujours le long de l'autoroute menant à l'Espagne, de l'autre côté de la D394. Un petit site du Paléolithique moyen a été mis en évidence.

Le site protohistorique de *La Resclosa II*

C'est en 2007 que Jeanne Ferrer a découvert ce site. Il se situe dans un ancien méandre de la Canterrane, en rive droite. Lors de cette découverte, plusieurs dizaines de petits éclats de silex, du quartz taillé, ainsi que des éléments de meunerie et de la céramique non tournée ont été collectés. À noter aussi la découverte d'un fragment d'anneau en chloritoschiste, comparable à ceux mis au jour lors des prospections dans les zones brûlées du plateau de Rodès/Montalba (Vignaud, 2009, p. 101-170). Lors de notre passage, nous avons à nouveau collecté de la céramique non tournée ainsi que de tout petits éclats de silex et une industrie lithique sur quartz fraîche et variée. Il est difficile de dater précisément ce site. L'examen par Alain Vignaud de la céramique (très fragmentée et érodée) renvoie à une datation du Chalcolithique/début de l'Âge du Bronze.

Le site antique de *La Resclose*

Ce site est connu depuis les années 80 et a été prospecté à plusieurs reprises en 1984 et 2000. Lors de notre passage, il s'agissait de voir ce qu'il en subsistait en surface, sachant que de nombreuses collectes y avaient déjà été effectuées (certaines « clandestines »). La prévision d'un diagnostic archéologique, par l'Inrap, avant la construction d'un bassin d'orage devant

également en affecter les abords immédiats, au plus près de l'autoroute, il nous a semblé judicieux de nous y attarder. De nombreux matériaux de construction (tuiles et *tegulae*), des fragments de meule, des fragments de *dolia*, d'amphores, de sigillées, de céramiques fines viennent compléter le lot du matériel déjà étudié pour ce site.

La fourchette chronologique situe le site de *La Resclose* entre la fin du Ier siècle de notre ère jusqu'au tout début du IIIe siècle (étude Jérôme Kotarba). Il n'a pas été possible pour nous de définir les limites précises du site, celles-ci ayant été bouleversées par le déplacement systématique entre les pieds de vigne (ou en début des rangées de vigne) des plus gros éléments qui le constituent en surface (meules en basalte ou à bras, gros fragments de *dolia*, amphores, *tegulae*, etc). En effet, hormis les prospections effectuées dans un cadre légal, de nombreux « prospecteurs/collecteurs/collectionneurs » l'ont parcouru à maintes reprises. Du matériel a été prélevé et déplacé, ce qui rend l'étude de surface et notamment la lecture des « concentrations » plus aléatoire et difficile. Le diagnostic effectué par Annie Pezin en novembre 2011, en bordure du site, vient confirmer la chronologie (présence d'une fosse qui marque la fin de l'occupation du site avec des éléments céramiques de la fin du second siècle et du début du troisième siècle de notre ère) (Pezin, 2011, p. 91-96). Les parcelles aux abords du site de *La Resclose* ont également livré du mobilier antique (tessons d'amphores, fragments de *tegulae*), sous forme d'épandage, témoignant d'une mise en culture du secteur.

Le site moustérien de *La Resclosa III*

Au sud de la RD394 ou « Avenue de Bages/Nyls », sur une ancienne terrasse de la Canterrane (formation haute de la terrasse) la présence d'une industrie lithique

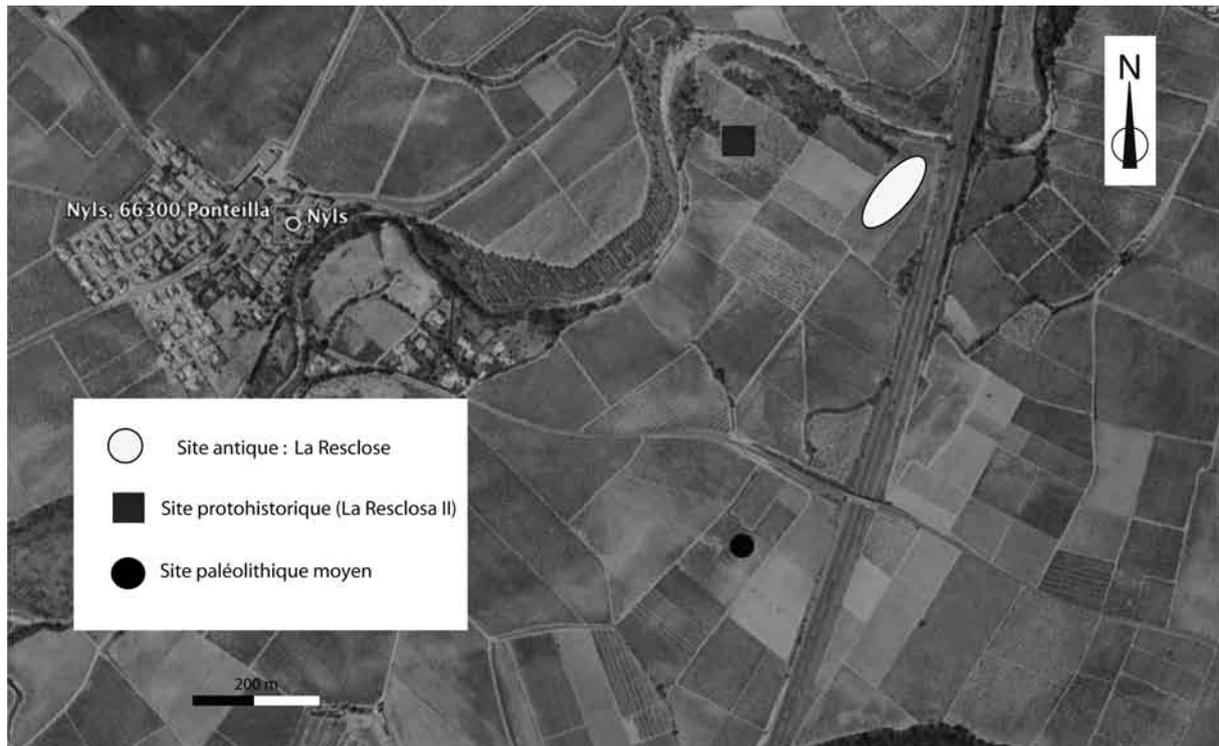


Fig. 3 : Localisation sur photo aérienne des 3 sites archéologiques du secteur de Ponteilla-Nyls. Au nord les sites de la Resclosa (Antiquité) et la Resclosa II (Protohistoire). Au sud le site moustérien inédit (Resclosa III).

sur quartz est régulière. Une encoche pénètre cette ancienne formation jusqu'au Pliocène, mais elle ne semble pas être reliée à un ancien lit de rivière. Au fond de cette légère combe humide (ancienne source ou résurgence ?) dont les terrains sous jacents sont des sables et des argiles pliocènes, nous avons pu mettre en évidence, un site du Paléolithique moyen. Au total, ce sont 102 quartz taillés, concentrés sur une petite surface d'une cinquantaine de m² qui ont été collectés. Cette industrie fraîche est rattachable au Moustérien (éclats et nucléi levallois typiques).

Bibliographie

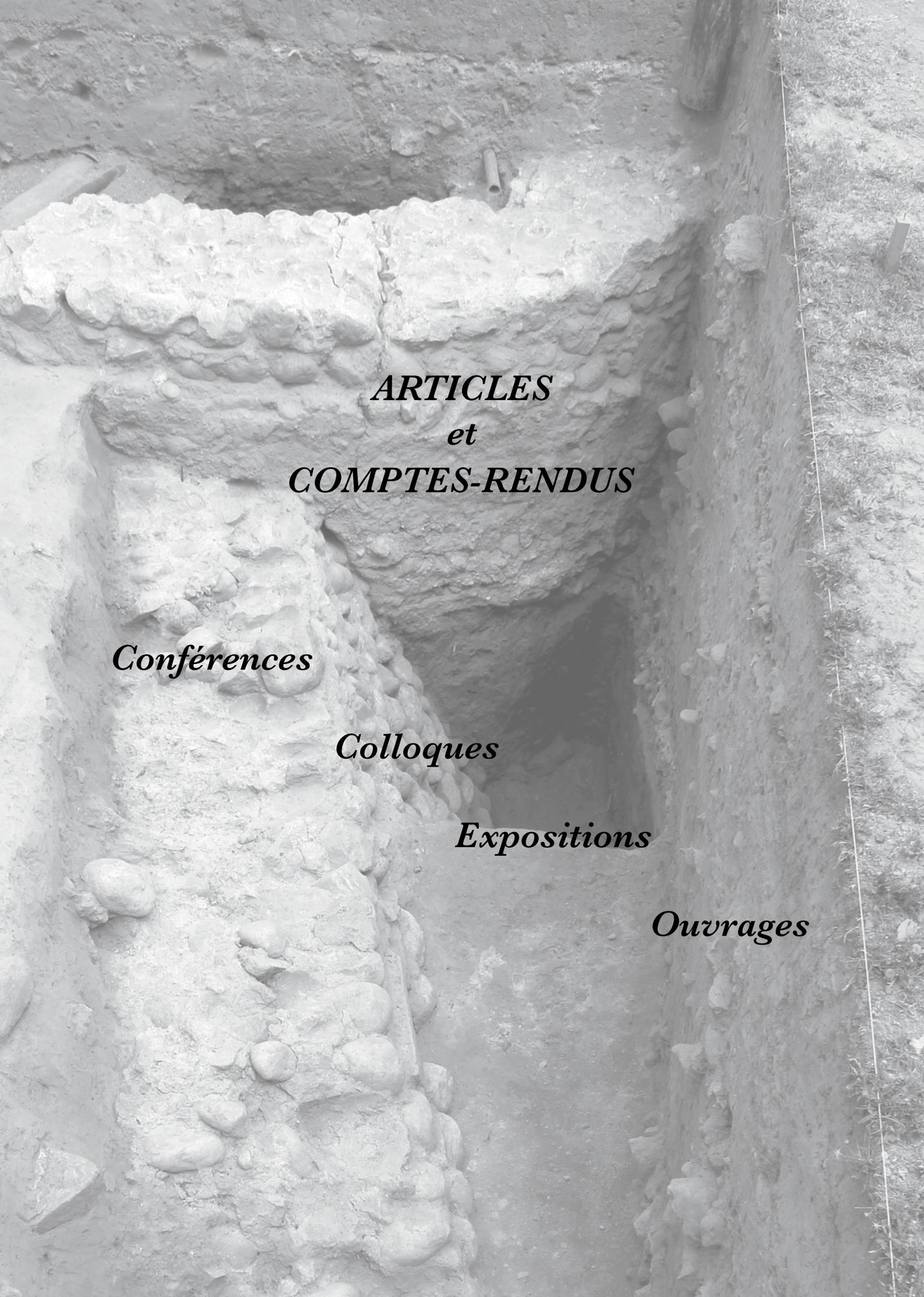
Castellvi Georges, Kotarba Jérôme, Mazière Florent : *Carte Archéologique de la Gaule, Les Pyrénées-Orientales (66)*. Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Paris, 2007, 712 p.

Pezin Annie : *Ponteilla, La Resclose*, Notice de prospection. SRA du Languedoc-Roussillon, 1984, np.

Pezin Annie, Écard Philippe *et alii* : *Pyrénées-Orientales, Bassins de rétention de l'A9 entre Perpignan et le Boulou. Abords du domaine antique de La Resclose (Ponteilla)*. RFO de diagnostic archéologique, Inrap méditerranée, novembre 2011.

Puig Carole : *Notice de prospection archéologique*, SRA du languedoc-Roussillon, Montpellier, 2000.

Vignaud Alain : « L'occupation du plateau de Rodès et Montalba-le-Château à l'Âge du Bronze », *Archéologie d'une montagne brûlée, Massif de Rodès, Pyrénées-Orientales*, sous la direction d'Olivier Passarrius, Aymat Catafau, Michel Martzluff. Conseil général des Pyrénées-Orientales, Editions Trabucaire, 2009, 504 p.



***ARTICLES
et
COMPTES-RENDUS***

Conférences

Colloques

Expositions

Ouvrages

**L'AVANCEMENT DES TRAVAUX
DU PROJET COLLECTIF DE RECHERCHES (en 2011)**

Villages d'hier, villages d'aujourd'hui

Olivier Passarrius
Pôle archéologique départemental – Conseil Général des P.-O.

Aymat Catafau
CRHiSM – Université de Perpignan

Porteurs du projet : Olivier PASSARRIUS et Aymat CATAFAU **Chercheurs associés :** Lucien BAYROU, Jean-Michel CAROZZA, Marcel DELONCA, Richard DONAT, Pauline ILLES, Céline JANDOT, Jérôme KOTARBA, Danièle ORLIAC, Marie-Pasquine SUBES et Mickaël VALADE.

Ce projet triennal a débuté en 2010. Il est porté par le Conseil Général (Pôle archéologique départemental) en collaboration avec l'Université de Perpignan (CRHiSM). La première année fut consacrée à un état des connaissances sur les villages ecclésiiaux, de type « *cellera* » en Roussillon. Le compte-rendu de cette première année du PCR figure dans le bulletin de l'AAPO de 2010.

L'année 2011 marque le début des premières opérations de terrain, modestes, mais dont les résultats parfois surprenants sont encourageants. La fouille la plus importante a été menée sur la commune de Villelongue-de-la-Salanque (figure 1), village qui avait fait l'objet en 2010 d'une étude historique exhaustive menée par Marcel Delonca dans le cadre d'un master à l'Université de Perpignan. Cette commune présente la particularité d'offrir, au cœur du noyau ancien, un espace aujourd'hui vide de toute construction et sur lequel il était possible d'intervenir par la réalisation de sondages. Ces sondages ont été implantés dans trois des plates-bandes de la place Saint-Jean et ont été réalisés grâce à l'accord et au soutien de la municipalité.

La seconde opération est la conséquence d'un événement malheureux qui a conduit au décaissement des abords du château de Peyrestortes, occupant une partie de l'ancienne *cellera*, pour construire un caveau à vin enterré.

Dans cette importante excavation, tout autour de l'église et de la courtine est du château, il ne reste plus rien des témoignages archéologiques qui pouvaient se trouver dans le sous-sol, sinon des vestiges dans les coupes du terrassement. Dans le cadre de ce projet et d'une autorisation de surveillance de travaux délivrée par le Service Régional de l'Archéologie, nous sommes intervenus pendant le chantier en cours pour relever et étudier ce qui pouvait subsister dans les coupes.

La troisième opération correspond à un diagnostic d'archéologie préventive menée sur l'emprise de l'ancienne maison Esparac sur la commune de Torreilles. Cette opération, réalisée sur un espace directement attenant au noyau villageois ancien de Torreilles mais *a priori* à l'extérieur des fossés de la *cellera*, a livré des indices sur la morphologie villageoise de ce village de la plaine de la Salanque, fortement touché par les divagations du fleuve côtier qui le borde, l'Agly.

Opération n°1 : Place Saint-Jean (commune de Villelongue-de-la-Salanque)

Le village de Villelongue-de-la-Salanque nous a paru un bon choix pour illustrer l'apport conjoint des sources écrites historiques, de l'étude des plans cadastraux et de l'observation des vestiges conservés dans la connaissance de l'évolution d'une *cellera* depuis la fin du Moyen Âge (figure 2).

Nous nous sommes appuyés pour cela sur le *capbreu* de Gaucelm de Bellcastell, datant de 1416, que Marcel Delonca a transcrit entièrement et étudié en détail et auquel il a joint, pour son travail de master 2, le dépouillement des registres de notaires de la Salanque pour y chercher toutes



Fig 1 : Vue du chantier de fouille près de l'église de Villelongue-de-la-Salanque (cliché PAD).



Fig 2 : Vue aérienne du centre ancien de Villelongue-de-la-Salanque, groupé autour de l'église (cliché PAD).

les informations à propos de l'évolution topographique, sociale, économique et familiale de Villelongue.

Le plan cadastral de Villelongue-de-la-Salanque, dressé en 1810 (figure 3), laisse deviner ce que pouvait être le cœur du village, quatre cents ans après la rédaction du *capbreu*, au début du XV^e siècle : le grand village médiéval présente des traces claires de sa fortification de forme ovoïde, au centre se trouve la *cellera*, bien regroupée autour de l'église, au nord et à l'ouest, alors qu'à l'est et au sud, au contact direct de l'église, l'espace est presque vide de construction.

La *cellera* est située sur une petite butte, haute de quelques mètres : une anomalie dans ce paysage plat, sur laquelle la première église a été établie. D'autres églises et villages de la Salanque, Saint-Laurent-de-la-Salanque, Torreilles, Sainte-Marie-la-Mer, ont été construits sur de petites buttes insubmersibles. On retrouve la même configuration à Bages, dans un autre contexte de sols humides.

À l'est de l'édifice de culte se trouvent la place Saint-Jean et le monument aux morts. Le long de l'église, à l'est, nous avons choisi d'implanter des sondages archéologiques sur plusieurs platebandes engazonnées. Le terrain naturel n'a été atteint à aucun endroit. Le sondage de la zone 2 a été stoppé prématurément compte tenu de la présence de nombreux réseaux (pluvial, électricité...) (figure 4). La fouille de la zone 1 a été interrompue à 1,50 m de profondeur mais s'est poursuivie avec la réalisation de carottages par Jean-Michel Carozza (maître de conférences, Université Strasbourg Louis Pasteur). Quatre datations au radiocarbone ont été réalisées dans le cadre de cette opération.

Le village de Villelongue-de-la-Salanque se caractérise par la forme groupée de son noyau ancien autour de l'église.

De l'église médiévale il ne subsiste aujourd'hui que l'abside semi-circulaire, construite en galets de rivière liés au mortier de chaux, percée d'une fenêtre à simple ébrasement construite en grès. Sur le cadastre napoléonien du début du XIX^e siècle, l'église est déjà flanquée de son clocher, construit au début du XVI^e siècle, et rallongée au nord par la première

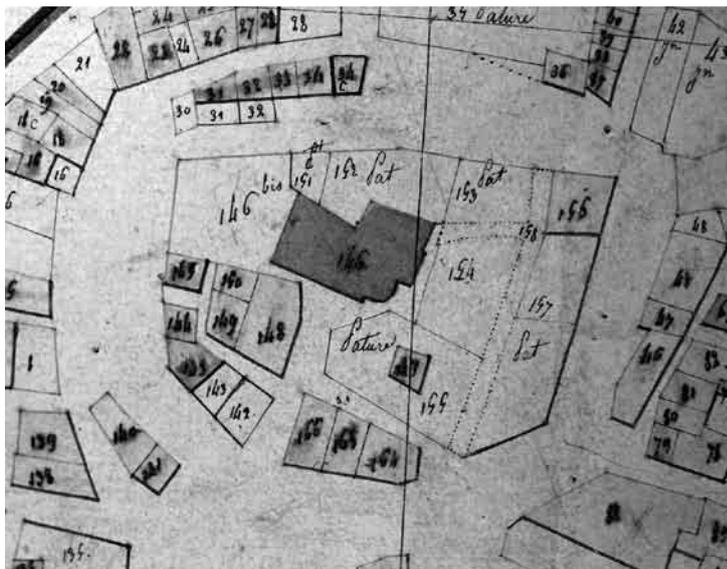


Fig 3 : Le centre ancien de Villelongue, cadastre du début du XIX^e siècle.

travée de la nouvelle église, orientée désormais nord/sud. La seconde travée et la sacristie furent construites dans le courant du XIX^e siècle.

Au début du XIX^e siècle, le cimetière paroissial occupe la parcelle 146bis (parcelle 152 sur le cadastre actuel). Le cimetière, saturé après une épidémie de choléra, fut transféré à l'extérieur du village à la fin des années 1850.

Le centre ancien de Villelongue-de-la-Salanque occupe une superficie d'environ 5000 m². De forme grossièrement circulaire, il mesure environ 88 m d'ouest en est et 68 m du nord vers le sud. Les limites du centre ancien se trouvent à environ 30/35 m de l'église primitive. Cette forme s'est fixée dans la trame urbaine grâce à la présence d'un des murs d'enceinte dont on peut encore observer des vestiges en élévation (1 m seulement) au nord de l'église, englobée dans l'extension de l'église au XIX^e siècle. On suit encore ce mur le long de la rue du Lavoir où il contribue à maintenir les terres du terre-plein situé à l'arrière de l'église, puis son tracé est probablement repris par l'alignement des maisons. Au sud, au débouché de la rue de l'église, on pénètre dans le réduit villageois par une tour-porte, amplement remaniée.

Les données des textes (Marcel Delonca et Aymat Catafau)

Préalablement à cette opération, une recherche historique approfondie a été réalisée sur le village et notamment sur son centre ancien qui offre la particularité d'être cité à plusieurs reprises comme *cellera* dans la documentation médiévale. Le lieu de *Villalonga* apparaît dans les sources en 934 et l'église Saint-Marcel en 1177. La *cellera* est citée pour la première fois en 1243.

La *cellera* (en latin *cellaria*) constitue le cœur du village, son noyau originel. Elle est désignée dans le *capbreu* de 1416 par le terme de *fortalicium*.



Fig. 4 : Sondage n°2 dont les couches archéologiques sont complètement remaniées par le creusement de réseaux (cliché PAD).

Ce changement de nom témoigne que l'élément fortifié, la forme d'enceinte, a pris le pas au XV^e siècle sur l'utilisation originelle de cet espace comme lieu de dépôt des récoltes.

Dans le *fortalicium* les mentions liées à l'église et au cimetière sont nombreuses. Les biens qui jouxtent l'église et le cimetière sont principalement des courettes, dans un premier cercle, les constructions étant rejetées un peu plus en retrait, dans un deuxième cercle.

L'analyse des déclarations montre qu'au début du XV^e siècle la vocation première de la *cellera* semble abandonnée. La *cellera* renferme très peu de constructions : 5 biens sur 40 uniquement. Nous ignorons s'il en a toujours été ainsi, ou si d'anciennes constructions, tombées en ruines, ont disparu. C'est sans doute une des interrogations auxquelles devrait répondre l'archéologie dans cet espace.

Le plan du XIX^e siècle montre une situation comparable.

L'apport de l'archéologie

Au début du XIX^e siècle, la place Saint-Jean est cantonnée au nord-ouest par le bâtiment

quadrangulaire du presbytère représenté sur des cartes postales anciennes et détruit au début des années 1960. La place Saint-Jean faisait alors office de jardin du presbytère et était intégrée à ses dépendances (figure 5).

Morphologie du site à la fin du haut Moyen Âge

La plupart des résultats issus des fouilles réalisées sur la place Saint-Jean concernent des vestiges du Moyen Âge central, du bas Moyen Âge et de l'époque moderne. Les périodes plus anciennes ont été partiellement atteintes en fin de sondage, à une profondeur de 1 m par rapport au niveau de sol actuel. Pour raison de sécurité, l'exploration des couches les plus anciennes a été réalisée grâce à des carottages menés en collaboration avec Jean-Michel Carozza.

Une seule carotte a pu être forée à partir du niveau atteint par la fouille à cet endroit jusqu'à 4 m sous le niveau de sol actuel. A 3,60 m de profondeur a été rencontré un niveau limoneux, très sableux qui contenait deux fragments de céramique commune indéterminée et des charbons de bois. Une analyse au radiocarbone sur un des charbons fournit un intervalle compris entre 900 et 1020 après J.-C. Cette datation, sur un charbon susceptible d'avoir été déplacé par une crue, donne cependant un *terminus post quem* : cette couche ne saurait être antérieure à 900 (voire à 1020). Au-dessus, une séquence de 2,80 m d'épaisseur du carottage se caractérise par plusieurs phases de dépôt alluvionnaire avec alternance de sédiments sableux ou limoneux. Cet important épisode de dépôt d'origine fluviale s'achève par une épaisse couche de limons sableux, très fins, contenant quelques fragments de céramique commune médiévale mais aussi deux fragments de céramique commune glaçurée verte, sans engobe de préparation.



Fig. 5 : Villelongue-de-la-Salanque. Carte postale non datée avec en arrière-plan le bâtiment du presbytère.

La présence de ces céramiques doit être interprétée avec prudence car nous n'excluons pas qu'il puisse s'agir d'une contamination de la couche par des éléments de sols remaniés par la crue. Une datation radiocarbone a été réalisée sur un charbon de bois prélevé dans la partie inférieure de la couche (dans le sédiment remonté par la carotte) et livre une fourchette comprise entre 1040 et 1210. Une seconde datation, toujours sur un charbon de bois, mais sur la partie supérieure de la couche, fournit un intervalle compris entre 1160 et 1260. Ces dates sont cohérentes avec le mobilier collecté, postérieur au milieu du 13^e siècle.

La topographie de la place Saint-Jean entre 900/1020 et 1040/1210 est vraisemblablement très différente de celle que l'on connaît aujourd'hui. Le niveau de sol – si l'on ne se trouve pas dans une fosse ou un fossé non reconnu lors de la fouille et la réalisation des carottages : les carottages ont été effectués à l'intérieur de l'espace délimité par le mur, et non dans le fossé – se situait 4 m plus bas, soit 5,60 m en contrebas du ressaut de la fondation de l'abside de l'église romane. Cette rupture de pente, très forte, est vite effacée par l'arrivée massive d'alluvions déposés entre le XI^e et le début du XIII^e siècle par plusieurs crues.

Au XIII^e siècle, le creusement du fossé flanqué d'un rempart

Le fossé est creusé probablement au milieu du XIII^e siècle. Il entame alors l'épaisse couche d'alluvions et sa face interne est flanquée d'un puissant mur construit à la chaux qui fait également office de mur de soutènement en maintenant la paroi. Ce fossé a une profondeur supérieure à 1,80 m (figure 6).

Un mur avec un fruit important a été observé sur 1,62 m d'élévation. Sur sa partie haute, il possède une largeur de 57 cm. Le parement est soigné et constitué de galets de 15 à 20 cm de diamètre noyés dans un mortier de chaux de couleur blanche. Ces galets sont parfois disposés en arête de poisson. Quelques fragments de tuile ronde sont visibles dans le blocage. Une assise de réglage est constituée de briques (*cairó*) disposées sur la largeur. De même, plusieurs ouvertures construites en briques ont été aménagées dans le mur pour faciliter l'écoulement des eaux de ruissellement. La brique ou *cairó* en catalan est déjà attestée en Roussillon à la fin du XIII^e siècle.

Le comblement du fossé a été partiellement étudié lors de la réalisation d'un sondage manuel. Une arrivée massive d'alluvions vient achever le comblement du



Fig 6 : Sondage n°1 avec le creusement du fossé flanqué du mur-rempart, recouvert ensuite par la tour (cliché PAD).

fossé. Une datation radiocarbone, réalisée sur un charbon de bois, fournit un *terminus post quem*, ce comblement ne peut être antérieur à 1210 et pourrait être postérieur à 1280.

Une tour esseulée

La construction d'une tour intervient une fois que le rempart est abandonné, en partie épierré et le fossé rebouché. Cette tour, de plan circulaire, est construite à l'aide de blocs et galets, de 15 à 25 cm de diamètre en moyenne, noyés dans un mortier de chaux de couleur blanche (figure 7). Dans le blocage, on note la présence de quelques fragments de tuile ronde. Le parement extérieur est soigné, le parement intérieur n'a pas été observé. Cette construction possède une élévation conservée sur deux assises, avec une épaisseur de mur de 87 cm. On note par endroits la présence d'un enduit, mal conservé. La fondation, profonde de 80 cm, est débordante d'environ 5 à 6 cm.

L'installation de la tour sur une partie du fossé comblé a entraîné des désordres dans la maçonnerie qui se manifestent par une importante fissure qui traverse la construction de part en part. Cette tour circulaire devait mesurer 4,38 m de diamètre, 2,64 m hors œuvre.



Fig 7 : Détail du mur-rempart, Villelongue-de-la-Salanque (cliché PAD).

L'intérieur n'a été fouillé que partiellement, la couche de remplissage a livré peu d'information sur son abandon.

Les derniers niveaux de comblement du fossé sont scellés par des remblais qui contiennent des céramiques communes à cuisson réductrice ou mixte associées à des céramiques à glaçure plombifère sans engobe et des céramiques à émail stannifère hispaniques décorées au bleu de cobalt ou à décors dorés, permettant de dater la mise en place de ces remblais entre le XIV^e siècle et le début du XVI^e siècle.

Confrontation des sources écrites et archéologiques

Les résultats de la fouille réalisée au printemps 2011 à l'intérieur de la *cellera* ou fort de Villelongue-de-la-Salanque engagent à reconsidérer la documentation écrite sur le village.

Les éléments nouveaux apparus lors de la fouille ou suggérés par l'analyse des résultats concernent :

- la mise en évidence d'importants dépôts d'alluvions à moins de 15 m du chevet roman de l'église, qui témoignent d'événements climatiques datant du Moyen Âge et qui ont modifié notablement la topographie du cœur villageois.

- la mise au jour d'un mur de fortification et d'une tour, d'une datation assez récente, établis sur les apports alluvionnaires et sans doute en partie pour les contenir, qui forment une limite à l'espace fortifié du cœur du village (*cellera* ou *fortalicium*...) d'un tracé très restreint, très à l'intérieur des limites suggérées par le plan napoléonien.

- les travaux dans une maison située au nord du village, sur le tracé de la supposée « fortification » large du village, ou seconde enceinte, ont permis d'observer l'absence de rempart intégré dans le mur nord de la maison, détruit par les travaux. Par ailleurs une observation attentive des maisons du périmètre du village « fortifié » n'a pas permis de retrouver de vestiges probants d'un rempart correspondant à une seconde enceinte, enserrant les faubourgs de la fin du Moyen Âge.

L'ensemble de ces données nouvelles nous a conduit à réexaminer la documentation toute entière, en particulier les mentions de murs, fossés et des différents éléments permettant de proposer le positionnement de ces éléments dans le village.

Pour résumer nos observations, en tentant d'accorder l'interprétation des textes avec les données apportées par la fouille et les observations *in situ*, nous pouvons poser quelques éléments de clarification :

- une *cellera* existe au XIII^e siècle, entourée d'un simple fossé (où coule la *Toua*), et non d'un mur. Du noyau originel, antérieur au XII^e siècle, il ne reste plus rien de visible. Les niveaux archéologiques sont situés, au moins sur la place Saint-Jean, à plus de 3 m de profondeur et l'église, romane, est datée du courant du XII^e siècle,

- le *fortalicium* (1319) appelé ensuite *forsa*, est l'héritier de la *cellera*, à l'intérieur se trouvent l'église et le cimetière,

- avant le milieu du XIII^e siècle, plusieurs inondations apportent jusqu'au revers est du *fortalicium-cellera* une épaisse couche de limons, d'environ 3 m d'épaisseur,

- en 1371 pour les textes et dans la seconde moitié du XIII^e siècle pour l'archéologie est creusé un fossé et construit un « nouveau mur » à Villelongue, autour du *fortalicium*,

- avant 1416, le cours de la Toua aurait été dérivé vers le nord du *barri*, le vieux cours à travers le village est appelé désormais « *Toua vella* ». Cette modification du tracé correspond probablement à l'envasement de son lit et de son fossé par une ou plusieurs crues,

- en 1416 le *fortalicium* est fermé d'un mur (appelé une fois « mur nouveau »), avec une porte (le *portalet*), ce mur étant lui-même entouré à l'extérieur d'un fossé,

- en 1416 le *barri* n'est pas fermé d'un mur, mais de fossés : au nord ce fossé est assimilé au cours de la Toua (et appelé *Tova*), au sud ce fossé est appelé *vallum*, *vall*,

- en 1416 les entrées ouest et est du village (et peut-être nord) sont fermées de « portes » appelées *Portal d'Amont* (ou *superiori*) et *Portal d'Aval* (ou *inferiori*). Les termes d'*Amont* et d'*Aval*, désignent l'ouest et l'est : ils sont désignés d'après le sens dans lequel s'écoulent les fleuves, ici la Têt. On peut les mettre en parallèle avec leur transcription en latin, « *cum portali superiori* », d'une part et « *cum portali inferiori* ».

Opération n°2 : Le Château (commune de Peyrestortes)

Au mois de septembre 2010, l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales a porté à la connaissance de la Direction Régionale des Affaires Culturelles la réalisation d'importants travaux de terrassement à l'est du château et de l'église de Peyrestortes, sur la parcelle AD 254.

Les excavations entreprises par la municipalité de Peyrestortes, au nord de l'église primitive, autour de son chevet fortifié et le long de la courtine est du château médiéval, avaient pour objectif la construction d'un caveau viticole, en partie enfoui pour diminuer l'impact visuel sur la fortification (figure 8).

Les abords nord et est de l'ensemble château/église ont été décaissés sur environ 3 m de profondeur et sur une bande de 7 m de largeur environ. Durant ces décaissements, les fondations de l'église et du château, mises à nues, ont été reprises en sous-œuvre. L'église et le château qui y est accolé ne sont ni classés, ni inscrits au titre des Monuments Historiques.

Les observations menées sur le site lors d'une première visite confirmaient la destruction de vestiges archéologiques. Plusieurs silos entaillés étaient encore visibles dans les coupes du terrassement (figure 9). Le substrat a été atteint partout, sauf sur la partie est de l'emprise ou une zone comblée avec un sédiment plus sombre, anthropique, laissait supposer la présence de vestiges archéologiques encore en place. Bien que le terrassement ait été réalisé tout autour de l'église, aucune sépulture n'a été observée.

Le Service Régional de l'Archéologie nous a demandé d'intervenir afin d'effectuer un levé des coupes stratigraphiques et de comprendre et d'étudier les vestiges archéologiques encore préservés lors du terrassement, notamment à la base de la partie décapée. Cette intervention a été réalisée à partir du 5 octobre 2010, par une équipe de deux personnes et a duré trois jours. Le chantier n'a pas été interrompu pendant l'intervention mais l'entreprise Yavouz nous a permis d'accéder à l'ensemble des zones du chantier et a mis à notre disposition une mini-pelle pour la réalisation des sondages profonds.



Fig. 8 : Détail des travaux menés autour de l'église et du château de Peyrestortes (cliché PAD).



Fig. 9 : Silos recoupés par les travaux (cliché PAD).

Historiographie des recherches et état des connaissances

Dans la plaine roussillonnaise, près de Perpignan, l'église et le château de Peyrestortes présentent un plan difficile à décomposer et à étudier compte tenu des nombreux réaménagements qu'a connus le site jusqu'à nos jours. Le « fort » de Peyrestortes se trouve au centre du village, sur une légère butte. L'église primitive, dédiée au culte de saint Jean, est intégrée au château dont il subsiste aujourd'hui plusieurs bâtiments adossés à une courtine qui intègre le chevet, alors fortifié et surmonté d'une puissante tour. Au XVII^e siècle, ce réduit est perturbé par la construction de l'église Sainte-Marie, orientée nord-sud et qui occupe presque la moitié de l'emprise du château médiéval.

L'église Saint-Jean est mentionnée pour la première fois en 1130. En 1635, cette église est décrite comme fortifiée et intégrée au château (*ecclesiam incastellatam intus castrum*), ce qui décrit sans doute la tour qui englobe encore le chevet de l'église primitive et s'insère dans la fortification castrale. Pour la construction d'une nouvelle église paroissiale décidée cette même année 1635, le terrain destiné à la recevoir est situé à l'intérieur des remparts, dans le « château de

Peyrestortes ». Cette nouvelle église fut consacrée en 1708. Le château est mentionné pour la première fois en 1267 mais un document daté de 1224 laisse déjà supposer l'existence d'une maison noble dans le périmètre entourant l'église, la *cellera*.

En 2001, les observations et les sondages effectués à l'intérieur de l'église et dans l'espace castral permettent une première restitution topographique. L'abside de l'église Saint-Jean a été fortifiée à une époque inconnue par la construction d'une tour massive englobant le chevet et culminant à près de 15 m de hauteur, donnant tout son sens à la mention de 1635 définissant cette église comme *ecclesiam incastellatam*. Cette église est flanquée au sud par un enclos fortifié d'environ 400 m² de superficie, investi par des maisons villageoises d'époque moderne ou contemporaine. Un sondage archéologique, réalisé dans la partie nord-est du réduit a permis la mise au jour de tombes qui montrent qu'au moins une partie du cimetière était englobée à l'intérieur de la fortification. La construction de la nouvelle église Sainte-Marie, au XVII^e-XVIII^e siècle, a détruit une partie de ce réduit mais l'on peut aisément imaginer que le rempart qui démarre à hauteur de la tour de l'abside aboutissait à l'angle sud-ouest de la nef de l'église primitive.

Conditions difficiles d'intervention et moyens mis en œuvre

L'intervention sur place a consisté à faire un levé des coupes stratigraphiques de la zone terrassée. Ces dernières n'étaient que partiellement accessibles, une partie des coupes étaient déjà rendues inaccessibles par des murs de soutènement en béton. Le fond de la zone décaissée n'a pu être observé, les travaux n'ont jamais été interrompus malgré l'engagement pris par le maître d'ouvrage à le faire. Seule une tranchée mécanique, afin de tester une grande bande de terrain anthropique, a pu être réalisée.

Les silos recoupés par le terrassement et partiellement conservés en coupe ont fait l'objet d'un relevé et deux d'entre eux ont été fouillés afin de rechercher des éléments de datation. Deux datations au radiocarbone ont été réalisées dans le cadre de cette opération.

Autour de l'église et du château, la cellera ou fort de Peyrestortes

En 925, Arsinde, veuve de Leudvinus et mère de Raymond et Bention, et ses enfants vendent à l'évêque d'Elne Wadalde le village et le territoire de Baixas, dont une des limites est le territoire de *Pareds Tortes*. L'église (en fait « la paroisse ») Saint-Jean (l'Évangéliste) de Peyrestortes est citée pour la première fois en 1130, lors de la consécration-dotation de Sainte-Marie d'Espira de l'Agly. Cette date est sans doute tardive par rapport à sa fondation : l'opération d'évaluation archéologique

de 2001 a montré que les piliers qui marquent le rétrécissement entre le chœur et la nef de la première église Saint-Jean pourraient dater, selon leur mode de construction, des Xe-XIe siècles.

Peyrestortes est le lieu d'enracinement d'un lignage aristocratique dont le premier membre apparaît dans la deuxième moitié du XIe siècle et qui sont tous porteurs du nom de leur seigneurie, de leur résidence, de leur château : Berenguer Isarn de Peyrestortes est mentionné en 1086. Ce lignage est puissant au XIe siècle : en 1130 l'acte de consécration et de dotation de Sainte-Marie d'Espira de l'Agly indique que les fondateurs de cette église furent les *militēs* Berenguer Isarn de Peyrestortes, mort à cette date, et ses fils Bernard Berenguer, Berenguer et Dalmau, ainsi que leur sœur Adalsen. Cette famille est mentionnée jusqu'au XIVe siècle.

Le pôle ecclésial, la cellera

À partir du XIIe siècle plusieurs documents suggèrent qu'il y a auprès de l'église quelques maisons ou constructions groupées. En 1150, un accord est passé au sujet d'un mas, ou maison, dite «maison de la *cellera*», donné par un homme de Baixas au prieuré d'Espira de l'Agly. Le village où il se trouve n'est pas mentionné, mais on précise qu'il est *cerca del mas de Ot de Peyrestortes*. Il est probable que cette maison de la *cellera* se trouve à Peyrestortes. Ce même seigneur de Peyrestortes, Ot et son épouse donnent à Bernard Masot et à ses enfants et à Sainte-Marie d'Espira (de-l'Agly) *aquell gran lloch de cellarii* de Raymond Rufia, qui touche à sa maison jusqu'à la porte de Bernard Isern, le premier juillet 1159.

Un cellier, dans le village, touche au mur du village et à la propriété du seigneur de Peyrestortes, en 1292. Ceci laisse supposer un espace fortifié, et sans doute une *cellera*. Cet acte confirme que le seigneur de Peyrestortes a sa résidence dans le réduit fortifié, la *cellera*, comme l'acte de 1150 le suggérait déjà. La *cellera* apparaît sous ce nom dans un accord de 1329 entre le seigneur de Peyrestortes et le prieuré d'Espira-de-l'Agly. Le prieur garde à Peyrestortes la maison du curé, située dans la *cellera*, une maison près du cimetière et la *sala* du monastère qui est aussi dans la *cellera*.

Le château contre l'église vieille (XIII^e-XVII^e siècles)

Berenguer, seigneur de Peyrestortes, lègue à sa fille Guiralda, en 1224 un revenu sur une maison située « dans mon mas à côté de la salle (*aula*) qui était autrefois une chambre » à Peyrestortes. Ce document suggère, ainsi que celui de 1150, la présence d'une résidence du seigneur à Peyrestortes, appelée parfois « *mas* », où se trouvent une « *aula* » ou « *camera* » et une

maison. Le terme *aula* désigne habituellement la salle de représentation de la demeure noble.

Le château est cité et décrit dans un acte passé en 1324 : le seigneur Pere de Peyrestortes habite avec sa famille dans le château, dans deux chambres, sa chambre habituelle et une autre chambre « moyenne », peut-être à une sorte d'entresol, au-dessus de l'étage qui est à côté du haut de l'escalier dit « des prêcheurs ». Cet escalier devait permettre d'accéder à la chaire de l'église Saint-Jean, cette indication montre que le château a déjà intégré, absorbé, l'église, appelée plus tard « *ecclesia incastellata* ». En 1634, l'ancienne église (qui devient la sacristie) est désignée ainsi : « l'église *enchâtellée* dans le château personnel du patrimoine de la famille Taqui (*ecclesiam incastellatam intus castrum proprium et de patrimonio dictorum Taquins*) ».

La maison curiale

En 1764-1768 un procès oppose Joseph d'Oms, le seigneur de Peyrestortes, à la communauté villageoise et à ses consuls, au sujet des droits dus par la maison du curé, ou *maison curiale*. Le procès a aussi motivé la réalisation d'un plan toisé des lieux en 1764.

La maison curiale réunit deux possessions qui se trouvaient selon les anciens *capbreus*, dans le *fortalicium*, et touchent au nord au fossé (*vassa* ou *vallum* dans les *capbreus* en latin, *vall* en catalan, transcrit en français *bail*). Ils se trouvent « derrière le château », avec pour voisins au sud le château, avec une rue (*vicus*) qui les en sépare. A l'angle nord-est se trouvait un lambeau de mur s'élevant de 3m environ que l'on identifie à « un débris de l'ancien mur du fossé ».

Les *capbreus* du XVIIe s. précisent que la maison et le patus qui forment par la suite la maison curiale touchaient au mur du *fortalicium* de ce lieu, ou au *vallum castris veteris*, le fossé du vieux château, sans doute pour indiquer que celui-ci était vétuste à cette époque.

Entre la maison curiale et le mur nord de la vieille église on peut mesurer un espace d'environ 18 m. de large, qui appartient au château. Cet espace non bâti, où, selon une déclaration passe une rue, est formé sans doute des pentes de la petite butte portant l'église et le château. Au sud de cette butte, on peut supposer qu'existait aussi un fossé, puisque une déclaration du *capbreu* de 1619 mentionne la rue qui va au pont-levis du château.

Les résultats de l'opération archéologique

Les observations effectuées suite aux terrassements des abords nord et est de l'ensemble château/église ont clairement montré que des vestiges archéologiques, importants pour

la connaissance de l'histoire du village, ont été irrémédiablement détruits lors de ces travaux. De même, on regrette le manque d'observations réalisées lors des travaux d'aménagement du fort qui englobe l'église primitive et le château médiéval, lors de l'aménagement d'un premier « caveau » de vente du vin par la mairie.

Le fort de Peyrestortes couvre une superficie d'environ 750 m². Il est occupé au nord par l'église Saint-Jean et au sud par une cour entourée de bâtiments agricoles englobés dans une courtine bien conservée à l'est. Ce « château » a été perturbé au XVIII^e siècle lors de la construction de la nouvelle église paroissiale, dédiée au culte de Sainte-Marie, qui occupe toute sa moitié ouest.

En 2001, quelques semaines après l'acquisition du fort par la municipalité, des sondages ont été réalisés à la demande du Service Régional de l'Archéologie à l'intérieur de l'église primitive Saint-Jean et dans les bâtiments attenants à l'édifice de culte, dans l'emprise de la courtine.

Les sondages manuels réalisés dans les bâtiments agricoles n'ont livré que peu d'informations. Les niveaux du Moyen Âge ont été atteints sous près de 50 cm de sédiment et deux silos ont été trouvés. Près du chevet, au sud, une sépulture en plein terre a été reconnue, sans être fouillée. Dans l'église, la réalisation de sondages dans le chevet a permis de reconnaître trois, voire quatre absides successives.

La mise au jour d'un tronçon du fossé est l'apport le plus significatif de l'opération de « sauvetage » de 2010. Ce fossé, dont environ 2,40 m du comblement supérieur manquent, arrachés par les travaux commandés par la

mairie, longe la partie est du réduit et est orienté sud/nord. Il n'a été que partiellement étudié en plan et en coupe mais la multiplication des points d'observation nous assure une certaine précision dans la restitution de son tracé (figure 10 et figure 11).

Le fossé a été observé sur une largeur de 7,50 m. L'analyse de son comblement suggère que seule une moitié de sa largeur a été observée. La largeur du fossé peut être estimée à environ 15 m. En Roussillon, les observations effectuées sur les enceintes villageoises sont rares et l'on ne peut apporter comme exemple que celui du village castral de Vilarnau d'Avall à Perpignan (enserré par un fossé de 9 m de largeur) et celui du château du même lieu, défendu par un fossé de 11 m de largeur. Le mobilier collecté est composé d'une quarantaine de fragments de céramique commune médiévale. L'absence de céramiques glaçurées et le faciès de certaines formes permet d'identifier ce lot comme étant homogène, avec une fourchette de datation malheureusement assez large, comprise entre le XI^e siècle et le milieu du XIII^e siècle.

Les niveaux inférieurs du comblement ont pu être étudiés lors de la réalisation d'un sondage, à l'aplomb de la tour du chevet de l'église, dans la zone déjà décaissée. On note la présence de charbons de bois et de quelques fragments de céramique provenant d'un même récipient, une marmite en céramique commune à cuisson mixte attribuable au Moyen Âge central. Une analyse radiocarbone a été réalisée sur un charbon de bois prélevé dans la coupe. Cette datation livre deux pics : 980-1060 ou 1080-1150.

Ce fossé, large de plus de 8 m, peut-être 15 m et profond de plus de 3,50 m, enserre autour de l'église / château une zone dont la superficie précise reste difficile à déterminer, mais que l'on peut estimer à environ 3300 m². Quatre silos qui se trouvaient dans cet espace ont pu être observés dans la coupe. Dans l'un d'eux, le mobilier céramique est composé de céramique commune dont la datation sur le Moyen Âge central est confirmée par une datation C14 par AMS sur un charbon de bois qui nous fournit un intervalle compris entre 1040 et 1260.



Fig 10 : Détail d'une partie de la coupe du fossé (cliché PAD).

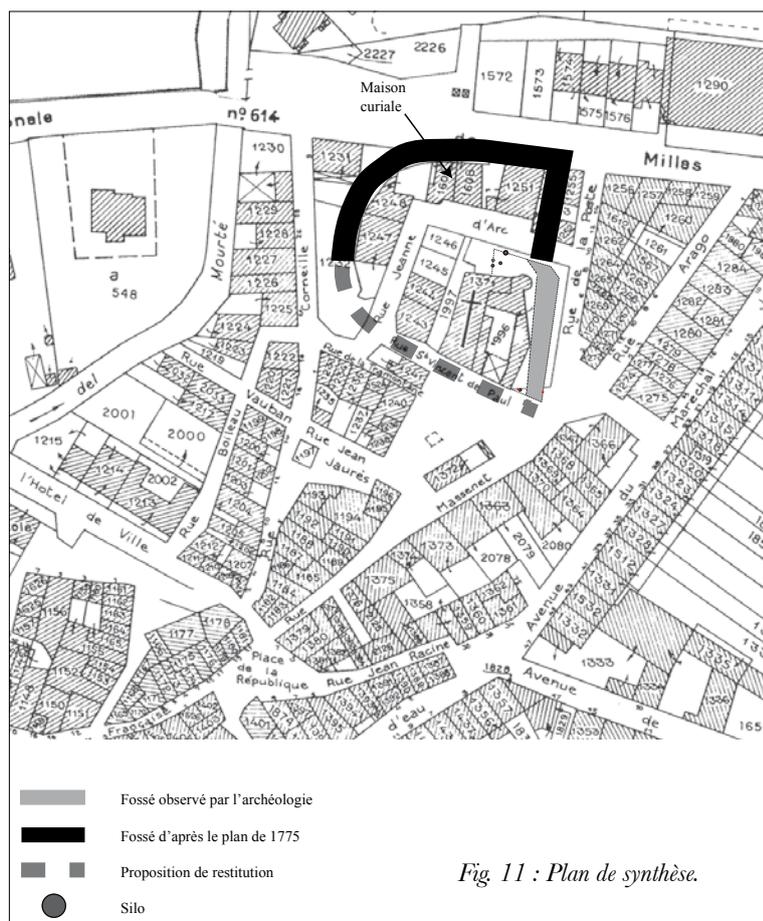


Fig. 11 : Plan de synthèse.

Confrontation des observations archéologiques et des informations tirées des textes

La première mention de la *villa* au début du Xe siècle et les éléments architecturaux observés en 2001 lors des sondages réalisés dans l'église primitive et à l'intérieur de la courtine convergent pour suggérer que l'église existe déjà aux X^e-XI^e siècles sur une butte naturelle bordée d'un ruisseau profondément encaissé à l'ouest.

Dès le milieu du XI^e siècle est mentionnée la famille des seigneurs de Peyrestortes. Le nom du lignage correspond à son lieu d'installation, c'est un château, une maison forte ou une tour qui marque son implantation en ce lieu et son pouvoir sur le territoire. Les éléments archéologiques relevés en 2001, les descriptions de l'église « *incastellata* » du XVII^e siècle montrent que le château et l'église sont établis sur la butte. L'église primitive est intégrée au château, elle en est une dépendance au XVII^e siècle, peut-être fut-elle dès l'origine une fondation des seigneurs de Peyrestortes. Quoi qu'il en soit, la chronologie relative des constructions n'étant pas établie à l'heure actuelle, on ne peut trancher à propos de la succession de ces deux bâtiments : est-ce auprès d'une église du X^e ou du début du XI^e siècle que les seigneurs ont établi leur château vers 1050 ?

Est-ce contre leur château qu'ils ont fait bâtir l'église au milieu du XI^e siècle ? Le résultat est en tout cas clair dès les XI^e-XII^e siècles : les textes et l'observation archéologique du puissant fossé situé à l'est de la butte, au pied de la tour qui correspond à l'abside de l'église « enchâtelée » montrent que le pôle du pouvoir seigneurial comprend à la fois l'église et le château, les seigneurs contrôlant l'espace environnant l'église, qui est appelé *cellaria*, puis *fortalicium*. En 980/1150, le fossé est déjà aux deux tiers voire à moitié comblé, ou du moins il n'est plus curé. La date de son aménagement est donc antérieure à cette fourchette, sans que l'on puisse en l'état être plus précis.

L'hypothèse d'une formation en deux temps de cet espace de pouvoir correspondrait à une vision classique de la chronologie relative de la *cellera* et de l'*incastellamento* : dans un premier temps la naissance d'un espace de paix, sur le cimetière entourant l'église, avec des celliers ou silos de dépôts

de récolte correspondrait, au début du XI^e siècle, au phénomène de recherche d'une protection pour les possessions et récoltes paysannes, entériné par la Paix et Trêve de Dieu de Toulouges, en 1027, et sa phrase interdisant toute attaque contre les « maisons construites dans les trente pas » autour de l'église.

Dans le courant du XI^e siècle le seigneur se serait établi dans cet espace de paix, soit en y construisant son château, soit en transformant l'église elle-même en château ou en l'intégrant à son château, comme à Llupia ou Tatzó d'Avall, par exemple. L'existence des églises fortifiées ou intégrées à un château ou auprès desquelles a été construit un château est attestée en Roussillon par la confirmation de la paix et trêve de 1064 par le comte Gausfred de Roussillon et l'évêque d'Elne qui décrivent les « églises où des châteaux ont été construits ou bien où les voleurs et pillards amassent leurs vols, leurs prises et les produits de leurs méfaits », profitant de la protection de la Paix de Dieu dont elles jouissent. La protection de la Paix de Dieu est encore très clairement renouvelée à ces lieux hybrides dénommés un siècle plus tard « *ecclesias incastellatas* » tant par Alphonse d'Aragon pour le Roussillon en 1173, que par son petit-fils Jacques I^{er} le Conquérant, pour toute la Catalogne, en 1225.

C'est peut-être un espace de ce type que nous décrivent les textes et que l'archéologie a permis de préciser à Peyrestortes. Au moment où la *cellera* apparaît dans les textes elle est déjà sous le contrôle direct et entier des seigneurs de Peyrestortes, et est plus tard identifiée, comme beaucoup d'autres, comme un « fort », un lieu « fortifié », le *fortalicium*. De superficie très restreinte, à Peyrestortes, le fort peut mesurer environ 60 m par 50, et donc 3000 m² au sol, non compris les fossés, dont une partie (300 à 400 m²) est occupée par le château et l'église, le reste étant occupé par quelques maisons.

Après l'étiage démographique du village vers 1550-1600, on constate au début du XVII^e siècle que l'espace intérieur du « fort » est occupé, en grande partie, par des espaces non bâtis, parfois fermés de murs, où vont être construites la nouvelle église, la maison curiale et plus tard les maisons qui de part et d'autre de la maison curiale bordent le fossé du nord.

En cette seconde moitié du XVIII^e, le fossé est clairement représenté sur le plan dressé par le géomètre, pour le procès qui oppose le seigneur de Peyrestortes à la communauté villageoise et à ses consuls. Ce fossé n'a sûrement plus grand chose de comparable avec celui du Moyen Âge, on sait de toute façon que ce dernier est déjà en cours de comblement au XI^e-XII^e siècles. La forme de ce fossé à la fin de l'époque moderne reste cependant difficile à définir, les datations restent peu précises au vu du faible nombre de céramiques observées en coupe. Ce fossé devait cependant conserver encore à cette époque une profondeur d'au moins 1,50 m.

Opération n°3 : Maison Esparac (commune de Torreilles)

La maison dite Esparac se trouve au cœur du village de Torreilles. Cette maison bourgeoise, des XVIII^e-XIX^e siècles, est aujourd'hui à l'abandon. Cette demeure, cadastrée AH 38 et AH 43, a été récemment acquise par la municipalité de Torreilles et doit prochainement être cédée à l'Office Public de l'Habitat des Pyrénées-Orientales qui projette d'y construire des logements à loyers modérés. C'est ce projet qui a entraîné la prescription d'un diagnostic archéologique.

L'alleu de Torreilles est mentionné pour la première fois dans la documentation en 1070. Possession de l'abbaye de Cuxà, cet alleu est composé de la moitié d'un manse, de plusieurs pièces de terre mais aussi de la moitié d'un cellier qui se trouve près de l'église Saint-Julien. Dans ce document il est fait mention d'un *sacrarii* flanqué d'un gond de porte qui pourrait faire référence

dès cette époque à l'existence d'un enclos ecclésial, d'une *cellera*. Il faut attendre le tout début du XIII^e siècle (1204) pour relever la mention du fossé de la *cellera*. En 1198, Pons de Vernet, Raimond de Château-Roussillon, Raimon de Torreilles et le prieur d'Espira, co-seigneurs de Torreilles, obtiennent l'autorisation de construire une fortification collective *in circuitu ville*. En 1204, la *cellera* de Torreilles est donc entourée d'un fossé mais il existe probablement une autre fortification, peut-être un rempart, entourant un espace plus large. En 1228, Guillaume de Castelnou reconnaît tenir en fief la moitié du *castrum* de Torreilles, probablement une maison forte puisque le document mentionne qu'il se trouve dans la *cellera* de la *villa* de Torreilles.

Le cadastre napoléonien livre peu d'information sur la structure du village. Au début du XIX^e siècle, l'église romane n'existe déjà plus et est remplacée par un nouveau sanctuaire, de grande taille. Le cimetière est flanqué à l'ouest de l'église et occupe en superficie 1/5^e de l'enclos, clairement délimité dans le paysage par les limites du parcellaire (fig. 12). Le tracé des anciens fossés est bien visible, pérennisé par des rues assez larges qui enserrant le réduit.

La prescription émise par le Service Régional de l'Archéologie porte sur une surface de 967 m² et est motivée par la localisation du site, en plein cœur du village de Torreilles.

Le diagnostic a été réalisé du 10 au 18 octobre 2011. Cette opération a été complétée le 3 novembre par la réalisation de carottages en collaboration avec Jean-Michel Carozza (laboratoire Geode). Cette opération a permis la mise au jour de vastes horizons anthropiques, d'un probable mur de terre et de bâtiments agricoles datés de l'époque moderne. La plupart des structures ont été testées afin d'estimer la puissance de la stratigraphie, l'état de conservation et de prélever des éléments de datation. Des prélèvements en vue d'analyses carpologiques et anthracologiques ont été effectués. Des prélèvements de charbons de bois en vue d'analyses radiocarbone ont été effectués sur plusieurs structures. Deux datations radiocarbone ont été réalisées.

Un quartier en périphérie du pôle ecclésial

La maison Esparac

La maison Esparac, à Torreilles, existe déjà dans ses volumes au début du XIX^e siècle. En 1825, les parcelles 483 et 484 (actuellement 35, 36, 37, 38 et 43) appartiennent à la famille Saint-Marsal, riche famille noble des Pyrénées-Orientales, mentionnée dès le XIII^e siècle dans



Fig. 12 : Village de Torreilles au début du XIX^e avec son enclos ecclésiastical

la documentation et dont un des descendants (Guiraud de Saint-Marsal) fut maire de Perpignan en 1841. L'état d'insalubrité de la maison, dont certaines parties menacent de s'effondrer, n'a pas permis son étude. Son architecture classique confirme les informations fournies par les textes qui permettent d'inscrire la construction de cet édifice dans le courant du XVIII^e siècle.

Un bâtiment d'époque moderne

Dans l'angle nord-est de la parcelle, le diagnostic a permis de mettre en évidence les vestiges d'un bâtiment construit en dur, probablement à vocation agricole. Ces vestiges apparaissent à environ 1 m sous la surface du parcellaire sont recouverts par une épaisse couche de remblai d'époque moderne dans laquelle sont creusées les fondations des maisons attenantes à la cour, à l'est. Plus au sud a été mis au jour un angle de bâtiment. Un sondage a été implanté à l'intérieur de cette pièce ou de ce bâti et n'a pas permis de mettre en évidence des niveaux de sol associés à cette construction. Ces deux bâtiments, même si leurs murs possèdent des largeurs différentes, sont très comparables dans leur mise en œuvre ce qui nous incite à les associer, du moins dans le cadre d'une chronologie large. Le mobilier collecté n'est pas très abondant mais correspond à des assemblages post-médiévaux (XVI^e-

XVIII^e siècles) avec une forte représentation des céramiques glaçurées polychromes sur engobe dont quelques productions de Saint-Jean-de-Fos.

La confrontation des vestiges mis au jour dans le cadre de ce diagnostic avec le plan cadastral du début du XIX^e siècle est intéressante. Les murs possèdent la même orientation que parcelle 482 bis du cadastre de 1818 sur laquelle ils se trouvent et qui possède elle-même une orientation atypique dans le quartier. Le mur 402 est antérieur aux bâtiments qui flanquent la cour à l'est (482, 481 et 481 bis) qui sont tous des *cortals* (bergerie) en 1818. Les fondations de ces bergeries sont d'ailleurs aménagées dans le remblai qui scelle les murs découverts.

En 1818, sur la matrice cadastrale, le bâtiment n'existe plus, il n'en reste seulement que le souvenir avec la parcelle 482 bis, dont l'orientation est atypique. En 1825, sur l'état des sections, cette parcelle est mentionnée comme *patis*, c'est-à-dire comme cour, peut-être aussi comme terrain à construire.

Le bâtiment mis au jour est probablement construit aux XVII^e-XVIII^e siècle et détruit avant 1818. C'est la construction la plus ancienne qui a été mise en évidence et il est intéressant de souligner que son orientation n'a rien de comparable avec les bâtiments du reste du quartier, qui lui sont postérieurs.

Un mur de terre et un ruisseau à l'époque médiévale

L'un des résultats les plus significatifs de ce diagnostic est bien la mise en évidence d'une topographie à l'époque médiévale bien différente de celle que l'on connaît aujourd'hui.

Actuellement, le terrain est en pente douce depuis la rue du Roussillon ou la place Guynemer au sud vers l'avenue des Pyrénées au nord, située 1,80 m plus bas. L'archéologie montre clairement qu'au Moyen Âge, le profil de ce léger versant était différent avec une rupture de pente brutale et une partie nord, l'actuelle Avenue des Pyrénées, bien plus basse qu'aujourd'hui.

Les sondages dans la cour intérieure de la maison Esparac ont mis en évidence des successions stratigraphiques complexes dont on peut tirer deux hypothèses :

- la première est celle d'un silo qui recoupe plusieurs couches ayant tout livré des céramiques communes médiévales ;

- la seconde est celle de la présence d'une structure construite difficile à déceler, un mur de terre. L'homogénéité des couches et leur structure, la couleur verdâtre qui trahit la présence de fumier ou de végétaux en sont autant d'indices. L'hypothèse d'un grand mur de terre est tout à fait probable. Ce mur posséderait une largeur d'au moins un mètre pour une hauteur conservée d'environ 1,80 m (figure 13).

La datation de cet ensemble n'est pas facile compte tenu de la faible quantité de mobilier recueilli. Dans le sondage profond, les couches inférieures, situées à 2,90 m sous la surface, contiennent déjà des indices anthropiques. Le « mur » n'a livré que des céramiques communes médiévales et un fragment d'amphore indéterminée. Une datation au radiocarbone a été réalisée sur un charbon de bois qui fournit un intervalle compris entre 970 et 1030 de notre ère pour la date la plus précoce possible.

Les couches qui viennent s'adosser contre le « mur » ont été partiellement étudiées, elles ont livré un mobilier exclusivement composé de céramiques communes médiévales. Une datation au radiocarbone réalisée sur un charbon de bois fournie une fourchette comprise entre 1190 et 1270 de notre ère. Cette datation est cohérente avec le mobilier collecté et se voit confortée par le matériel collecté dans la couche supérieure qui voit apparaître au milieu d'un lot conséquent de céramiques communes sans couvertes un fragment de céramique à glaçure plombifère et un étrange pied annulaire en céramique à cuisson oxydante avec une glaçure non couvrante, quasiment translucide.

L'imposante structure mise au jour lors, peut-être un mur construit en terre massive, matérialise l'interface entre un terrain limoneux



Fig 13 : Détail de la coupe de la tranchée n°2 avec le mur de terre massive (cliché PAD).

sableux au nord, terrain de couleur jaunâtre, peut-être le substrat, et au sud une imposante séquence de couches très anthropiques, peut-être des remblais que l'on retrouve encore à 2,90 m de profondeur. La pente est nette, voire brutale et le « mur » se trouve à la rupture (figure 14).

La réalisation d'un carottage, en collaboration avec Jean-Michel Carozza, livre des données intéressantes, voire surprenantes. Au nord du mur, le forage s'est enfoncé dans le sol sur environ 5 m permettant d'atteindre des niveaux lagunaires contenant des végétaux (datation C14 en cours). À 4,25 m de profondeur, se trouvent encore des niveaux anthropiques, riches en charbons. Dans la carotte a également été collecté un fragment de céramique commune tournée à cuisson réductrice, antique ou médiévale.

Aujourd'hui le terrain est quasiment plat et pourtant dans la première moitié du Moyen Âge, la partie nord du parc de la maison Esparac était occupée par une profonde dépression, de plus de 4 m de profondeur, bordée au sud par une imposante structure, peut-être un mur. Les textes ne nous livrent aucune information, ni sur la topographie, ni sur la présence d'une fortification à cet endroit. Par contre le plan cadastral napoléonien



Fig. 14 : Fond de la tranchée n°2 avec à droite le mur de terre massive (cliché PAD).

(1818) mentionne au nord du village le tracé du ruisseau dit de Torrelles (figure 15). Sur ce même plan, on distingue plus au sud l'amorce d'un ancien chenal qui devait se confondre avec l'actuelle Avenue des Pyrénées. Ce chenal circulait en bordure nord de la parcelle diagnostiquée, contournait l'enclos ecclésial où il devait se confondre avec le fossé, en l'alimentant en eau. Ce chenal permet de comprendre la topographie particulière mise en évidence par les fouilles et les carottages. Bordé au sud par un mur ou une structure de terre massive, le chenal alors très encaissé a certainement servi de dépotoir jusqu'au XIII^e siècle, période où il doit être en partie comblé (figure 16).

L'intérêt de cette petite opération est grand. Elle livre une meilleure connaissance de la topographie du village médiéval et les résultats rappellent ceux obtenus dans le cadre des sondages réalisés sur le village voisin de Villelongue-de-la-Salanque. A Torrelles, les chronologies sont proches, mais la présence d'une structure de terre, peut-être un mur ou un rempart vu sa taille, offre de nouvelles perspectives, avec des questions posées sur la fonction de ce mur, qui semble n'avoir rien de commun avec le réduit fortifié primitif autour de l'église.

Notre connaissance de ces grandes architectures de terre en Roussillon est succincte, surtout pour des murs de cette taille. Le seul exemple connu est celui des abords l'église Saint-Julien de Villeneuve-de-la-Raho où un diagnostic mené autour de l'église désaffectée a mis au jour une enceinte construite en terre sans doute contemporaine d'un sanctuaire antérieur, de taille plus modeste. La fortification vient sceller des niveaux datés par C14 entre 781 et 982 après J.-C. À l'intérieur de l'espace mis en défense ont été observés des vestiges domestiques sur plus de 1,60 m d'épaisseur. Le mobilier présent dans les niveaux d'habitat ne contient pas d'indices postérieurs au milieu du XIII^e siècle. Aucune tombe n'a été mise au jour dans l'espace fortifié et les quelques sépultures découvertes, susceptibles d'être rattachées à cette phase d'occupation, sont situées à l'extérieur de l'enceinte. L'emprise des sondages reste cependant trop limitée pour en être certain.

La structure mise au jour à Torrelles, s'il s'avère qu'il s'agit bien d'un mur en terre massive, correspondrait au second mis au jour en Roussillon et à l'un des rares, pour cette période, inventoriés dans le Midi. Mais dans le cas de Torrelles, il ne saurait s'agir d'une

enceinte ecclésiastique, mais d'une construction d'une autre nature, peut-être une fortification seigneuriale. Les travaux archéologiques et historiques à venir sur ce secteur nous en apprendront sans doute davantage.

Perspectives pour 2012 :

En 2010, nous avons proposé un premier inventaire, avec zonage sur extrait cadastral, du centre ancien pour 48 villages ecclésiastiques de la plaine du Roussillon. Le choix reposait sur la mention de l'existence d'une *cellera* dans la documentation. Le travail de zonage et d'identification des centres anciens a été réalisé avec la participation du Conseil d'Architecture, d'Urbanisme et d'Environnement des Pyrénées-Orientales. Ce projet, mis entre parenthèses en 2011 pour raisons d'avancement des dossiers de fouilles, sera bien entendu poursuivi pour aboutir, assez rapidement nous l'espérons, à l'inventaire et à la cartographie exhaustive du cœur ancien des villages de la plaine du Roussillon.

Sondages archéologiques dans les centres anciens

En cette fin d'année 2011, nous avons entrepris des démarches auprès de plusieurs communes après des repérages précis sur le terrain où ont été identifiés des secteurs (généralement propriétés de la municipalité) où la réalisation de sondages archéologiques peut être envisagée.

Les premières réponses et les contacts engagés nous donnent l'espoir, dans le courant de l'année 2012, de voir se concrétiser un ou plusieurs de ces projets à Saint-Féliu d'Avall, Baixas, Pézilla-la-Rivière, et des suivis de travaux éventuels à Thuir.

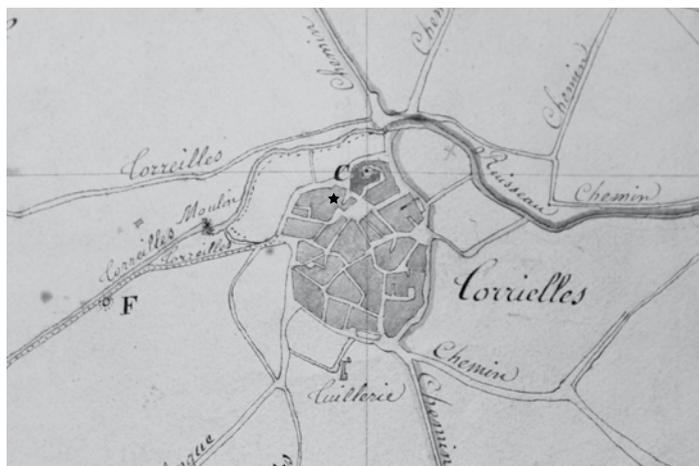


Fig 15 : Localisation de la maison Esparac sur le tableau d'assemblage de la matrice de 1818 (étoile noire). On distingue sur le plan le ruisseau de Torreilles qui coule au nord du village et qui alimentait à l'entrée de ville un moulin.



Fig 16 : Plan cadastral de 1818 avec localisation du parc de la maison Esparac. On distingue le paléochenal du ruisseau dont le tracé est réinterprété en noir. En noir également, restitution du tracé du fossé médiéval.

**LE FORT DU GRAU SAINT-ANGE ET LES FORTIFICATIONS
CÔTIÈRES DU ROUSSILLON :
UN PREMIER ÉTAT DE LA RECHERCHE**

Guillaume Eppe

À l'inverse du fort Saint-Ange, les fortifications de la côte du Roussillon entre Le Barcarès et le Racou sont rarement documentées. Ce travail a donc pour objet de faire un état des lieux bibliographique d'abord, historique ensuite. Pour ce qui est de l'archéologie, il ne reste actuellement aucune fortification entre Le Barcarès et Argelès-sur-Mer si ce n'est la batterie *d'En Sourre* au Racou incluse dans une propriété privée. Ce dernier ouvrage n'ayant fait l'objet d'aucune étude. Au delà, du Racou à Cerbère, les fortifications sont plus nombreuses et si certaines datent de la période moderne (XVI^e au XVIII^e siècle), trois semblent dater de la période 1840/1850 (redoute de Paulilles, Fort Dugommier ou Palatte et Batterie de la Mauresque ou de La Raison), d'autres, plus nombreuses, ont été élevées en 1889-1890 et correspondent à une évolution de l'artillerie (Batterie Sud et Epaulement Nord du Col des Gascons, Batteries 500, de Taillefer, de la Galline, de la Madeloc, Casernements de Droite, du Centre et de Gauche, Fort Béar). Des projets ont existé pour d'autres forts entre Collioure et Cerbère (voir <http://www.fortiff.be>).

Notre champ d'étude s'étend donc du grau Saint-Ange au Barcarès à la batterie *d'En Sourre* à Argelès-sur-Mer. Nous ferons d'abord un rapide point sur les fortifications antérieures au Traité des Pyrénées, puis un autre sur les fortifications construites après le Traité des Pyrénées. Nous verrons ensuite ce qu'il est advenu de ces fortifications au fil du temps.

Avant 1658, le château du grau Saint-Ange

Faire une étude documentaire sur un fort aussi peu connu et aussi bien documenté que le fort Saint-Ange est une démarche assez inhabituelle. À l'instar du fort de Salses, le château du grau subira lui aussi plusieurs assauts et sera pris et détruit à plusieurs reprises.

Le dernier siège ayant été mené par le Prince de Condé qui, après une attaque en tenaille, s'empare du fort et le brûle. Selon Jean Tosti, le grau doit son nom à une redoute construite par les Français au XVII^e siècle. Cette assertion paraît surprenante quand on connaît l'histoire militaire de cette zone entre 1590 et 1659. Selon une tradition orale, sûrement plus proche de la vérité, Charles Quint fit construire un fort au Barcarès de Saint-Laurent, entre le grau Saint-Ange et l'embouchure de l'Agly¹.

En 1496, un fortin en bois est signalé au grau Saint-Ange. Devant l'évolution de l'artillerie et la nécessité de mettre Salses hors de portée d'une attaque lancée depuis le littoral, la construction d'un fort au grau Saint-Ange semblait logique pour les ingénieurs espagnols. L'ouvrage apparaît pour la première fois dans les *Memòries de l'església de Sant Jaume de Perpinyà*. *Memòria com se feu un castell de fusta sobre lo estany de Salsas : A vint de gener de l'any mille quatre-cents norante-e-sis, fon dresat un castel de fuste com un baluart dins l'estany de Sanct Lorens per garde del Grau y que no vinguesen per aquest altres locs, lo qual ere guarmit de artillerie y molta gent guardave dit Castell*².

En 1835, Henry apporte une précision sur l'architecte et l'armement du fort sans citer, hélas, ses sources : (...) *Le château de Salses défendait l'entrée du Roussillon par la grande route ; mais il y a, pour arriver dans cette plaine, une seconde route resserrait entre la mer et l'étang de Salses, à travers l'étroite langue de terre qui les sépare : on la nomme le chemin du Grau (gradus) de Leucate. Pour barrer ce passage, Henriquez fit construire à la hâte un château en bois, dans lequel il mit dix arbalétriers et autant d'arquebusiers. Ce blokhaus, muni de trois ribaudequins, était tellement fort par sa position, qu'il semblait que rien ne devait plus passer. Cependant, malgré cette précaution, une bande de Gascons pénétra en Roussillon pendant la nuit, et se mit à butiner (...)*³.

1 - Puig, Passarrius, Mazière & alii, 2000.

2 - Simon i Tarrès, Vila, 1998, p. 256.

3 - Henry, 1835, p. 224.

Côté français, les architectes se contentent de renforcer les défenses de Leucate et délaissent le littoral. Une attaque espagnole par le Lido étant peu évidente vu l'importance de certains graus. Quoi qu'il en soit, en 1496, les Espagnols défendent le grau avec un simple fortin en bois construit à la hâte⁴. L'ouvrage est brûlé en octobre 1496 par le maréchal de Saint-André⁵. Le 5 octobre 1503, les Espagnols mettent le siège devant le fort en bois construit sur un emplacement très favorable, au milieu même du grau, par les Français. Décidé à faire lever le siège de Salses, le roi Ferdinand prend le fort le 19 octobre 1503⁶.

Si l'on s'en tient à un ouvrage anonyme publié en 1698⁷ il y a des avantages et des inconvénients à bâtir un fort sur une île ou au bord d'un grau. Les avantages sont que la fortification échappe à la mine grâce à sa proximité avec l'eau, elle n'a pas besoin de beaucoup d'ouvrages de flanquement, l'assiégé peut mettre le feu à la flotte assaillante. Ce même adversaire peut en voir l'artillerie depuis la fortification. Il faut donc un assaut terrestre et naval pour faire tomber la place. Du côté des inconvénients, logiquement l'ennemi peut facilement couper les vivres et empêcher l'arrivée des secours plus facilement. Il faut ajouter que ce genre de place est propice à certaines maladies (malaria...). Pour finir, il faut que cette place résiste aux tempêtes d'où des digues, écluses ou levées de terres construites à grands frais.

En 1636, un plan est dressé pour la redoute du grau par les ingénieurs espagnols. Ce plan, conservé aux Archives de Simancas, montre une puissante redoute quadrangulaire, entourée de fossés et flanquée d'un bastion (figure 1). En 1636, le duc d'Halwinn prévoyait une invasion Espagnole débouchant de Clairac et s'avançant par le Lido appuyée par les canons du fort Saint-Ange car il n'y avait aucune fortification côté français pour faire face à ce fort. Et, effectivement, en 1637, des troupes espagnoles franchissent le grau appuyées par les canons du fort. En automne 1638, le duc d'Halwinn, devenu Maréchal de Schomberg, propose d'assiéger à la fois Salses et le fort Saint-Ange.

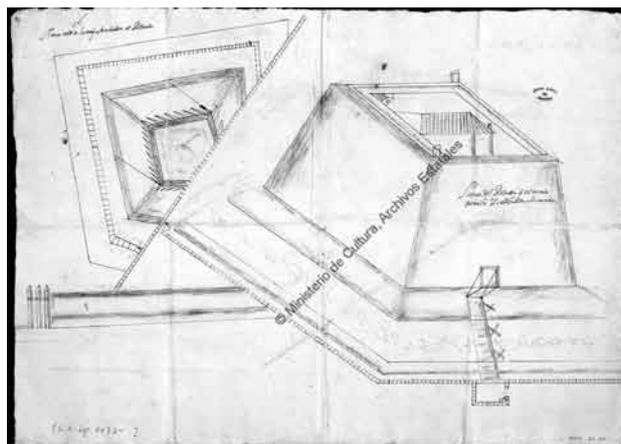


Fig 1 : Le fort du Grau en 1637 (archives de Simancas).

En 1638, les ingénieurs espagnols dressent un plan en vue de renforcer le fort du grau et le doter d'une enceinte avec cinq bastions et une demi-lune placée à l'est, dans le prolongement du bastion de la redoute. L'ensemble aurait dû faire 140 m de large sur 280 m de long soit une superficie de près de 3,90 hectares (figure 2). Pour mémoire, le fort de Salses fait près de 4 hectares et celui de Leucate près de 3 hectares. On sait que ce projet est resté lettre morte car en juin 1639, Arpajon, Argencourt et Mayolas, à la tête de 500 chevaux, bousculent la cavalerie castillane et assiègent le fort Saint-Ange. Qualifiée de *simple redoute de gabions et de terre*, le fort est pris et brûlé⁸.

Dans les *Mémoires de Henri de Campion*, on trouve des mentions du fort : (...) *A l'extrémité de ces montagnes, du côté de la mer, il y a un étang d'eau salée entre lequel et le pied de la montagne se trouve un chemin large à passer deux ou trois chariots, au bout duquel, à l'entrée du Roussillon, est bâtie la forteresse de Salces, dont je parlerai bientôt. L'autre côté de l'étang, vers la mer, en est séparé par une plage qui a une cinquantaine de pas de large et deux lieues de long, à une extrémité de laquelle est le Roussillon, où les ennemis avoient un poste nommé le fort de Saint-Ange. A l'autre extrémité, du côté du Languedoc, est bâtie la ville de Leucate (...)*⁹. (...) *Le maréchal de Schomberg, ayant eu ordre du prince de Condé d'entrer dans le pays que je viens de décrire, jugea impossible de pénétrer par la plage, à cause du fort de Saint-Ange, ni entre l'étang et la montagne à cause de Salces. Il résolut de s'avancer par les Courbières, où l'armée de Louis XI avoit passé autrefois (...)*¹⁰.

4 - Quehen, Dieltens, 1990, p. 102-103.

5 - Bayrou, 2004, p. 27, 28 et 30.

6 - Aragon, 1930, p. 131.

7 - Anonyme, 1698, p. 44 et 45.

8 - Vassal-Reig, 1934.

9 - Moreau, 1857, p.95 (1639).

10 - Moreau, 1857, p.96 (1639).



Fig 2 : Projet d'agrandissement du fort du grau Saint-Ange de 1638 (archives de Simancas).

Cela corrobore le fait qu'en 1639, le fort Saint-Ange soit attaqué par le nord et par le sud¹¹. En 1639/1640, les Espagnols tentent de prendre le fort pour faire diversion. Arpajon et Argencourt commandent le corps chargé de la protection du littoral¹² (12).

Pour savoir ce qu'est devenu le fort après cette tentative espagnole, les *Mémoires de Henri de Campion* nous offre un début de réponse : (...) *le prince de Condé réunit toutes les troupes en un corps, alla prendre Canet, petite ville près de la mer, et retourna à Narbonne après avoir fait démolir le fort de Saint-Ange. Après cela, le maréchal de Schomberg fut assiéger et prendre Estagel (...)*¹³. Ce passage, éloquent, amène une réflexion quant à l'attaque par le prince de Condé (ou sa bannière) et la destruction de ce que le *Moniteur* qualifie de *simple redoute de terre et de gabions...* Un texte de 1840 parle du siège du *petit château de Salses* par Condé le 12 juin 1639. Ce dernier passe par l'étang de Leucate, à l'entrée du Roussillon¹⁴.

11 - Bayrou, 2004, p. 36.

12 - Bayrou, 2004, p. 39.

13 - Moreau, 1857, p.102-103 (1639).

14 - Simonde de Sismondi, 1840, p. 394.

On peut, dès lors, émettre l'hypothèse que le duc d'Halwinn a été mis au courant du projet d'agrandissement du fort Saint-Ange par un espion et qu'il en a informé Richelieu. En 1638/1639, la disgrâce du duc d'Halwinn se faisant évidente, Richelieu se devait d'accélérer le mouvement. La prise du fort Saint-Ange par les 500 cavaliers français menés par Arpajon devait servir dans ce but. Le puissant fort est transformé, dans le récit du *Mercurre François*, en une simple redoute bâtie en terre. Il faut ajouter, à cette hypothèse, qu'une redoute en terre de 50 m de côté à une cinquantaine de mètres de la mer, à une altitude de 2 m au mieux et dans un espace battu aux quatre vents ne paraît pas plausible. Toutes les fortifications bâties par Ferdinand d'Aragon et ses successeurs sont, sans exception à notre connaissance, en maçonnerie. Le général Lamartinière, lors de son inspection de 1793, parle d'un ouvrage maçonné au grau Saint-Ange¹⁵.

Dans son traité de fortification¹⁶, Charles Ozanam parle de la fortification à l'Espagnole à la page 166 et, l'on comprend mieux le plan de 1638 au regard de la partie concernant la fortification en bord de mer. En effet, si aucun siège n'était à craindre côté terre, il n'en allait pas de même du côté de la mer. Le développement de la marine de guerre et l'amélioration de l'artillerie embarquée devait, à l'époque déjà, être prise en compte.

Pour un fort construit en terre et exposé aux vents et aux coups de mer, ces dimensions paraissent exceptionnelles et la présence d'un vaste bastion placé sur le flanc est, pouvait donner l'illusion, de loin, d'un puissant fort dont la superficie devait dépasser les 2900 m². En 1861, Napoléon Fervel parle aussi de cet ouvrage car, en 1793, se trouvait trois redoutes entre l'étang de Leucate et l'embouchure de la Têt dont *une redoute dotée de 2 pièces de 24 sur l'emplacement de l'ancien château Saint-Ange*¹⁷.

La batterie apparaît en tant que telle sur un plan de 1879 et un plan de 1883 tous deux relatifs aux salines du Barcarès. Sur ce dernier plan, le relevé fait est semblable au plan de 1636¹⁸. La batterie est encore mentionnée sur une carte au 1/50.000^c en 1889 rééditée en 1932, à 750 m environ au

15 - A.D.P.-O. L1011. *État des fortifications entre l'embouchure de l'Aude et l'embouchure de l'Agly*.

16 - Ozanam, 1694.

17 - Fervel, 1861.

18 - Praca, 1998, p. 48 et 56-57.

nord du cimetière sous la dénomination *ancienne batterie Saint-Ange*. Il ne reste actuellement pas de vestige de cette fortification dont les traces ont disparu lors de l'aménagement du littoral dans les années 1960 (Mission Racine). Après recherches, elle se situerait sur l'emplacement de l'avant-port Saint-Ange sur la droite du pont routier du grau (RD90 en venant du village) comme semble l'attester une vue de l'IGN de 1963. Une autre vue de 1965 montre que le fort était bel et bien menacé par la construction d'un port.

Batteries, Redoutes et épaulements : un inventaire à la Prévert des fortifications

Au XVII^e et surtout au XVIII^e siècle, batteries, redoutes et épaulement commencent à être uniformisés en fortifications types. En France, le mouvement démarre avec Vauban. En Languedoc, Antoine Niquet et Jacques-Philippe Mareschal vont œuvrer dans ce sens.

Si une redoute est une construction dépassant les 10 m de côté, une batterie est plus importante et peut dépasser, pour celles que nous connaissons, les 300/400 m². Les épaulements sont des ouvrages sommaires destinés à recevoir une à deux pièces d'artillerie. Certains des épaulements de la période révolutionnaire sont devenus des batteries à la fin du XIX^e siècle sans pour autant que leurs superficies aient évolué.

Fernel nous parle de ces fortifications¹⁹. Outre la redoute de l'ancien château Saint-Ange, deux autres redoutes armées de 2 pièces d'artillerie chacune sont mentionnées : celle de Saint-Laurent-de-la-Salanque et celle de Sainte-Marie.

Une batterie est mentionnée aux Cabanes de Canet, et quatre épaulements non garnis pour recevoir de l'artillerie sont également cités par Fernel : les Basses de Canet, la Coulle de Llança, Saint-Cyprien, le Pilon. Ces fortifications étaient desservies par 2500 fantassins, 250 cavaliers et 21 pièces de campagne, desservies par trois compagnies de canoniers gardes-côtes. Il existait de plus un réseau de vigies à Sainte-Marie, Saint-Nazaire, Saint-Cyprien, le moulin d'En Souret et Saint-Elme. La dernière fortification avant la côte rocheuse et ses défenses était la batterie de Siné armée 2 pièces d'artillerie dominant la plage du Racou à Argelès-sur-Mer.

On sait par Lluís Bassède²⁰ qu'il y avait en 1758 cinq redoutes et neuf postes de vigies. En 1778 fut créé un corps de canoniers garde-côtes, fort de 600 hommes répartis en 12 compagnies. En même temps, les postes de vigie,

portés au nombre de 10, deviennent des petits fortins, avec des murs épais, un corps de garde, une poudrière, des épaulements en terre ou en pierres.

La redoute du « *Pilon du Tech* », juste au nord de l'embouchure de cette rivière fut détruite par une inondation en 1787 et transformée en simple épaulement pour l'artillerie si l'on en croit Fernel.

La batterie d'En Sourre :

Citée par Fernel sous le nom de *batterie de Siné*²¹, elle domine la plage du Racou et est armée 2 pièces d'artillerie. À la période révolutionnaire cet ouvrage est cité. Il apparaît ensuite sur les cartes d'Etat-Major jusque dans les années 40. L'ouvrage, repris par les Allemands entre 1942 et 1944 est, semble-t-il, abandonné et tombe en ruine.

Sur les cartes d'Etat-Major de 1850, toutes les fortifications citées par Fernel sont portées. En 1930, seule l'ancienne batterie du grau Saint-Ange apparaît sur une carte avec l'ancienne batterie d'En Sourre. On peut penser que la tempête de 1921 qui a détruit la batterie de la douane à La Franqui a été aussi dévastatrice pour cet ouvrage, et pour les autres qui étaient abandonnés depuis les années 1880. En 1963, une photo de l'IGN montre les traces du fort Saint-Ange déjà entamé par les travaux de la mission Racine. Les photos IGN de 1942, 1963 et 1965 de la côte ne montrent pas de traces d'autres fortifications entre le grau Saint-Ange et le Racou.

Lexique

Fascine : fagot de branchages fortement liés, utilisé pour des travaux de fortification ou de terrassement.

Gabion (de l'italien *gabbione*: grosse cage) : c'est une sorte de casier tressé à l'aide de fils de fer ou d'acier et contenant des pierres. Il sert essentiellement à la construction de murs de soutènement pour retenir des massifs de terre.

Ribaudequin : pièce d'artillerie entre la bombarde et la sarbatane. Ancien engin de guerre du XV^e siècle composé de plusieurs canons de petits calibres divergents ou groupés.

19 - Napoléon Fernel, p. 382 et 383.

20 - Bassède, 1969, p. 43 et 44.

21 - Napoléon Fernel, p. 383.

Bibliographie

- Anonyme, 1698 : ANONYME - *Nouvelle fortification françoise, espagnole, italienne & hollandaise ou recueil de différentes manières de fortifier en Europe*. Georges Callet imprimeur, Amsterdam, 1698, 255 p., 46 pl.
- Aragon, 1930 : ARAGON (H.) - *Les châteaux forts du Roussillon. Villefranche et Salses*. Monuments historiques. Imprimerie de L'Indépendant, Perpignan, 1930, 158 p., ill.
- Aubery, 1666 : AUBERY - *L'histoire du Cardinal-Duc de Richelieu. Tome premier*. Pierre du Marteau imprimeur, Cologne, 1666, 693 p.
- Aubery, 1666 : AUBERY - *L'histoire du Cardinal-Duc de Richelieu. Tome second*. Pierre du Marteau imprimeur, Cologne, 1666, 863 p.
- Bassède, 1969 : BASSÈDE (L.) - Les fortifications d'Elne. *Cahiers Ligures de Préhistoire et d'Archéologie*, 18, 1969, p. 31-44.
- Bayrou, 2004 : BAYROU (L.) (dir.) - *Entre Languedoc et Roussillon. 1258-1659. Fortifier une frontière ?* Amis du Vieux Canet, Mairie de Duilhac, 2004, 447 p., 65 annexes, ill.
- Faucherre, 1990 : FAUCHERRE (N.) - *Places fortes, bastion du pouvoir*. Collection Patrimoine vivant, Editions REMPART, Paris, 1990, 115 p., ill.
- Fervel, 1861 : FERVEL (J. N.) - *Campagnes de la Révolution Française dans les Pyrénées-Orientales et description topographique de cette moitié de la chaîne pyrénéenne*. Deuxième édition, tome second. Librairie militaire J. Dumaine, Libraire Editeur de l'Empereur, Paris, 1861, 396 p.
- Henry, 1835 : HENRY (D.-M.-J.) - *Histoire du Roussillon comprenant l'histoire du Royaume de Majorque. Deuxième partie*. Imprimerie Royale, Paris, 1835, 676 p.
- Moreau, 1857 : MOREAU (M. C.) - *Mémoire de Henri de Campion. Nouvelle édition suivie d'un choix des lettres d'Alexandre de Campion avec des notes*. Librairie P. Jannet, Paris, 1857, 493 p.
- Ozanam, 1694 : OZANAM J. - *Traité de fortification contenant les Methodes anciennes & moderne pour la Construction & la Deffenfè des Places, et la manière de les attaquer, expliquée plus au long qu'elle n'a été jusques à present*. Chez Jean Jombert,, Paris, 1694, 256 p., 44 pl.
- Praca, 1998 : PRACA (E.) - Pêcheries et salines : les activités commerciales de Pierre Bardou-Job sur la façade maritime des Pyrénées-Orientales au XIXe siècle. *La Clau*, 1, 1998, p. 41-62.
- Puig, Passarrius, Mazière & alii, 2000 : PUIG (C.), PASSARRIUS (O.), MAZIÈRE (F.), KOTARBA (J.), RIÉRA (D.), BÉNÉZET (J.), BREST (S.), MACH (J.), DOMINGUEZ (C.), EPPE (G.) - *Rapport de prospection et d'inventaire archéologique. La plaine du Roussillon du Paléolithique au XIXe siècle*. AAPO, SRA Languedoc-Roussillon, 2000, 300 p.
- Quehen, Dieltens, 1990 : QUEHEN (R.), DIELTENS (D.) - Les anciens chemins de franchissement de la Haute Corbière et leur défense à l'époque moderne. *Bulletin de la Société d'Etudes Scientifiques de l'Aude*, tome LXXXX, 1990, p. 99-107.
- Simon i Tarrés, Vila, 1998 : SIMON i TARRÉS (A.), VILA (P.) - *Cròniques del Rosselló segles XVI-XVII*. Bibliotheca Torres Amat - 19. Curial Edicions Catalanes, Barcelone, 1998, 383 p.
- Simonde de Sismondi, 1840 : SIMONDE de SISMONDI (J.C.L.) - *Histoire des Français. Tome vingt-troisième*. Imprimerie de Crapelet, Paris, 1840, 570 p.
- Liens internet :
- <http://www.jtosti.com/villages/barcares.htm>
<http://www.mcu.es/ccbae/es/mapas/principal.cmd>
<http://www.universalis.fr/encyclopedie/ribaudequin/>
<http://www.fortiff.be/iff/index.php?page=default>



COMPTE -RENDU DE CONFÉRENCE**Découvertes archéologiques récentes à LYON**

André Pelletier,
Professeur émérite à l'université Lumière-Lyon 2

(Conférence donnée le 19 mars 2011)

Au début de la décennie 1980, l'histoire de *Lugdunum* commençait à la fondation de la colonie romaine en -43 par Munatius Plancus. A. Desbat notait, à cette époque, que tous les objets considérés comme celtiques, recueillis sur le site de Lyon, avaient été trouvés soit isolément, soit dans des contextes gallo-romains. Or au cours des 30 dernières années, la multiplication des chantiers sur le territoire lyonnais, principalement dans la presqu'île (creusement de quatre parcs souterrains), au sommet de Fourvière (là où s'implanta la colonie) et dans la plaine de Vaise, au nord de l'agglomération, a repoussé les origines de l'occupation du site à environ 10 000 ans av. J.-C. On est loin de Plancus et de l'année 43 !

La topographie de la presqu'île

Jusqu'au début de notre ère, la presqu'île était parcourue par de multiples bras qui changeaient d'emplacement à la faveur des crues des deux cours d'eau. La Saône, repoussée par la puissance du Rhône, coulait alors au pied de la colline de Fourvière. Or progressivement, le Rhône s'enfonce dans un lit proche de son cours actuel, tandis que la Saône libérée donne naissance à un second bras, qui deviendra le principal au III^e siècle et son cours actuel. À partir du milieu du I^{er} siècle, commence alors un mouvement de colonisation de la presqu'île, à la fois par exhaussement des terres et par création de vides sanitaires, grâce à l'emploi d'amphores retournées. Toutefois, jamais l'occupation de la presqu'île ne sera continue. Seule la partie méridionale sera réellement occupée, avec une trame viaire régulière qui, du fait de la présence des entrepôts des grands marchands (et de leurs maisons), prendra le nom de *canabae*.

Lyon pendant la Protohistoire

Si les premières traces d'occupation remontent à 10 000-8000 av. notre ère, dans le quartier de Rochecardon, au pied du plateau de La Duchère (silex taillés qui ont dû glisser le long du rebord), c'est vraiment à **l'Âge du Bronze** (2200-750) que l'occupation se précise, sans être continue, ce qui est fréquent à cette époque. Les deux horizons les mieux représentés sont le Bronze ancien (2 000-1 500), avec 8 sites reconnus à Vaise, présentant des structures liées à des habitats ; et le Bronze final (1 300-750), avec 10 sites identifiés à Vaise, mais aussi sur la rive gauche de la Saône : petits habitats groupés, sans plan d'ensemble cohérent, habitations de plan rectangulaire, avec des murs en clayonnage et torchis, des toits de chaume ou de joncs.

Vaise au 1^{er} Age du Fer

Le territoire de Vaise, constitué sans doute par un ancien bras de la Saône, est occupé pendant tout le V^e siècle. 32 points de découvertes y ont été recensés. Il s'agit d'une véritable petite agglomération d'au moins 70 hectares, pouvant accueillir plusieurs milliers d'habitants, qui a été précédée par un espace funéraire qui s'étend de 800 à 570 (sans habitat correspondant). Vaise est alors un centre artisanal (métallurgie du fer et du bronze) et commercial, qui reçoit les premières amphores vinaires d'Etrurie et de Marseille (vin grec reconditionné) et sert de relais entre la méditerranée et les pays septentrionaux. La population présente les caractéristiques des peuples alpins (plateau suisse et Préalpes du Nord).

Vaise et Fourvière au 2^e Age du Fer

Après deux siècles d'interruption, l'occupation reprend jusqu'à la fin de l'Antiquité. Elle concerne cette fois Vaise et Fourvière, mais aussi les rives de la Saône et même la Croix-Rousse. Les découvertes concernent des tombes (5 tumulus à inhumation à Vaise, datés de 200 à 125) ; plusieurs grands enclos fossoyés à Vaise et à Fourvière datés du milieu du II^e siècle au début du I^{er}. Dans les larges fossés creusés en V, longs de plusieurs centaines de mètres, on a dégagé des milliers d'ossements animaux (porcs principalement) et des tessons d'amphores vinaires italiques, de type Dressel 1. Matthieu Poux a proposé d'identifier ces enclos comme des lieux de festins publics, réservés à l'aristocratie et occupés temporairement, comme on en trouve à Corent en Auvergne ou à Ribemont dans la Somme. Il y voit aussi un lien, à la fois avec la fondation de la colonie et l'installation du sanctuaire des Trois Gaules sur les pentes de la Croix-Rousse. Il y aurait, en sorte, continuité entre ces enclos gaulois et la colonie romaine, ce qu'avait suggéré en son temps, avec d'autres arguments, un érudit lyonnais, Amable Audin, responsable des fouilles de Lyon au lendemain de la Seconde Guerre mondiale.

Même si les traces d'artisanat et d'habitat apparaissent seulement à partir de -70, Vaise redevient un centre du commerce du vin italien particulièrement actif à partir du milieu du II^e siècle. Mais ce qui est le plus marquant, c'est l'influence architecturale romaine qui se manifeste dans la construction et le décor des maisons que l'on peut qualifier, comme les habitants, de gauloises : usage des *tegulae* et des *imbrices* romaines pour la couverture des toits, des enduits peints imités du I^{er} style pompéien pour les décorations intérieures.

On comprend mieux aujourd'hui pourquoi le site de Lyon a été choisi pour l'installation d'une colonie romaine : l'influence italienne y était déjà solidement implantée.

La fondation de la colonie

Selon les données historiques (sénatus-consulte du Sénat, correspondance Plancus-Cicéron), la *Colonia Copia Felix Munatia Lug(u)dunum* fut fondée au cours du second semestre de l'année

43 av.J.-C., au profit de colons (vraisemblablement des vétérans de la 5^e légion *Alauda*) installés peu de temps auparavant, sans doute par César, à Vienne et chassés par les Allobroges en 44, après la mort du dictateur. Les fouilles de ces trente dernières années ont permis de reconstituer le périmètre de la colonie primitive. Celui-ci se développait sur le plateau de la Sarra, point culminant de la colline (298 m), autour d'un axe principal (*decumanus maximus*) qui est l'actuelle rue Roger-Radisson (ancienne voie d'Aquitaine). Quelques traces d'occupation antérieures à -43 se rapportent peut-être à l'installation en -44 des colons viennois. Le territoire de la colonie était divisé en îlots de 120 pieds de côté, séparés par des rues dont la largeur était comprise entre 8, 70 m et 17, 50 m. De cette première colonie, on connaît aujourd'hui un palais, des maisons et le temple du culte impérial.

Les vestiges du palais, attribué par son découvreur A. Desbat à Agrippa, dont on sait qu'il était à Lyon vers 20-18, ont été dégagés au-dessous de ce que A. Audin considérait, à tort comme l'ont montré les fouilles, comme un sanctuaire de Cybèle. Ils montrent une structure étagée sur 2 200 m², construite entre -20 et -15, et comprenant un *atrium* couvert, un *tablinum*, un péristyle et un *balneum*, l'ensemble précédé de boutiques. Les maisons les plus anciennes datent de la fin du I^{er} siècle av. J.-C. Celle dite à l'*opus spicatum*, proche du palais, développe huit pièces autour d'un atrium de 70 m². Sous Tibère, apparaît, rue des Farges, une maison à péristyle, dite maison aux masques, dont 14 pièces ont été dégagées sans que l'on connaisse sa superficie totale. Enfin le sanctuaire municipal du culte impérial a été retrouvé sous le couvent du Verbe Incarné. Construit sur un cryptoportique de 120 x 80 m, il comporte un temple du culte impérial daté du règne de Tibère, donc contemporain de l'édification, au sanctuaire des Trois Gaules, de l'amphithéâtre.

Au vu de l'ensemble de ces découvertes, on ne peut plus passer sous silence ce texte apocryphe des II^e-III^e siècles que l'on appelle le pseudo-Plutarque et qui se rapporte aux origines celtiques de *Lugdunum* : « Auprès de cette rivière (la Saône), s'élève un mont appelé *Lougdownon* ; il a changé de nom pour la raison que voici : Mômoros et Atépomaros, chassés du pouvoir par Sésèroneus, vinrent sur cette

colline, obéissant à un oracle, pour y fonder une ville. Alors qu'on creusait les fondations, tout à coup, apparurent des corbeaux, voltigeant de tous côtés, qui emplirent les arbres alentour. Alors Mômoros, expert en présages, appela cette ville *Lougdownon*. En effet, dans leur dialecte, on appelle le corbeau *lougos* et une éminence *dounon*, comme le rapporte Clitophon, au livre 13 de ses *Fondations urbaines* ».

Même si l'on fait fi aujourd'hui de l'étymologie la « colline aux corbeaux » pour retenir celle de « colline éclairée » (*lugu-* en gaulois, *lux* en latin, lumière en français), il faut bien reconnaître une part de vérité dans ce texte du Pseudo-Plutarque : les Gaulois étaient en effet installés à Lyon avant les Romains.

Bibliographie :

Arlaud (Catherine) dir., *Lyon, les dessous de la Presqu'île*, DARA, 2000.

Delaval (Eric) dir. et alii, *Vaise, un quartier de Lyon antique*, DARA, 1995.

Desbat (Armand) dir., *Lugdunum. Naissance d'une capitale*, Infolio, 2005.

Poux (Matthieu) et Savay-Guerraz (Hugues) dir., *Lyon avant Lugdunum*, Infolio, 2005.

COMPTE - RENDU DE SORTIE**Voyage à Ullastret (Catalogne sud)****Franck Dory***(Sortie du 28 mai 2011)*

L'année 2011 a été marquée par deux sorties archéologiques à l'A.A.P.-O. D'une part la visite d'une exposition, en janvier, à Barcelone, sur *Les Routes d'Arabie*, d'autre part l'excursion à Ullastret, village ibère de Catalogne sud, le 28 mai. Le voyage prévu à Vienne (Isère) et Saint-Romain-en-Gal (Rhône) les 18 et 19 juin a dû être annulé faute d'un nombre suffisant de participants sans doute rebutés par la fatigue prévisible inhérente au long trajet en autocar. Dommage, car cet ensemble archéologique majeur de la moyenne vallée du Rhône méritait mieux qu'une simple présentation effectuée par Franck Dory, à l'aide d'un petit film, le 20 avril 2011.

La visite d'Ullastret, au moyen d'un covoiturage, a été plus longue que prévu, vu la richesse du site et de son musée, les adhérents ayant ensuite la possibilité de se rendre dans les villages médiévaux voisins de Pals, Ullastret et Peratallada. Nous nous contenterons ici de présenter rapidement le site ibère.

Historique d'Ullastret

Le village ibérique de Sant Andreu d'Ullastret est le plus grand de tous les villages connus de cette époque en Catalogne. Son existence remonte à une période comprise entre le VI^e s. avant J.-C. et le début du II^e s. avant J.-C. Il est situé sur le territoire que les auteurs de l'Antiquité attribuaient à la tribu ibérique des *Indiketes*.

Des traces du passage de l'homme datant d'une époque antérieure ont également été découvertes sur ce gisement. C'est ainsi qu'on a retrouvé de l'époque préhistorique des outils en silex du Paléolithique supérieur et des céramiques du Chalcolithique. Un village, qui s'y établit à la fin du VII^e siècle avant J.-C., était le premier établissement durable et stable dans le *Puig*.

Il ne reste aujourd'hui pas de structures visibles de ce village, étant donné qu'il fut construit avec des matériaux périssables (boue, bois) et qu'il fut presque entièrement détruit par les constructions ibériques ultérieures.

La culture ibérique naquit des influences exercées par les colonisateurs grecs et phéniciens sur les populations indigènes de la fin de l'Âge du Bronze et du début de l'Âge du Fer sur la frange méditerranéenne de la Péninsule ibérique. Elle est considérée comme la première culture historique d'Espagne qui possédait un système d'écriture propre. Les principales innovations technologiques des Ibères sont l'adoption du tour de potier, le développement d'une véritable métallurgie du fer et, pour la première fois, l'utilisation généralisée d'une construction de maisons de structure rectangulaire, faites de murs aux soubassements en pierre. Les villages ibériques s'installaient en général sur des collines faciles à défendre et étaient fortifiés par des remparts.

À l'intérieur de ces « *oppida* », les maisons s'alignaient le long de rues dont le tracé s'adaptait au terrain et était souvent irrégulier. Les maisons avaient une structure simple, avec une ou deux pièces, et parfois un patio. Il y avait cependant à Ullastret également de grandes maisons de familles aristocratiques. Les Ibères possédaient une organisation sociale qui leur permettait d'effectuer d'importants travaux publics comme les remparts, les citernes ou les temples. Chaque village dominait un territoire dont il exploitait les ressources économiques qui assuraient sa subsistance, en particulier l'agriculture et l'élevage, mais également les mines, les carrières, etc. Les villages commerçaient entre eux et avec les Grecs et les Phénico-puniques.

Le village d'Ullastret fut défendu par un rempart dès la fin du VI^e siècle avant J.-C. Cette fortification fut agrandie et doubla pratiquement sa superficie vers 400 avant J.-C.

Cette modification des systèmes de défense est liée à une époque d'insécurité. De nouvelles réformes de la fortification furent réalisées dans le dernier tiers du III^e siècle avant J.-C. à une époque qui coïncida avec le début de la seconde guerre punique.

L'arrivée des Romains dans cette région introduisit un processus de transformations dans le système d'occupation et d'exploitation économique du territoire. Situé dans la zone d'influence directe d'*Empúries*, lieu du premier débarquement romain, Ullastret fut abandonné dans le premier quart du II^e siècle avant J.-C. À 500 mètres au nord-ouest de ce gisement, le village d'Illa d'en Reixac apparaît contemporain et appartient sans doute à la même communauté.

En cheminant sur le site

La visite du site permet de distinguer trois secteurs : la muraille, l'acropole ou partie haute abritant le musée et la zone intermédiaire occupée par les habitations et autres constructions.

1. Le rempart

C'est un des plus grands remparts ibériques et le plus ancien de Catalogne (figure 1). Long près de 900 m. On en connaît le côté ouest. La muraille ouest est la plus achevée du point de vue architectural car elle défend la partie la plus vulnérable du village. Elle est renforcée par sept tours circulaires séparées de 28 m et par une tour carrée qui recouvrait peut-être une tour circulaire antérieure. Une autre tour circulaire, réutilisée au Moyen Âge, est située près du musée. Précisons que l'accès à la partie supérieure de la fortification se faisait à l'aide d'escaliers hélicoïdaux construits à l'intérieur des tours.

Les fouilles opérées depuis 1947 ont également mis en évidence sept portes dans le rempart. Une des principales caractéristiques de la muraille est qu'elle possède des épieux dans les parements lisses ou des angles très prononcés afin de faciliter la défense du village. La datation de l'enceinte pose problème mais les tours circulaires les plus anciennes dateraient du dernier quart du VI^e siècle avant J.-C. et le parement de la muraille du début du IV^e avant notre ère.



Fig. 1 : Rempart d'Ullastret (cliché Léonard Velcescu).

2. L'intérieur du village

La structure du village ibère d'Ullastret est irrégulière car elle a dû s'adapter au terrain abrupt de la montagne dite « Puig de Sant Andreu ». La rue principale (rue 1) conduit à l'acropole depuis la porte 1 et donne naissance à une série d'autres rues perpendiculaires adaptées au relief. Parmi celles-ci la rue A conduit à une place publique ou Agora. Du porche de cette place ne subsistent que deux bases de colonnes en pierre sablonneuse et des silos taillés dans la roche naturelle (figure 2 et 3). Entre la place et la muraille se trouve le quartier du Sud-Ouest, le plus fouillé, où l'on rencontre des maisons aux murs de pierre de diverses époques. Un peu plus haut, la rue B fut recouverte de dalles plates et possédait un portique, le tout à proximité d'une des grandes citernes du village (figure 4).

Les maisons d'Ullastret sont des rez-de-chaussée à plusieurs pièces. Certaines furent construites adossées à la muraille qui leur servait de mur de soutien.



Fig. 2 : Restes de colonnes du porche de l'Agora (cliché Léonard Velcescu).



Fig 3 : Silos taillés dans la roche naturelle (cliché Léonard Velcescu).



Fig 4 : Citerne (cliché Léonard Velcescu).

Les murs sont bâtis en pierre sèche mais on devait aussi utiliser le bois, le torchis ou l'argile. Durant les quatre siècles de vie du gisement, ces maisons furent détruites à plusieurs reprises par des incendies. Les toitures étaient faites de poutres de bois, de boue et de branches, les sols étant en terre battue pour la plupart. Les maisons d'Ullastret possèdent en outre des bancs adossés aux murs souvent avec des sièges en dalles de pierre plate ou de boue. Il y avait aussi des foyers et des fours à pain.

L'approvisionnement en eau potable d'Ullastret posait problème d'où la présence de trois citernes, d'une capacité de 130 000 litres, dont deux sur le versant ouest de l'acropole et l'autre au sommet. Ces citernes ovales, taillées dans la roche, étaient revêtues de blocs de grès et d'enduit de mortier. Elles étaient recouvertes de grandes dalles de pierre et l'eau de pluie en était retirée par un trou.

Près de 230 silos ont également été mis au jour à Ullastret. Taillés dans la roche, ils étaient destinés à stocker les céréales et étaient recouverts de paille et de boue. La situation est similaire à Ensérune (Nissan-Lez-Ensérune, Hérault).

3. L'acropole

La partie haute du village ibère d'Ullastret constituait un quartier sacré occupé par deux temples de type grec. Celui du côté sud est de style *in antis*, rectangulaire avec contreforts. Le pavement est fait d'*opus tessellatum* et d'*opus signinum* ; des *ex-voto* anthropomorphes polychromés ont été découverts. L'autre temple présente un mur recouvert de stuc rougeâtre et semble similaire au premier mais en plus grand. D'autres édifices ont pu exister mais auraient été détruits par la construction du château au XIIe siècle, de l'ermitage Sant Andreu et de la maison du gardien du musée.

Le musée monographique

Le musée d'Ullastret est situé sur l'acropole du site. Edifice gothique rénové, il comprend trois salles d'exposition. La salle 1 abrite les vestiges archéologiques témoignant de la culture matérielle des habitants de l'oppidum en lien avec les colonisateurs grecs. Les salles 2 et 3 sont consacrées à la vie spirituelle, aux croyances religieuses et à l'au-delà, à l'économie et aux moyens de production.

La première salle s'ouvre sur une carte murale des sites archéologiques et peuplades antiques du Nord-ouest de la Catalogne. Elle est accompagnée de photos de l'étang d'Ullastret, aujourd'hui asséché, et d'une grande maquette de l'environnement local. Quelques objets préhistoriques voisinent avec de nombreux fragments de céramiques de diverses origines : poteries locales faites à la main et céramiques tournées ibériques ou d'importation (attique, campanienne, ...) transitant par *Empúries*. Les objets de parure, de toilette, de chirurgie, jouxtent des amphores de provenances variées dont celles ibériques dites à « bec plat ». Le peu de monnaies concerne essentiellement des drachmes d'*Empúries* sans compter quelques éléments architecturaux.

La salle suivante est consacrée à la langue et à l'écriture ibérique composée de 28 signes alphabétiques et syllabiques ; elle peut être lue mais n'a toujours pas été déchiffrée ! Cinq feuilles de plomb et autres tessons de céramique en portent la trace. La religion est matérialisée par des statuettes du dieu Bes, importé d'Égypte par les Phéniciens, et des brûle-parfums en buste de Déméter. Mention spéciale au culte des crânes et à son rituel des têtes coupées pratiqué également en Gaule méditerranéenne. Quant à l'au-delà il est perceptible à travers la pratique de l'incinération avec urnes funéraires de type vase attique accompagnées d'offrandes.

La visite du musée s'achève par les activités économiques locales liées à l'agriculture et à l'élevage. Les outils agricoles côtoient les instruments de la pêche locale, les outils métallurgiques et les pesons de tisserands.

En bref, une journée en Catalogne sud riche de découvertes, davantage axées que prévu sur la culture ibérique mais sans regrets pour la plupart des participants, hormis peut-être l'absence d'un guide professionnel néanmoins partiellement palliée par Michel Martzluff qui a improvisé une découverte approfondie des remparts d'Ullastret.

Bibliographie

MARTÍN i ORTEGA Ma A. : *Ullastret, guide des fouilles et du musée*. Diputació Provincial de Girona, Girona, 1980, 58 p., 31 fig.

MARTÍN i ORTEGA A. : *Ullastret poblat ibéric. Guies de jaciments arqueològics*, diputacion de Girona, édition française, 1985. 33 p.

MARTÍN i ORTEGA A. : *Ullastret. Guide du Museu d'Arqueologia de Catalunya, Ullastret, M.A.C., Generalitat de Catalunya*, 2001. 63 p., ill.

COMPTÉ - RENDU DE COLLOQUE

*L'Aresmar invitée à Tyr (Liban) au séminaire international***L'HISTOIRE DE TYR
AU TÉMOIGNAGE DE L'ARCHÉOLOGIE****Georges Castellvi, Tarek Kuteni, Jean Sicre**

(2-4 octobre 2011)

Au titre du jumelage entre Perpignan et Tyr, l'ARESMAR était intervenue dans les eaux du port nord de Tyr ou port Sidonien en 2003 et surtout 2004 (première autorisation de sondage décernée à Cyr Descamps et Jean Sicre). Les fouilles qu'ils ont menées avec quelques plongeurs de l'ARESMAR et des plongeurs locaux ont permis de révéler en profondeur le môle Poidebard - du nom du père qui l'avait identifié dans les années 1930¹. En 2006 et 2007, deux missions ont été envoyées pour inventorier, étudier, dessiner, photographier les objets issus de la fouille. Les résultats ont fait l'objet d'un important article publié en 2008 à Beyrouth : Georges Castellvi, Cyr Descamps, Valérie Porra Kuteni, Michel Salvat, Jean Sicre, avec la participation de Charles Camilleri, Michel El-Helou, Patrick Fayret, Miledeh Francis Sicre, Tarek Kuteni, Ibrahim Noureddine, Myriam Seco Alvarez, « Recherches archéologiques sous-marines à Tyr », *Bulletin d'Archéologie et d'Architecture Libanaises (BAAL)*, 11, 2007, Ministère de la Culture, Direction Générale des Antiquités, Beyrouth, 2008, p. 57-103.

Une conférence a d'ailleurs été présentée en 2007 à l'AAPO, suivie d'un résumé dans le bulletin de l'année : G. Castellvi, C. Descamps, V. Porra Kuteni, M. Salvat, J. Sicre, « Fouilles archéologiques sous-marines dans le port nord de Tyr (Liban). Premiers résultats », *Archéo 66. Bulletin de l'A.A.P.-O.*, n° 22, p. 59-61.

Depuis la parution de l'article en 2008, les contacts étaient maintenus avec la Direction Générale des Antiquités du Liban, sans que rien ne se fasse de nouveau.

L'heureux hasard a fait qu'en ce début d'année 2011, au moment où Jean Sicre lançait l'idée de la réalisation d'une exposition trilingue (français, arabe, anglais) sur kakémonos² sur l'histoire et les fouilles de l'ARESMAR à Tyr - exposition destinée à être présentée à la fois sur place et à Perpignan - , nous recevions, le 1^{er} avril, au nom de Georges, une invitation officielle à présenter une communication au Séminaire international *L'Histoire de Tyr au témoignage de l'archéologie*, qui s'est tenu au Centre d'archéologie sous-marine de Tyr (en création), les 3 et 4 octobre de cette année (figure 1). Occasion pour nous de représenter à nouveau l'ARESMAR à Tyr ainsi qu'indirectement la Ville de Perpignan. Ont également participé au séminaire Jean Sicre et Tarek Kuteni, auteurs respectifs de posters trilingues : *La recherche archéologique dans les eaux de Tyr : enjeux et techniques* (JS) et *Figurines et statuettes de Tyr* (TK et Valérie Porra Kuteni). Une délégation de la Ville de Perpignan a participé également au séjour, multipliant les réunions de travail avec la Municipalité tyrienne ; elle était constituée de Marie-Thérèse Sanchez-Schmid, maire adjoint chargée de l'éducation et de l'enfance, des relations publiques et des relations internationales et députée européenne, Christine Pagnon-Maudet, conseillère municipale déléguée au tourisme culturel, Dominique Vilain, responsable du service des jumelages, et Zohra Akari, présidente de l'association départementale franco-libanaise.

Le séminaire était organisé par la DGA du Ministère de la Culture et le Conseil de Développement et de Reconstruction (Liban) avec la participation de la Mission culturelle

1 - Premier compte-rendu succinct dans *Bulletin de l'A.A.P.-O.*, n° 20, décembre 2005 : « Pleins feux sur l'ARESMAR », par Cyr Descamps, p. 79-82 (notamment p. 81-82).

2 - Le terme *kakemono* (japonais) vient des œuvres d'art calligraphiques japonaises suspendues.



Fig 1 Affiche du séminaire de Tyr (octobre 2011, cliché Georges Castellvi)

de l'Ambassade de France au Liban, l'Agence Française de Développement, l'IFPO, le Bureau de l'UNESCO à Beyrouth, la Municipalité de Tyr et la Cooperazione Italiana (Ministère italien des Affaires Etrangères).

L'objet du séminaire était de faire le point sur l'histoire de la cité en fonction des connaissances littéraires associées aux vestiges archéologiques, objets et ruines.

Le but était de montrer l'engagement de l'Etat libanais et de ses partenaires pour la sauvegarde de Tyr (classée au Patrimoine mondial de l'UNESCO) à travers un projet de mise en valeur économique et culturel de la ville (nouveau marché, remodelage du port, réhabilitation de bâtiments communaux à vocation culturelle, création d'un centre d'archéologie sous-marine, création d'un musée-dépôt d'archéologie, restauration d'un certain nombre de vestiges choisis...) en liant notamment les sites et les structures archéologiques dans un *parcours* ou *sentier culturel* par un cheminement pédestre à travers la vieille ville.

Notre point de vue : certaines actions sont effectivement bien avancées (réhabilitation des locaux du futur centre d'archéologie sous-marine (figure 2) et de la Maison de Ville *Beit Mamlouk* (figure 4), d'autres en cours (nouveau marché et ses abords, musée d'archéologie sur le site *Al Bass*) ; par contre il reste quelques mois à la DGA pour présenter à l'UNESCO une carte archéologique à jour de la ville et de ses franges, afin de pouvoir faire le point au plus tôt sur les potentiels archéologiques à préserver ou reconnaître, et trancher quelques dossiers sensibles d'archéologie urbaine : continuation de l'autoroute, remodelage du port...



Fig 2 Les participants au séminaire devant le futur centre d'archéologie sous-marine de Tyr (cliché Jean Sicre)



Fig 3 : Présentation du futur musée d'archéologie de Tyr, en cours d'aménagement sur le site Al Bass par Ali Badawi (DGA-Tyr) et Jean Yasmine (CDR) (cliché G. Castellvi).

Nous avons noté l'attitude positive et volontariste des représentants de l'Administration, tant de la DGA que du CDR. A certains égards, il serait intéressant d'échanger sur le thème de la vocation culturelle et touristique de la Ville, entre Tyr et Perpignan : il a été ainsi noté par nous, archéologues-citoyens, comment les concepteurs du projet croient dans la création d'un musée d'archéologie comme pôle de recherche (pour les scientifiques), de vulgarisation (pour la population locale placée devant ses racines) et de tourisme (quasi-inexistant face à un potentiel énorme mais qui reste à développer avec des structures à construire). On veut croire que cela se réalise dans les meilleures conditions en préservant au mieux le patrimoine existant et celui qui reste à découvrir dans un programme de diagnostics d'archéologie préventive...

Déroulement du séminaire

Nous avons été 26 invités à intervenir durant ce séminaire qui a duré deux jours complets après un accueil et une visite du projet de construction du musée (figure 3) le dimanche 2 octobre (site *Al Bass*).

L'inauguration du séminaire s'est faite le 3, en présence notamment du ministre libanais de la Culture, de l'ambassadeur de France à Beyrouth, du maire de Tyr... Puis les séances se sont enchaînées sur deux jours :

- « Les temps et les lieux » a porté sur l'historique des fouilles, des restaurations et l'état des lieux des vestiges découverts depuis les années 1960 ;

- « Les projets en cours » présentés sont les fouilles toujours en cours de la nécropole phénicienne d'*Al-Bass* (équipe catalane de l'université Pompeu Fabra de Barcelone) et les anciennes fouilles du « quartier maritime » reprises et réinterprétées par l'équipe de Pierre-Louis Gatier (CNRS-Univ. Lumière Lyon II) ;

- « Archéologie sous-marine » : trois interventions différentes de trois signataires de l'article de l'ARESMAR dans *BAAL* 2007 : Ibrahim Nouredine (libanais installé à Ontario) sur une typologie des structures portuaires des Phéniciens (a donc repris en partie l'étude du môle Poidebard), Myriam Secco sur une série de campagnes de collecte de 320 figurines ou fragments en terre cuite provenant d'une épave à quelques kilomètres de la côte à 35 m de profondeur, enfin, pour l'ARESMAR, Georges a présenté une nouvelle étude sur le « Môle antique du Port Sidonien de Sour/Tyr : techniques de construction et approche socio-historique (figure 5) :

Résumé : *Le but de cette présentation est de compléter les réflexions à partir des recherches menées en 2004 par une équipe franco-libanaise sur le môle antique du port Sidonien de Tyr et publiées en 2007 dans BAAL (Castellvi et al., 2007). L'objectif est à la fois de caractériser le choix des techniques employées (transport et mise en œuvre des blocs de parement, modules, marques de carriers...) et de développer la réflexion sur l'origine et le statut des hommes qui ont œuvré à cette construction, tout en parcourant différentes hypothèses de datations dans l'Antiquité (entre la fin de la période perse et l'Empire romain).*



Fig. 4 : Maison de Ville Beit Mamlouk (Tyr), lieu de présentation de l'exposition de l'ARESMAR, offerte à la Ville de Tyr (cliché G. Castellvi).

- « Recherches archéologiques » : sous ce titre ont été présentées neuf interventions traitant d'épigraphie, de numismatique, de réinterprétations de vestiges de Tyr maritime », de recherches sur Tyr médiévale à l'époque franque (Patricia Antaki-Masson), de Tyr aux Temps Modernes ;

- « Productions et échanges » a permis une série d'interventions tout aussi intéressantes sur les productions et l'utilisation d'amphores et de vaisselle à Tyr (synthèse remarquable de Dominique Piéri (Paris 1 Panthéon-Sorbonne), la numismatique à l'époque hellénistique, l'épigraphie.

Le séminaire a été clôturé par Joe Kreidi, représentant de l'UNESCO à Beyrouth, Jean Yasmine du CDR pour le projet en cours (appelé CHUD), Anne-Marie Afeiche (DGA) et Marc Griesheimer (directeur de l'IFPO).

Un bon déroulé du séminaire peut être lu dans *L'histoire de Tyr au témoignage de l'archéologie / Les carnets de l'Ifpo* ou <http://ifpo.hypotheses.org/2613>.

Trois expositions ont été présentées lors du séminaire :

- une vingtaine de posters accompagnait les conférences, portant sur des thématiques proches ou différentes (présentés au Centre même d'archéologie sous-marine) ;

- une exposition intitulée *Tyr et les ports phéniciens vus du ciel*, rassemblant des photographies aériennes et sous-marines du père Poidebard ainsi que du matériel de prise de vues d'époque (années 1930), manifestation mise en place par l'université Saint-Joseph (Beyrouth) à l'étage de la Maison de Ville Beit Mamlouk (Tyr) ;



Fig 5 : Interventions sur l'archéologie sous-marine. À la tribune : Ibrahim Noureddine, Lévon Nordiguiian (président de séance), Myriam Secco, G. Castellvi (cliché J. Sicre).



Fig 6 : Tarek Kuteni et Jean Sicre montant l'exposition ARESMAR à l'étage de la Maison de Ville Beït Mamlouk (Tyr) (cliché G. Castellvi).



Fig 7 : L'exposition de l'ARESMAR en place à Tyr (cliché G. Castellvi)



Fig. 8 : Rencontres « Sur les pas d'Hannibal, la route des Phéniciens »
(Casa Xanxo, 22 octobre, cliché G. Castellvi)

- l'exposition de l'ARESMAR sur les fouilles sous-marines et quelques points d'histoire de Tyr, présentée au même étage.

L'exposition de l'ARESMAR (à Tyr et Perpignan)

L'exposition sur Tyr est composée de neuf kakémonos (figure 7) dont les textes sont trilingues (français, arabe, anglais) traitant les points suivants : *L'ARESMAR à Tyr, Tyr dans l'Histoire, Tyr dans les textes, Techniques de fouilles, Le môle Poidebard, La céramique, Les figurines et statuettes, Les monnaies, Quel avenir pour les fouilles sous-marines à Tyr ?* Cette exposition a été réalisée grâce au soutien financier de la ville de Perpignan, du CRHiSM (Université de Perpignan-Via Domitia), de la commission Archéologie de la FFESSM.

Le double objectif de présenter l'exposition au colloque sur l'histoire de Tyr en octobre 2011 et la remettre à la mairie de Tyr a été pleinement réalisé.

Un tirage papier de cette exposition a été présenté dans le cadre de la manifestation *Sur les pas d'Hannibal, la route des Phéniciens*, deux

jours de rencontres organisés à Perpignan et *Ruscino* (21 et 22 octobre) (figure 8 et 9).

L'exposition a pu être ainsi vue de nombreux visiteurs à la Casa Xanxo (Perpignan) durant fin octobre et novembre.

Nous sommes dans l'attente de dates de présentation officielle par la ville de Perpignan pour faire découvrir (dans le cadre du jumelage Perpignan - Tyr) l'exposition aux Perpignonnais. Ensuite, il est prévu de la présenter à l'université puis dans le cadre départemental de Journées archéologiques de la Mer (Collioure, octobre ou novembre 2012).

Pour l'ARESMAR, les contacts ont été renoués à Tyr avec l'administration (DGA), la Ville de Tyr, les connaissances (P. Antaki, D. Péri...), de nouveaux contacts établis avec le directeur de l'IFPO, Marc Griesheimer, et des archéologues de cet institut travaillant au Liban ou en Syrie. Un second souffle maritime dont la barque de l'ARESMAR devrait profiter pour continuer ses recherches dans les eaux libanaises.

L'ARESMAR reste plus que jamais mobilisée pour préparer un projet de fouilles sous-marines à Tyr pour 2012 et les années suivantes.



Fig. 9 : L'exposition ARESMAR sur Tyr présentée en version affiche-papier
(Casa Xanxo, 22 octobre, cliché G. Castellvi).

COMPTÉ - RENDU D'EXPOSITION

DES VASES POUR L'ÉTERNITÉ

Une exposition événement à Collioure et Bélesta

Valérie Porra-Kuteni
(Pôle archéologique départemental)

Le Conseil Général des Pyrénées-Orientales a financé en 2008 des études archéologiques préalablement à la construction de la future rocade ouest de Perpignan (RD 900). Ces fouilles confiées à l'Inrap sous la direction d'Assumpcio Toledo i Mur, ont permis la mise au jour de deux nécropoles au lieu-dit Negabous, à Perpignan (figures 1 et 2). Les premières observations menées sur le terrain ont montré que le site a été occupé de l'âge du Bronze au Premier âge du Fer (IXe-VIe s. avant J.-C.) avant d'être à nouveau utilisé durant l'époque romaine.

L'importance de la découverte et l'intérêt que le public a porté à cette fouille ont encouragé le Conseil Général des Pyrénées-Orientales à imaginer un projet d'exposition pour valoriser ce site, voulu dès le départ en deux pôles, l'un au Château royal de Collioure (fig. 3), l'autre au Château-Musée de Bélesta où sont présentés les vestiges provenant de la nécropole de Mailhac (Aude). Ce fut aussi l'occasion de faire un bilan des connaissances sur cette période particulière de la Protohistoire du Roussillon, marquée par une quasi-généralisation des crémations des défunts.



Fig 1 : Fouilles des nécropoles de Negabous (cliché Inrap).



Fig 2 : Urne cinéraire fouillée (photo. Inrap).



Fig 3 : Tombe de Negabous datée du Premier âge du Fer (cliché Cg66).

« Des vases pour l'éternité. La nécropole de Negabous et la Protohistoire du Roussillon » au Château royal de Collioure

Le site de Negabous a livré plus de 300 tombes, près de 1000 vases et pas loin de 500 objets métalliques (en bronze ou en fer). C'est ainsi qu'un ambitieux programme de restauration des objets (autant céramiques que métalliques) a été mis en place pour stabiliser et conserver ce patrimoine mobilier (figures 4, 5 et 6). Cette nécropole exceptionnelle dans les Pyrénées-Orientales, a fait l'objet d'une présentation sur 500 m² au Château royal de Collioure (figure 7).

Pour les besoins muséographiques, toutes les ouvertures ont été fermées pour permettre au visiteur de mieux « rentrer » dans le sujet et les teintes de gris et noir ont été utilisées pour évoquer la mort, alors que le rouge et le jaune rappelaient le feu. Des galets et des roseaux illustrent la proximité des cours d'eau, toujours présents près des nécropoles protohistoriques dites à incinération.

Les limites de la nécropole de Negabous ont été retrouvées et le site a été fouillé dans son intégralité. Les tombes creusées dans le sol des anciennes terrasses du fleuve côtier Têt montrent le dépôt d'une urne cinéraire contenant les cendres du défunt.



Fig 4 : Reconstitution d'une épée en fer (cliché Cg66).

Celles-ci sont souvent accompagnées dans ou hors de l'urne de quelques objets personnels en métal (bijoux, outils de toilette, armes, etc.) et d'un gobelet ou de plusieurs vases accessoires selon la période concernée (âge du Bronze ou du Fer).



Fig 5 : Parures en bronze reconstituées pour l'exposition (cliché Cg66).



Fig 6 : Reconstitution d'un torque en bronze et perles d'ambre (cliché Cg66).

L'étude anthropologique menée par Richard Donat (Inrap) ne donne pas de grandes précisions quant à la connaissance de cette population, car les ossements brûlés déformés et très fragmentés ne permettent que difficilement la détermination de l'âge au décès ainsi que l'identification des régions anatomiques prélevées sur le bûcher. Pour connaître le sexe du sujet, le mobilier déposé en offrande est essentiel : une fusaiole marque la présence féminine et un rasoir, une pince à épiler ou une arme sont des attributs masculins.

Dans la chapelle du château sont présentées les découvertes du site de Negabous selon les deux périodes protohistoriques. Durant l'âge du Bronze final (IXe-VIIIe s. avant J.-C.) la société semble plutôt égalitaire vu le contenu des tombes assez stéréotypé, alors qu'au Premier âge du Fer (VIIe-VIe s. avant J.-C.) la société paraît se hiérarchiser, certaines tombes livrant des objets prestigieux, alors que d'autres ont fourni un contenu plus modeste. Une grande vitrine de 8 m. de longueur met en valeur le côté exceptionnel de cet ensemble céramique composé pour chaque tombe de l'urne cinéraire et du, ou des vases à offrandes, présentés de manière chronologique.

Sous les casernements, la pratique des crémations en Asie est mentionnée grâce aux travaux ethnologiques menés en Inde et au Népal par Gilles Grévin (CNRS) et en Thaïlande du Nord par Jean-Pierre Pautreau (CNRS). L'observation des sociétés contemporaines apporte alors des éléments de comparaison entre les gestes des populations actuelles, les modes de vie traditionnels et les peuples de la Protohistoire.

Dans le premier casernement sont présentés les produits d'artisanat manufacturés (poteries, outils, armes, bijoux) des habitants de Negabous. Déposés en offrandes dans les tombes, ces objets de la vie quotidienne renseignent sur les différentes activités et les pratiques funéraires des populations du IXe s au VIe s. avant notre ère en Roussillon. C'est ainsi que la présence d'une épée en fer de 0,90 m de longueur et de disques-cuirasses en bronze évoque des préoccupations guerrières. Les très nombreuses épingles et fibules en bronze, puis les bracelets, anneaux, chaînettes, perles en métal montrent une coquetterie certaine. Des rasoirs en bronze et des pinces à épiler découverts dans les tombes masculines laissent penser que la barbe des messieurs était soignée.



Fig 7 : Présentation chronologique des céramiques de Negabous du Bronze final au 1er âge du Fer (cliché CG66).

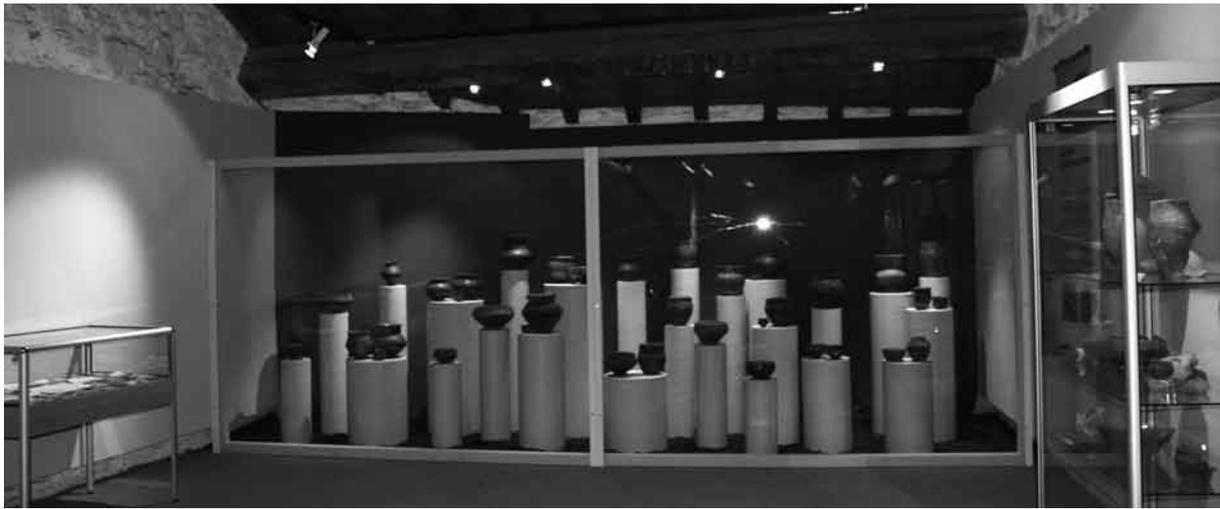


Fig 8 : Présentation du site de Las Canals à Millas (cl. Cg66).

Une fibule très ouvragée et un magnifique torque en bronze torsadé orné de perles en ambre, renseignent sur le commerce parfois lointain.

Dans le deuxième casernement sont présentées des collections anciennes (parfois du XIX^e siècle) provenant de fouilles menées sur d'autres nécropoles du département. Les sites archéologiques de Millas, Caramany, Céret, Prades entre autres, sont présentés au public au travers d'un mobilier souvent inédit. À Millas, on peut voir des céramiques du Bronze final ornées de figurations de chevaux très réalistes, exécutées à la pointe bifide et incrustées de pâte blanche (figure 8). A Caramany, les vases sont plus frustes, moins décorés et possèdent des formes archaïsantes, alors que l'industrie métallique atteste de contacts avec d'autres populations (notamment ibères, vers le VI^es. avant notre ère). Une urne a été exceptionnellement retrouvée remplie de bijoux et de petits outils de toilette, directement posés sur une poignée d'ossements du défunt. A Prades, c'est une petite dague en fer qui symbolise le statut guerrier de son détenteur.

Une exposition de photographies et un film clôturent l'exposition en donnant un aperçu des méthodes d'investigation des archéologues sur le site de Negabous.

Tout au long du parcours, des reconstitutions d'objets protohistoriques, des films, des projections audiovisuelles et des bornes interactives complètent agréablement la visite, dans un lieu déjà magique par sa situation géographique, les pieds dans la Méditerranée.

Un catalogue a été publié par le Conseil Général des Pyrénées-Orientales pour accompagner l'exposition « Des vases pour l'éternité, la nécropole de Negabous et la Protohistoire du Roussillon » présentée au Château royal de Collioure. Cet ouvrage en quadrichromie apporte de nouveaux éléments à la connaissance de cette période particulière de l'histoire du Roussillon. Ce catalogue de 162 pages regroupe les contributions d'une dizaine de spécialistes des pratiques funéraires de la fin de l'âge des métaux, autour des découvertes de la nécropole protohistorique de Negabous, fouillée en 2008 sur la commune de Perpignan¹.

1 - Commissaire d'exposition : Valérie Porra-Kuteni (Pôle Archéologique Départemental - CG66)

Conception et réalisation muséographique : Conseil Général des Pyrénées-Orientales

Photos : Inrap, Yann Kerveno, Frédéric Revel, Conseil Général des Pyrénées-Orientales

Réalisation sonore : © Lionel Camps

Reconstitutions de céramiques : Jean-Marie Giorgio (poterie du Carbasou - Rasiguères)

Reconstitutions en métal : Thierry Blaise (Atelier d'art - Bélesta)

Prêt mobilier archéologique : Drac / Sra - Languedoc-Roussillon, Maison du patrimoine Françoise Claustre de Céret, Mairie de Prades.

Prêt mobilier d'Asie : Le Comptoir Colonial (Cabestany)

Restauration du mobilier céramique : Materia Viva à Toulouse, Gaëlle Giralt à Lyon.

Restauration du mobilier métallique : Laboratoire de conservation et restauration et recherches à Draguignan, Laboratoire Corebarna à Barcelone.

Données scientifiques : Inrap, Cnrs, Pôle archéologique CG66.

« Des vases pour l'éternité, Les nécropoles de Mailhac et la Protohistoire de l'Aude » au Château-Musée de Bélesta²

Cet éclairage sur cette période de l'histoire du Roussillon est complété par la présentation, au Château-Musée de Bélesta, des nécropoles de Mailhac, site éponyme de la culture Mailhacienne qui a influencé la région de l'ouest méditerranéen, à partir du IX^e siècle avant notre ère.

À Mailhac dans le Minervois (Aude) se trouve l'un des sites archéologiques protohistoriques les plus importants du Midi de la France. L'archéologie et les textes antiques (d'Hécatée de Milet et Hérodote) révèlent qu'à partir de 900 avant J.-C., Mailhac fut la capitale des Elisyques, un peuple de guerriers du bassin audois.

L'exposition « Des vases pour l'éternité » à Bélesta reprend une idée originale d'Emmanuelle Capo et Julie Pace (Association Erasm) qui avaient présenté le remarquable mobilier de Mailhac, à travers l'exposition « Des tombes de chefs en pays Elisyque » à Mailhac en 2001. La présentation de cette collection unique se déroule sur les 250 m² du dernier étage du Château-Musée de Bélesta.

La sélection des pièces s'est faite dans la série exceptionnelle réunie en plus de 70 ans de fouilles des habitats et nécropoles protohistoriques de Mailhac, par les différents archéologues qui ont étudié le site. À travers la mise en scène d'une cinquantaine de pièces de métal (bronze et fer) et plus de cent cinquante céramiques modelées, ces objets déposés en offrande dans les tombes parlent aussi de la vie quotidienne des populations de cette époque.



Fig. 10 : Présentation des vases du Bronze final de Mailhac (cliché Cg66).

2 - Conception scénographique sur une idée originale 2001 de Emmanuelle Capo et Julie Pace de l'association Erasm (*Etudes et Recherches sur les Sociétés Mailhacoises*).

Photos : © Loïc Damelet

Dessins : © Christian Bonifas & Hélène Fabre/les Matons

Films : © Luc Bazin et Ina

Prêt mobilier archéologique : Drac / Sra - Languedoc-Roussillon.

Restauration du mobilier : Odette et Jean Taffanel dans les années 1950 / 1970.

Dans les tombes de la fin de l'âge du Bronze de la nécropole du Moulin à Mailhac (IXe-VIIIe s. avant J.C.), le faciès mailhacien est caractérisé par des céramiques décorées de motifs géométriques ou zoomorphes, incisés à la pointe bifide. Au nombre de 1 à 6 par tombe, les vases comptent très souvent un petit gobelet interprété comme l'ustensile personnel du défunt (figure 10).

Au Premier âge du Fer, la nécropole du Grand-Bassin I à Mailhac (VIIe s. avant J.C.) voit avec l'apparition du fer des modifications profondes de la société, révélées par les pratiques funéraires. Ainsi, les tombes comprennent en moyenne de 20 à 25 vases et contiennent souvent des objets de prestige de fabrication locale ou non. Les formes des céramiques témoignent d'influences lointaines (grecques, phéniciennes, étrusques, etc.). Les productions métalliques concernent plusieurs activités de la vie quotidienne : rasoirs et pinces à épiler pour les hommes, bracelets et épingles pour hommes et femmes, boutons coniques, mors de chevaux, louche (*simpulum*) pour distribuer la boisson, fibules ou broches pour retenir les étoffes ...

La reconstitution partielle de la tombe 68 présente 25 vases sur les 58 découverts, associés à des dépôts périssables tels que céréales, vanneries, coffres en bois, linge, denrées, etc. Ici aussi, la présence de certaines offrandes comme un poignard en fer dit « à antennes » signale un sujet masculin et bien certainement « aristocratique » au vu de la quantité et de la qualité des vases et des offrandes (figure 11).

Deux vidéos complètent la visite de l'exposition, en relatant d'une part les fouilles récentes de Thierry Janin (CNRS) et d'autre part en rendant hommage au remarquable travail d'étude des sites de Mailhac réalisé par les inventeurs du gisement, Odette et Jean Taffanel.

Un bilan chiffré

L'exposition « Des Vases pour l'éternité » a présenté un mobilier archéologique exceptionnel : près de 500 objets archéologiques à Collioure et 300 à Bélesta, donc un ensemble de près de 800 pièces originales.



Présentation de la tombe n°68 de la nécropole du Grand Bassin I à Mailhac (cliché Cg66).

C'est un nombre considérable pour une exposition archéologique temporaire, qui nécessite un grand investissement en temps et en moyens pour inventorier, emprunter, mettre en scène, protéger et ramener ces vestiges dans leur dépôt respectif. Ces objets étaient pour la plupart inédits ou rarement montrés au public.

Le Département a consenti un effort non négligeable pour la restauration d'objets archéologiques originaux (près de 200 céramiques et 160 objets en métal), qui retrouvent ainsi leur intégrité et l'assurance de leur pérennisation. Ces sites patrimoniaux ont généralement une bonne fréquentation des scolaires du département, mais celle-ci se trouve augmentée dès qu'une manifestation un peu exceptionnelle propose un regain d'intérêt pour le lieu. C'est ainsi que le Château royal de Collioure a vu sa fréquentation des scolaires augmenter de 20 % tandis que le Château-Musée de Bélesta a accueilli 47 % de scolaires en plus. La fréquentation des scolaires et des animations pédagogiques des expositions a révélé un engouement certain du corps enseignant pour les manifestations de ce type qui se dotent d'outils pédagogiques.

- Au Château royal de Collioure, un dossier pédagogique réalisé par une enseignante (Mme Carine Coupeau-Passarrius) était disponible pour les enseignants qui souhaitaient préparer la visite de l'exposition « Des vases pour l'éternité ». Composé d'un livret proposant une approche particulière de l'exposition, puis de fiches à destination des élèves. Cet outil permettait à l'enseignant d'être autonome pour la visite de l'exposition.

- Au Château-Musée de Bélesta, des ateliers pédagogiques en relation avec le contenu de l'exposition, étaient proposés aux élèves du Primaire et du Secondaire.

De toute évidence, l'exposition a joué un rôle attractif pour les deux sites présentant l'exposition à Collioure et Bélesta. L'exposition a été vue par près de 90 000 personnes.

Cette manifestation a permis la hausse de la fréquentation des deux lieux d'accueil :

pour le Château royal à Collioure + 7 % d'augmentation.

pour le Château-Musée de Bélesta + 32 % d'augmentation.

COMPTÉ - RENDU DE LECTURE

LA VIA DOMITIA ET SES EMBRANCHEMENTS

Découverte guidée en pays catalan

Compte-rendu par Franck Dory (1)

Co-auteur de la *Carte Archéologique de la Gaule, Isère 38/1* (1995)
et auteur d'études sur les voies romaines de la vallée du Rhône (*via Agrippa*)

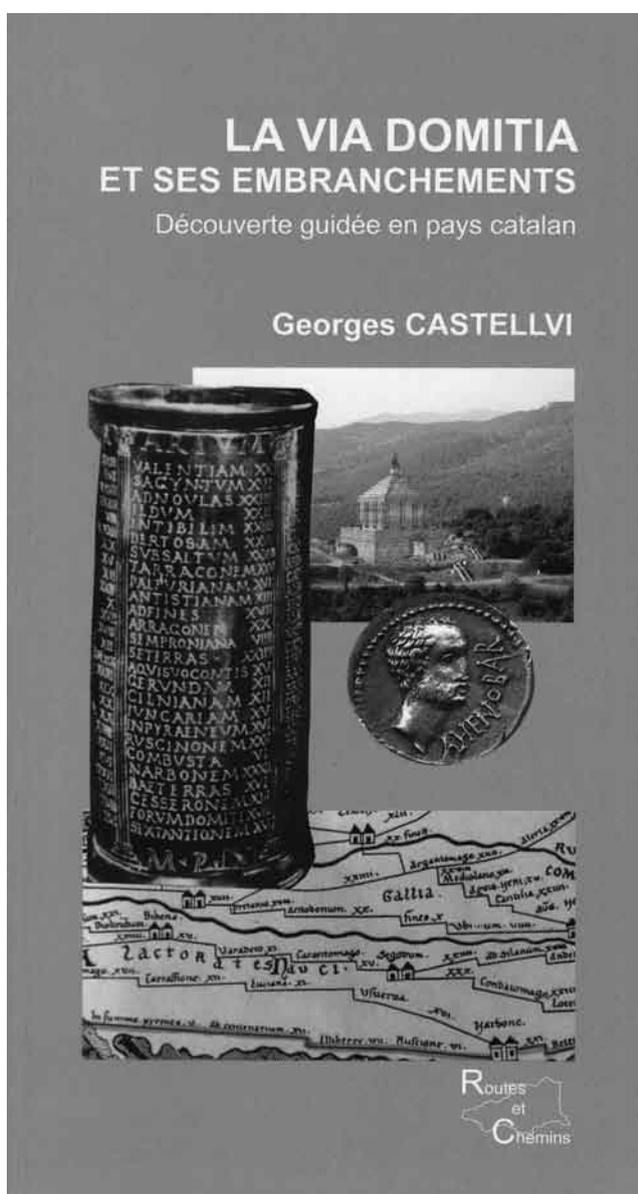
(1) Co-auteur de la *Carte Archéologique de la Gaule, Isère 38/1* (1995)
et auteur d'études sur les voies romaines de la vallée du Rhône (*via Agrippa*).

Georges Castellvi, *La Via Domitia et ses embranchements, Découverte guidée en pays catalan*, coll. Routes et Chemins, coédition Trabucaire- SCÉRÉN-CDDP des P.-O., Perpignan-Canet, 2011, 104 p., 124 ill., 12 €.

Au printemps 2011, notre collègue Georges Castellvi a publié un livret-guide consacré à la *via Domitia* en pays catalan. Il s'agit du troisième volet de la collection « Routes et Chemins » du CRDP-CDDP des P.-O., les deux premiers tomes ayant été consacrés aux fortifications de Vauban et aux chemins de Saint-Jacques dans les Pyrénées-Orientales. C'est aussi la synthèse la plus complète sur cet axe stratégique majeur du Roussillon antique fondé en 118 av. J.-C. par Cn. Domitius Ahenobarbus entre le col du mont Genève (Alpes) et Le Perthus (Pyrénées) afin de faciliter la conquête et la mise en relation des provinces d'Italie et d'Hispanie¹.

Cet ouvrage de format de poche (11,5 x 21,5 cm), très accessible aux néophytes, fourmille de cartes, plans et photos couleur de lieux en rapport direct ou indirect avec la voie. Le propos de l'auteur est clair et précis replaçant le thème choisi dans un contexte plus général sur les voies romaines et l'archéologie en Roussillon.

La première partie, où l'on reconnaît le pédagogue, est consacrée aux voies romaines en général à travers leurs principes d'aménagement (en plaine ou en montagne,



Couverture de l'ouvrage

1 - C'est la reprise partielle et synthétique des travaux de J.-P. Comps (plaine et « vieux chemins ») et de G. Castellvi (*Vallée de la Roma*) de l'A.A.P.-O., publiés notamment dans : *Voies romaines du Rhône à l'Ebre : via Domitia et via Augusta* (DAF, CNRS, Paris, 1997), *Carte Archéologique de la Gaule 66* (Paris, 2007), *Le trophée de Pompée dans les Pyrénées* (suppl. à *Gallia*, CNRS, Paris, 2008).

avec ou sans pavement), de jalonnement (bornes milliaires, stations routières), de réfections ou de signalisations (itinéraires antiques : gobelets de Vicarello, Table de Peutinger ...).

Vient ensuite un historique de la *via Domitia* depuis le cheminement d'Héraklès jusqu'à celui d'Hadrien en passant par les généraux, empereurs et autres lettrés (Hannibal, Pompée, César, Pline l'Ancien ou Trajan), autant de personnalités qui foulèrent la chaussée de cette voie qui pouvait n'être qu'un simple chemin de terre en rase campagne. La seconde partie de l'ouvrage intitulé « Itinéraires et visites de sites », est consacré aux principales sections de la voie, reconnaissables entre Salses et Le Perthus. Entre les ornières visibles au Malpas de Salses et la Têt, le lecteur fait ainsi connaissance avec le milliaire constantinien de Saint-Hippolyte qui jalonnait une longue ligne droite carrossable à travers la Salanque puis qui traverse l'Agly à l'aide d'un système rare de ponceaux et chaussées surélevées au *Bogariu Alt*. Un clin d'œil au trésor monétaire républicain « de Bompas » avant de franchir la Têt et d'aborder le site antique de *Ruscino* qui fait l'objet d'un développement relatif à son forum du Ier s. ap. J.-C. et à son quartier d'habitations. De *Ruscino* au Tech, l'accent est mis sur la cité d'*Illiberris* / Elne, ses *domus*, ses nécropoles, son musée archéologique sous le cloître, non sans évoquer au passage les inscriptions de Théza le long d'un des cinq « Chemins de Charlemagne » recensés dans le département. Du Tech aux Albères, le milliaire constantinien et la nécropole tardive de Palau-del-Vidre invitent à une évocation de la ruralité gallo-romaine avant d'aborder le tronçon le plus ardu en vue de la traversée des Pyrénées.

Passée la station routière d'*Ad Centuriones* / *Fenollar* (sondages de l'auteur en 1990), la voie domitienne chemine à travers la vallée de *la Roma*, bien connue de nos adhérents de l'A.A.P.-O., sous la vigilance des forts tardoromains des *Clausurae* / Les Cluses, dominant eux-mêmes un possible *portorium* (poste de douane du Quarantième des Gaules ?). La voie se scinde ensuite en deux branches (outre *la Dressera*), l'une vers le col du Perthus, l'autre vers le col de Panissars où l'auteur a mis au jour les soubassements du fameux trophée de Pompée dans les années 1984-1993².

Un long développement y est bien entendu consacré avec comparaisons et hypothèses. Le col du *Summus Pyrenaeus* est évoqué à travers l'emplacement présumé d'un autel de César et d'un dernier milliaire de Constantin ouvrant la voie à la *via Augusta* en territoire espagnol.

L'ouvrage de Georges Castellvi s'achève par l'évocation fort bienvenue des itinéraires secondaires à travers les Pyrénées-Orientales, du littoral aux sommets escarpés. Pas moins de huit axes de communication y sont recensés depuis Elne ou *Ruscino* en direction de la Côte Vermeille, des massifs des Albères et de Cerdagne ou des vallées transversales du Fenouillèdes, du Conflent et du Vallespir, sans compter les « Routes du Fer », et jalonnés de points remarquables tel l'*Aphrodision* de Port-Vendres, lieu d'épaves antiques bien connues de l'auteur, ou encore de « l'auberge » romaine de Peyrestortes, voire les thermes d'*Aquae Calidae* / Amélie les Bains.

Un glossaire des termes usités et une bibliographie indicative complètent le travail de l'auteur.

En bref, nous avons ici un ouvrage de qualité, abondamment illustré, qui fera date parmi les travaux consacrés aux voies antiques de Gaule méridionale mais qui ne constitue pas un point final à l'étude de ces voies en pays catalan puisque leur tracé reste à préciser à certains endroits, que de nouvelles découvertes ont été faites en 2010 à *Costa Roja*, au sud de Château-Roussillon et qu'un programme de fouilles va être engagé en 2012 dans la vallée de *la Roma* avec le soutien du Conseil Général 66. Gageons que les découvertes à venir nécessiteront de nouveaux développements pour le plus grand plaisir du lecteur passionné d'histoire et d'archéologie.

2 - Travaux dirigés par l'auteur côté français (1984-1993), associé aux collègues sud-catalans J.-M. Nolla et I. Rodà, versant hispanique (1990-1993). Le site avait été signalé comme site archéologique par M.-L. Blangy, intéressée par les ruines du prieuré qui dépassaient de la broussaille (dès les années 1970).

COMPTÉ - RENDU DE LECTURE

NOVEDADES EN EL TRAMO NORTE DE LA VIA AUGUSTA

Congrès de Mérida

Compte-rendu par Georges Castellvi

Josep Maria Nolla, Isabel Rodà, « Novedades en el tramo norte de la vía Augusta », Congrès de Mérida, *Anas*, 21-22, 2008-2009, p. 289-

Contrairement à l'exercice de style, ce n'est pas un compte-rendu de livre qui est présenté ici mais celui d'un article, intéressant par la synthèse de ses mises au point et de ses nouveautés concernant la partie nord de la *via Augusta*. Ses auteurs nous sont familiers puisqu'ils ont participé à la direction catalane des fouilles du trophée de Pompée (de 1990 à 1993) ainsi qu'à l'ouvrage collectif sur les « voies romaines du Rhône à l'Èbre » (1997) : Josep Maria Nolla signe pour l'*Institut Català de Recerca en Patrimoni Cultural* et l'université de Gérone, où il enseigne l'archéologie et l'histoire romaine, et Isabel Rodà pour l'*Institut Català d'Arqueologia Clàssica* (ICAC), basé à Tarragone et dont elle est la directrice.

C'est un article de 11 pages et 23 figures dont les épreuves nous ont été aimablement communiquées par les auteurs.

D'entrée est affiché l'objectif de l'article : proposer une synthèse des nouvelles données concernant le parcours nord de la *via Augusta* depuis la publication de l'ouvrage *Voies romaines du Rhône à l'Èbre : via Domitia et via Augusta*, publié dans la série des *Documents d'Archéologie Française* en 1997.

Nous ne noterons ici que quelques unes des informations, essentiellement celles concernant la proximité immédiate du passage pyrénéen, entre Gérone et le col de Panissars.

Mansio de Cinniana-Cerviana (Cervià de Ter)

En ce qui concerne le nom même de la station de *Cinniana*, située XII milles au nord de *Gerunda* selon la Table de Peutinger, N. M. Amich, qui a étudié en détail cette source antique, a relevé non sans surprise que la graphie devait se lire en réalité *Cerviana* ; or ce toponyme est toujours en usage sous l'appellation catalane de « Cervià de

Ter »¹. N. M. Amich a donc émis l'hypothèse que le toponyme originel de *Cinniana*, ainsi qu'il a été transcrit dans l'Itinéraire II d'Antonin (d'Arles à *Castulo*) à la fin du III^e siècle, aurait été substitué en celui de *Cerviana* au moment du dessin de la *tabula* à la fin de l'Antiquité (N. M. Amich, *Les terres del nord-est de Catalunya a les fonts escrites d'època tardoantiga (segles IV-VII)...*, Gérone (collection de Monographies de l'Institut d'Estudis Gironins, n° 19, p. 46-56).

Les restes d'une importante villa romaine ont été mis au jour sur le territoire de Cervià de Ter, au lieu-dit « La Quintana », avec notamment un ensemble thermal comportant plusieurs phases de fonctionnement. Les prospections y ont également livré des céramiques d'époque carolingienne et les textes médiévaux mentionnent l'existence d'un aqueduc (année 1059) qui pourrait remonter à l'époque romaine (voir D. Vivó, L. Palahí, J. M. Nolla, M. Sureda, « La vil·la de la Quintana (Cervià de Ter) », *Aigua i conjunts termals a les ciutats d'Empuries, Gerunda i Aquae Calidae...*, 2006, p. 61-67).

Mansio du Summus Pyrenaeus (La Jonquera) (fig. 1)

Suite à la découverte du site durant l'hiver 1992-93 sur le versant sud du col de Panissars², une fouille fut programmée sur deux campagnes (1998 et 1999) sans trouver pour autant les limites du site. La relation directe du site avec la voie le jouxtant au nord, la situation même du site au pied du trophée et sur le versant pentu – schéma contraire à la localisation d'une *villa* – ainsi que la mise au jour d'un petit ensemble thermal, tout cela appuie l'hypothèse d'identification du site à la station du *Summus Pyrenaeus*. Celle-ci aurait fonctionné de l'époque

1 - Dans l'ouvrage *Voies romaines...* (1997, p. 19), la *mansio* de *Cinniana* (ou *Cilniana*) est localisée à La Plana, entre Viladens et Cervià de Ter.

2 - Découverte effectuée par notre collègue Christian Gava-gé, associé aux fouilles du site de Panissars-trophée de Pompée, comme mentionné dans *Voies romaines...* (1997, p. 57).

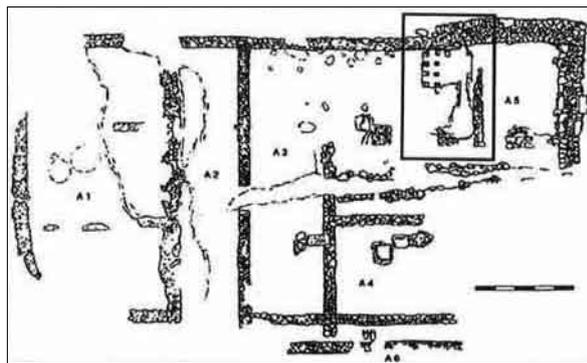


Fig. 1 : La mansio du Summus Pyrenaeus
(Camí de Panissars, La Jonquera). Plan L. Palahí.

d'Auguste jusqu'au II^e siècle. Le site fut ensuite réoccupé, au moins partiellement, durant la première moitié du IV^e siècle, peut-être en liaison avec la mise en carrière des blocs de grès en grand appareil du soubassement occidental du trophée de Pompée qui furent réemployés à la construction des forts des Cluses (voir J. Burch, G. García, J. M. Nolla, L. Palahí, J. Sagera, M. Sureda, D. Vivó, I. Miquel, *Excavacions arqueològiques a la muntanya de Sant Julià de Ramis. 2. El castellum*, Gérone, 2006, p. 162-165)³.

Défense et contrôle de la voie

À Panissars, les fouilles conduites dans la partie sud de l'emplacement du soubassement occidental du trophée de Pompée, dépouillé de ses blocs taillés durant le IV^e siècle, ont livré un ensemble de murs arasés (environ 12 x 12 m) que l'on pourrait identifier aux restes d'une tour de guet pouvant être mise en communication avec les forts des *Clausurae*, situés 3,5 km en aval, versant gaulois (G. Castellvi, J. M. Nolla et I. Rodà, *Le trophée de Pompée dans les Pyrénées...*, 58^e suppl. à *Gallia*, Paris, 2008, p. 85-87).

Il devait exister d'autres tours et fortifications d'époque tardive le long de la *via Augusta*. Ainsi, fut construit au début ou vers le milieu du IV^e siècle un *castellum* sur la montagne de Sant Julià de Ramis, profitant des assises d'un ancien *oppidum* ibérique déserté vers les années 70 av. J.-C. La fortification fut reprise vers 500 et occupée jusqu'au début du VIII^e siècle, soit durant l'époque wisigothique (J. Burch *et al.*, 2006, p. 19-76).

3 - On notera ainsi sur le site, dénommé aussi *Camí de Panissars* ou *Camí de Cal Rei*, la présence d'au moins un bloc de grès de grand appareil ayant pu servir de table ou de support. Il peut avoir été réemployé au cours de la phase de récupération des blocs du trophée, courant IV^e siècle.

Ces fortifications de l'Antiquité tardive, auxquelles s'ajoutent bien sûr celles des *Clausurae* (Les Cluses), démontrent le besoin de verrouiller l'entrée nord de l'Hispanie à la fin de l'Empire et tout au long du royaume wisigoth (fig. 2).

Milliaires

Trois milliaires sont ensuite étudiés. Le premier découvert sur le territoire de la Jonquera – et sur lequel nous reviendrons plus en détails –, les deux autres à Premià de Mar et Sant Pere de Molanta (Olèrdola).

Le milliaire de Premià de Mar (grès, de Montjuïc ?) a été découvert en 2008 en remploi dans les ruines de la *villa* de Horta Farrerons et proviendrait de la *via Augusta* qui passait à 350 m. Il est aujourd'hui conservé au Museu de l'Estampació de Premià de Mar. Il était constitué à l'origine de trois blocs quadrangulaires superposés dont seuls les deux inférieurs ont été retrouvés. J. M. Nolla et I. Rodà lisent : NIORINO / BILISSIMO / CAESARI / BONO RE[I] / P(ublicae) NA / TO. Ils pensent pouvoir attribuer la dédicace à Licinius le Jeune ou Constantin II, avec une préférence pour Licinius II, nommé sur deux autres milliaires catalans, à Palau Sacosta (*IRC III*, 192) et Sant Cugat del Vallès (*IRC I*, 235 dans *IRC V*, 62-63).

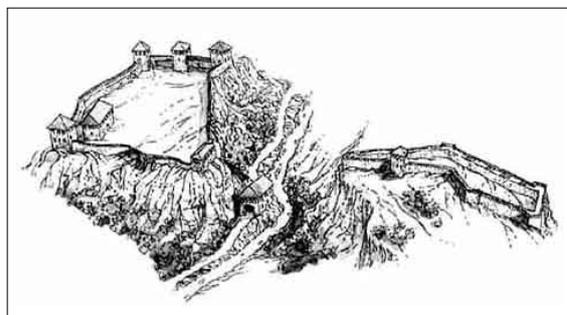


Fig. 2 : Les Clausurae (Les Cluses). Dessin D. Vivó.

Le milliaire de Sant Pere de Molanta (Olèrdola) (calcaire fossilifère) a également été découvert récemment, en 2009, lors de travaux éditaires devant l'église de Molanta (suivi des travaux, S. Segura)⁴. Il a été déposé dans le jardin jouxtant l'édifice. La partie supérieure est perdue ; H conservée : 2,26 m dont 0,86 m de base rectangulaire, pour un diamètre de 0,60 m pour la colonne. L'inscription partiellement conservée se lit : [...] / V+[...]VS / [...]. L'identification

4 - La figure 21 de l'article montre le milliaire évidé, coupé en deux dans sa longueur, qui semble avoir servi de sarcophage, une partie comme cuve, l'autre comme couvercle.

reste improbable malgré plusieurs tentatives de lecture présentées par les auteurs de l'article. Tout au plus peut-on dire que par ses dimensions importantes, ce milliaire serait caractéristique du Haut Empire.

Le milliaire de La Jonquera (fig. 3). Il a été découvert en 2005 (fouilles dirigées par D. Vázquez / CODEX) lors des fouilles préventives initiées par le projet de ligne TGV Figüeres-Perpignan à l'entrée sud du tunnel ferroviaire, au lieu-dit Forn del Vidre. Il est provisoirement déposé au SAM de Gérone.

Cassé en deux morceaux principaux et quelques autres fragments plus petits. La pierre est un grès couramment utilisé en Empordan, probablement issu des carrières des Clots de Sant Julià⁵. Comme pour le précédent, il s'agit d'une colonne milliaire dont la base est rectangulaire et le sommet n'est pas conservé. H totale conservée : 1,25 m dont 0,85 m de base ; diamètre de la colonne : 0,43 m ; base : 0,63 x 0,53 m. Le champ épigraphique est entièrement conservé et l'inscription peut être ainsi restituée :

IM[P(eratori) CAES(ari)] / **DIV**[I SEVERI F(ilio)] / **DIV**[I M(arci) AVRELI N(epoti)] / **DIV**[I ANTONINI PII PRON(epoti)] / **DIV**[I HADRIANI ABN(epoti)] / **DI**[VI TRAIANIPART(hici) ET] / [DIVINERVAEADN(epoti) / M(arco) AVR(elio) ANTONINO P(io) F(elici) AVG(usto) ...]⁶. L'un des fragments porte un A isolé.

Il s'agirait d'un milliaire attribuable à Caracalla

Sa gravure profonde rappelle par ailleurs d'autres milliaires de cet empereur conservés en Tarraconaise, dont celui d'Hostafrans (Barcelone, *IRC I*, 185), et généralement datés des années 213-217.

Cette découverte est importante pour la zone : ce milliaire marque à un mille du *Summus Pyrenaeus* l'entrée en Hispanie de la *via Augusta*, marquée depuis la fin de la République par le trophée de Pompée. Déjà entre 1984 et 1988 avaient été découverts les fragments de la partie sommitale du milliaire de Panissars attribuable à Constantin⁷.

Entre les deux se situent les vestiges de la *mansio* appelée *ad Summum Pyrenaeum*, qui, comme le rappellent J. M. Nolla et I. Rodà, a fonctionné au moins durant les I^{er} et II^e siècles, puis ponctuellement au cours du IV^e siècle.

Ainsi peut-on souligner l'entretien continu de ce tronçon de la *via Augusta* entre la fin de la République et le début de l'Antiquité tardive, ainsi que le rôle politique de ces divers aménagements à l'entrée de la province de Tarraconaise.



Fig 3 : Milliaire du Forn del Vidre (La Jonquera). Cl. I. Rodà.

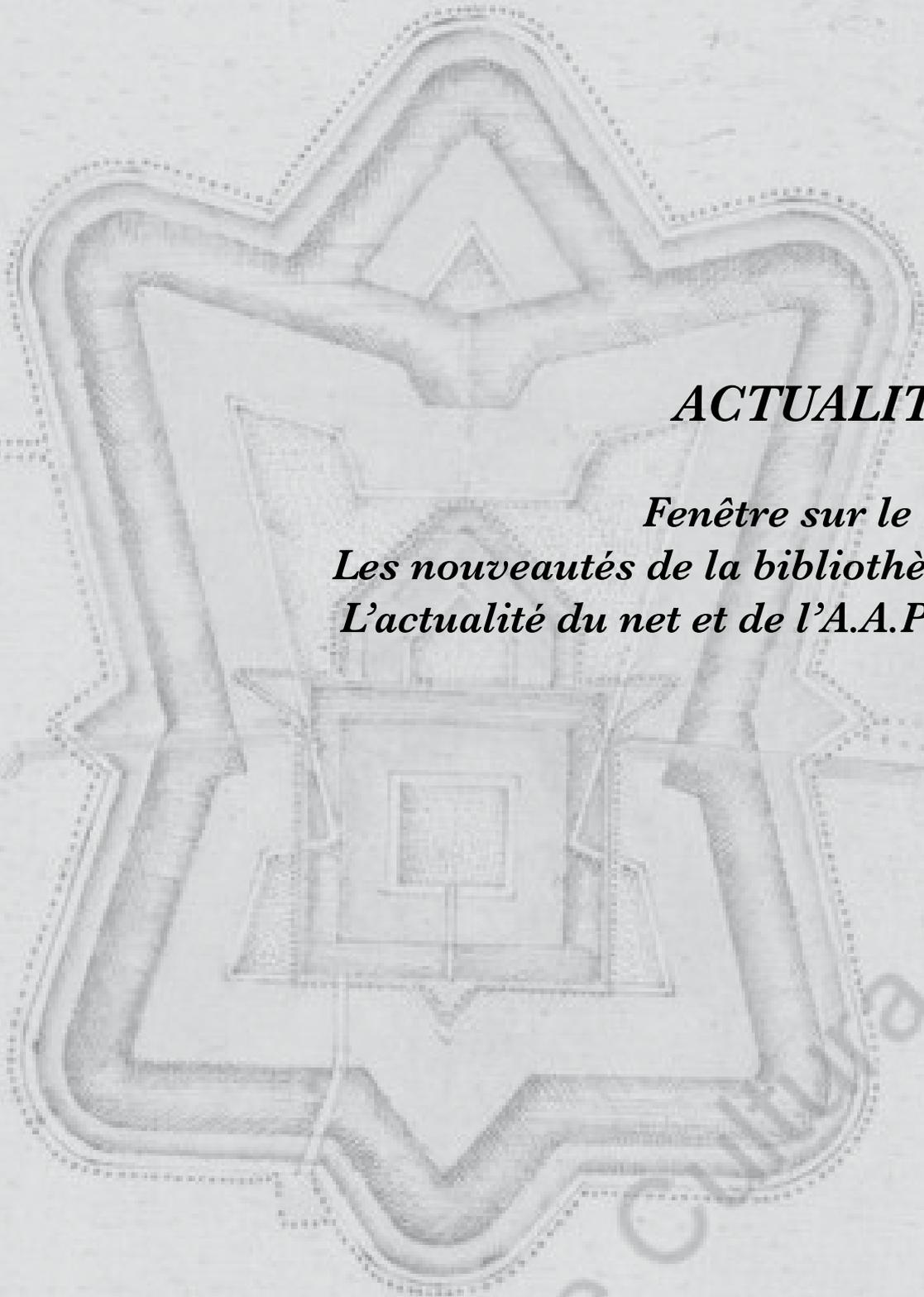
5 - C'est le cas des grès du trophée de Pompée, caractérisés par A. Álvarez (voir *Le trophée de Pompée...*, 2008, p. 97-103).

6 - Nous avons souligné en gras les lettres conservées.

7 - G. Castellvi, « Le milliaire de Panissars », *Voies romaines...*, 1997, p. 82-85.

G.M. Reg 7224.

M. NPO, 38, 8711-2



ACTUALITÉS

Fenêtre sur le Sud
Les nouveautés de la bibliothèque
L'actualité du net et de l'A.A.P.-O.

serio de cultura, Archi

ARCHIVO
DE
SIBIRIA

FENÊTRE SUR LE SUD

Andrée BASSO

Devenue traditionnelle depuis 1997, cette appréciable rubrique donne un bon aperçu de la recherche archéologique relatée à travers la presse du Principat de Catalunya. La synthèse de ces articles traduits en français par Andrée Basso, qui a créé cette utile « fenêtre », a parfois été assortie d'une note qui précise la portée ou les limites de certains articles. Les articles sont présentés par ordre chronologique des sites qui y sont présentés.

L'équipe d'Eudald Carbonell découvre à Capellades un outil en bois unique au monde

Une équipe de chercheurs de l'*Institut Catala de Paleocologia Humana i Evolucio Social* (IPHES) a découvert l'empreinte d'un outil en bois de -56 000 ans à l'Abri Romanic de Capellades (Anoia). D'après Eudald Carbonell, directeur des fouilles, il s'agit d'une pièce « unique au monde », car il s'agit de l'outil en bois avec manche « le plus ancien du registre de l'archéologie mondiale ».

C'est le négatif d'un objet qui comprend un manche de section circulaire de 17 cm de long et 4 cm de diamètre et une partie, de forme triangulaire, de 15 cm de long et 8 cm de large. Il est partiellement carbonisé et s'est conservé grâce au travertin. C'est une pièce associée au feu, a expliqué E. Carbonell. « Il semblerait qu'elle s'utilisait d'une seule main » même si l'on n'en connaît pas l'usage. L'hypothèse est que cet objet pourrait être en relation avec le maintien du feu.

D'après E. Carbonell, environ 400 foyers ont été fouillés à l'Abri Romanic permettant l'étude du comportement de l'homme de Neandertal. Il reste encore 16 m à fouiller pour atteindre des niveaux datés de -100 000 ans.

On a, en outre, découvert un ensemble de foyers contenant des vestiges de faune (cervidés, chevaux et bovidés) et différents objets en bois. La campagne de fouille de l'an dernier a permis de localiser 13000 nouveaux fossiles parmi lesquels des empreintes de bois, des foyers et des espaces d'habitation très protégés.

Diari de Girona, 24 août 2011

Découverte à Caldes d'outils en pierre d'un groupe de chasseurs-cueilleurs d'il y a 10 000 ans

Les archéologues du gisement du *Camp dels Ninots* à Caldes de Malavella ont découvert, à 1,50 m sous terre, une quarantaine d'outils en pierre datés de -10 000 ans.

Il s'agit de pièces correspondant à la dernière période des chasseurs-cueilleurs. Ces pièces, ajoutées aux 70 découvertes lors de la campagne de 2007, pourraient confirmer l'existence d'un site de chasseurs-cueilleurs. « Nous pourrions parler d'un niveau archéologique » dit le co-directeur des fouilles, Bruno Gomez. Si cela se confirme, les archéologues ouvriraient une nouvelle tranche de travaux qui permettrait de découvrir comment vivaient les derniers chasseurs-cueilleurs de la province de Girona.

« Ces outils en pierre sont faits avec une technique qui a commencé à se développer il y a -40 000 ans en Europe, et qui a duré jusqu'à -10 000 ans » explique B. Gomez.

Selon B. Gomez, les nouvelles découvertes confirment qu'il y ait eu une occupation humaine dans ce secteur. Elle pourrait apporter une information sur l'étape qui a ouvert la voie au Néolithique et à la sédentarisation de l'homme.

Diari de Girona, 30 septembre 2010

La Draga de Banyoles, le gisement inépuisable

Depuis sa découverte il y a 30 ans, le site de *La Draga de Banyoles*, occupé de -7300 à -7000 ans, s'est révélé être un gisement important pour comprendre la vie du Néolithique en Europe occidentale et une référence de premier ordre pour les scientifiques. Les découvertes dans cette zone près de l'étang dépassent en quantité et qualité celles de la majorité des gisements contemporains. Depuis le mois dernier, les fouilles ont repris après une pause de 5 ans et les résultats sont déjà intéressants. Dans une tranchée de 12 m sur 4 m et d'une profondeur de 5 m on a découvert une plateforme empierrée sur laquelle ont été élevés de petites cabanes, des greniers, un foyer. On y trouve aussi d'innombrables indices d'industrie lithique et de bois, des fragments de céramiques, des restes de faune domestique (porcs, chèvres, bœufs) et beaucoup de graines : blé, orge, pois et fèves, espèces d'origine orientale inconnue sur cette partie du continent à l'époque, ce qui laisse à penser que *La Draga* était la porte d'entrée de l'Europe occidentale.

La campagne actuelle fait partie d'un programme de 3 ans qui inclue la recherche d'autres vestiges du Néolithique autour de l'étang. Les premiers sondages ont été positifs.

El Punt, 19 octobre 2010

Découverte à Banyoles d'une pelle en bois datée de 7000 ans

Les archéologues du groupe de recherche AGREST (*Arqueologia de la Gestio dels Recursos Socials i el Territori*) coordonnés par les chercheurs Raquel Pique (UAB) et Antonio Palomo (CSIC) ont découvert, à *La Draga*, tout un ensemble de vestiges d'origine organique, parmi lesquels une pelle en chêne de 7300 ans, en bon état de conservation.

Au total se sont une centaine d'objets qui ont été récupérés et qui seront restaurés au Centre d'Archéologie Subaquatique de Catalogne puis transférés au Musée Archéologique de Banyoles.

Diari de Girona, 30 juillet 2011

Découverte d'un squelette de 6000 ans

Des travaux effectués Place de la Guardunya à Barcelone ont permis la mise au jour de la tombe d'une femme qui a vécu il y a 6000 ans. Le squelette a été découvert en position fœtale mais avec tous les éléments funéraires du Néolithique moyen : un vase de céramique à offrande, un collier, un bracelet et une canine de sanglier perforée.

Diari de Girona, 21 avril 2011

Il y a 4000 ans des hommes, des femmes et des enfants étaient enterrés avec des animaux en guise d'offrande

La thèse de la chercheuse Silvia Albizuri, qui a été soutenue le 27 mai 2011 à l'Université de Girona, conclut que des brebis, des chèvres, des vaches, des porcs et des chiens sont les espèces les plus habituelles dans les enterrements. Beaucoup de ces animaux ont été offerts comme festin d'accompagnement du défunt au cours de son voyage. Les chiens, par contre, étaient sacrifiés comme guide des âmes.

Can Roqueta, à Sabadell, date du début de l'âge du Bronze (2000-1450 av. J.-C.) et c'est un des gisements les plus importants du Vallès Occidental. Depuis 1990, il a fait l'objet d'une activité archéologique ininterrompue et a fourni un échantillonnage du peuplement humain du Néolithique à l'époque médiévale.

La doctorante de l'Université de Girona, Silvia Albizuri, a centré sa recherche sur l'étude des restes squelettiques de faune - essentiellement des mammifères domestiques - découverts à *Can Roqueta*.

Ces restes se trouvaient à l'intérieur de fosses, silos et sépultures funéraires creusés dans l'argile. L'objectif de cette recherche a été de contribuer à une meilleure compréhension des aspects culturels et économiques de la vie et de la mort dans ces populations de Catalogne, y compris les stratégies de subsistance et les cérémonies rituelles.

Grâce à la comparaison avec d'autres gisements, la recherche dirigée par Julia Maroto (Université de Girona) et Jordi Nadal (Université de Barcelone) montre que le sacrifice d'animaux est une réponse universelle à la mort, avec de légères différences qui répondent sûrement à des adaptations culturelles.

Les résultats obtenus indiquent que des enfants, des femmes et des hommes étaient enterrés de manière très similaire et accompagnés d'animaux sacrifiés.

Les brebis, les chèvres, les vaches, les porcs et les chiens sont les mieux représentés. Toutefois on trouve également des renards et des oiseaux entre autres animaux sauvages.

Diari de Girona, 28 mai 2011

Découverte à la citadelle ibère de Calafell du raisin le plus ancien de Catalogne

Les archéologues de la citadelle ibère de *Calafell* ont découvert les restes d'un grain de raisin, du III^e siècle av. J.-C., le plus ancien jamais découvert en Catalogne.

Ils'agit d'une découverte « exceptionnelle et unique » tant en Catalogne que dans le reste de l'Etat. C'est le raisin le plus ancien et le plus complet : grain, pulpe, peau. C'est un fait atypique car le plus courant est que l'on ne découvre que les pépins.

Le grain de raisin carbonisé était dans un silo découvert en 2006. Cette découverte permet de déterminer l'importance de ce fruit dans la société ibère. Il se consommait frais ou sec et servait aussi pour la fabrication du vin.

La citadelle ibère de *Calafell* est le premier gisement archéologique de la péninsule ibérique entièrement reconstruit, ce qui permet de savoir comment était le village à son origine. Il appartient à la tribu des Cossetans et est situé sur une petite colline, proche de la côte.

Diari de Girona, 25 août 2011

Découverte à la citadelle de Roses, de murs, de céramiques et d'un canal

Un groupe formé par onze universitaires (Universités de *Girona*, de *Tarragona*, de *Barcelona* et de *Valencia*) et deux bénévoles ont fouillé, du 11 au 29 juillet, le quartier et la muraille hellénistique de la citadelle de Roses.

L'équipe est complétée par deux techniciens en archéologie chargés de l'étude anthropologique et des relevés planimétriques. On a découvert du matériel céramique, d'anciennes constructions et une canalisation d'eau.

Diari de Girona, 21 juillet 2011
Hora Nova, 22 juillet 2011

Découverte des bains publics et des égouts romains d'*Empuries*

Le Musée d'Archéologie de Catalogne (MAC) à *Empuries* a présenté, le 21 juillet 2011, les résultats de la campagne de fouilles des trois dernières semaines. Les archéologues ont travaillé sur le réseau d'égouts et ont entièrement découverts les thermes publics de la ville romaine. Marta Santos, coordinatrice du MAC d'*Empuries*, a expliqué que les thermes ont fonctionné jusqu'aux derniers jours de la cité romaine au III^e siècle.

On y a découvert une amphore à vin avec le sceau de Tarragone, en très bon état de conservation. Près de l'endroit où cette amphore a été découverte se trouve une réserve d'eau. Un autre puits a été découvert lors de travaux antérieurs.

Ainsi les archéologues comprennent mieux comment se faisait l'approvisionnement en eau des thermes.

Lors des travaux au réseau d'égouts, des objets du quotidien ont été découverts : bijoux, monnaies, épingles à tête, objets en os (dés, fiches de jeu...), un objet en bronze, des lampes à huile qui nous indiquent le mode de vie de la ville romaine.

Le réseau d'égouts a été laissé partiellement à découvert dans cette zone et un des archéologues, Pere Castanyer, a souligné la complexité des canalisations qui permettaient d'évacuer les eaux résiduelles des thermes et des locaux situés à côté de ces derniers.

La bonne situation des thermes, leur bon état de conservation et la possibilité d'expliquer le fonctionnement du réseau de canalisations rend les vestiges attrayants.

Une fois cette zone étudiée, elle sera recouverte jusqu'à ce qu'elle puisse être transformée en musée pour en garantir la conservation.

Au préalable, il faudra la restaurer et la conditionner, ce qui pourra prendre du temps.

Ces fouilles ont été réalisées dans le cadre du Cours d'Archéologie d'*Empuries*. Habituellement une autre campagne aurait dû être faite mais le manque de crédits en a empêché la réalisation.

El Punt, 22 juillet 2011
Diari de Girona, 22 juillet 2011
Hora Nova, 26 juillet 2011 et 28 juillet 2011

Les archéologues demandent que des fouilles soient programmées à *Can Serra* avant de commencer les travaux du *Thyssen*

Une équipe d'archéologues de l'université de *Girona* a mis au jour, devant l'ancien monastère de *Sant Felu de Guixols*, des vestiges de la porte d'un mausolée d'époque romaine. Ils ont conclu que les structures découvertes peuvent avoir un prolongement dans d'autres zones proches. C'est pourquoi ils demandent une campagne de fouilles sous l'usine de *Can Serra* avant que ne commencent les travaux du futur musée *Thyssen*.

Les fouilles ont également permis de découvrir l'ancien portail du monastère.

Diari de Girona, 16 novembre 2010

Des fouilles à *Palol* mettent au jour la muraille

La troisième campagne de fouilles que l'entreprise *Janus* effectue à *Palol Sabaldoria* a mis au jour la muraille qui entoure l'ensemble ainsi que de nouveaux murs extérieurs à l'église préromane de *Sant Miquel*. Les archéologues ont également découvert une partie de la tour et d'autres édifices du VII^e ou IX^e siècle.

D'après l'archéologue Anna Augue, directrice des fouilles, on est en train de mettre au jour de nombreuses parties de l'enceinte. « La muraille est construite sous le mas et entoure tout l'ensemble. Cette année on pourra délimiter son tracé et au cours de prochaines fouilles approfondir l'étude d'autres édifices ».

Hora Nova, 3 mai 2011

Le monastère de *Sant Felu de Guixols*

La dernière campagne de fouilles du monastère a permis la découverte de diverses structures du XII^e au XVIII^e siècle, ainsi que les vestiges d'un édifice tardo-romain.

Ce dernier, doté de pavements en *opus tessellatum*, pourrait être à l'origine du monastère médiéval. Il est à mettre directement en relation avec le mausolée du Bas Empire, ainsi qu'avec des tombes romaines d'époque tardive, localisées au cours de travaux réalisés autour du monastère.

L'édifice n'aurait pas été réformé de manière importante jusqu'au XIII^e-XIV^e siècle. Dans l'attente de nouvelles fouilles, la grande question reste de confirmer ou d'infirmer si les constructeurs du monastère se sont servis des structures romaines antérieures et si on peut établir une continuité historique du culte. Ce qui est sûr, c'est que *Sant Felu de Guixols* a été construit adossé au monastère.

Les travaux archéologiques ont été effectués par la municipalité de *Sant Feliu*. Ils ont été financés par la *Diputatio de Girona* et par le Département Culture de la *Generalitat* de Catalogne et coordonnés par le Musée d'Histoire de *Sant Feliu*.

La recherche et la direction scientifique ont été impulsées par le Laboratoire d'Archéologie et de Préhistoire de l'Université de *Girona*.

El Punt, 18 mai 2011

Découverte à Montsoriu de la vieille citerne du XIII^e siècle

L'ancienne grande citerne du château datée du XIII^e siècle, un des vestiges qui n'ont pas été démolis lors de la grande restructuration du XIV^e siècle, constitue la nouvelle découverte des travaux archéologiques qui ont été menés cet été à la forteresse de *Montsoriu*.

Après de nombreuses années de travaux et de restauration, un des principaux châteaux de Catalogne ouvrira ses portes au public le 4 décembre prochain.

Les visiteurs verront d'abord les vestiges de la citerne et ceux d'une salle du XIV^e siècle avec une large fenêtre à courtisane que les archéologues viennent de mettre au jour après avoir creusé à 4 m de profondeur. Cette fouille a permis la découverte d'une cuillère en bronze, d'une lampe métallique, de céramiques du XV^e siècle et de 15 pierres venant des colonnes qui soutenaient l'ancienne place d'armes.

L'archéologue et directeur du Musée *La Gabella* a expliqué que parallèlement aux fouilles, on travaille à la restauration du corps de garde de la monumentale forteresse, résidence des seigneurs de *Cabrera*.

Diari de Girona, 24 septembre 2010

Découverte à Montsoriu d'une épée, d'une aiguille en os décorée et de vaisselle médiévales

Les fouilles au château de *Montsoriu* à Arbucies ont permis de mettre au jour plus d'une centaine d'objets de XV^e et XVI^e siècles.

Le directeur du Musée Ethnologique du Montseny, Jordi Tura, a déclaré que ces découvertes médiévales « apportent une information importante sur la vie quotidienne durant la dernière phase où le château a été propriété des Comtes de *Cabrera* ».

La fouille de cet été s'est centrée principalement sur la zone de la place d'armes. Elle a permis de localiser une citerne du XIII^e siècle intacte. Plus d'une centaine d'objets médiévaux ont été trouvés.

On note une paire de ciseaux, une poignée d'épée, une aiguille en os décorée avec une figure humaine qui a été baptisée La Vénus de Montsoriu, de la vaisselle (plats, soupières décorées en bleu catalan, fragments de vaisselle italienne...). Cette abondante vaisselle complète celle découverte en 2007 au même endroit (400 pièces). Ces fouilles ont été réalisées avec une vingtaine de jeunes venus du monde entier (Turquie, Japon, Serbie, Russie, France, Allemagne, Italie, Canada entre autres).

Cette activité est organisée par le Conseil de la Jeunesse d'Arbucies et est dirigée par les archéologues du Musée Ethnologique du Montseny. La fouille programmée du site continuera.

Diari de Girona, 4 septembre 2011

Les archéologues découvrent le mythique Puits de la Donzella à La Bisbal

Le contrôle archéologique des travaux de réurbanisation du vieux quartier de La Bisbal a permis la découverte du mythique Puits de la Donzella qui donnait son nom à la rue devenue aujourd'hui rue Pella i Forgas.

Les fouilles ont mis au jour les vestiges de deux édifices monumentaux du XVI^e au XVIII^e siècle et, dans l'un d'eux, l'on a trouvé le puits médiéval.

Xavier Rogas, archéologue et directeur du Musée Terracota, a comparé les vestiges archéologiques avec les sources écrites. Il est arrivé à la conclusion que les fils de Pella i Forgas, avaient démolis les deux grands édifices pour élargir la rue.

D'autre part, l'installation du gaz il y a 15 ans, avait fendu par le milieu une grande jarre en céramique de 1 mètre de largeur qui a été transportée au musée Terracota.

On a également découvert des monnaies et d'autres céramiques des différentes périodes qui serviront pour mieux connaître le quartier médiéval de La Bisbal. Les vestiges seront à nouveau recouverts et on veillera à les conserver entiers.

Diari de Girona, 23 octobre 2010

LES NOUVEAUTÉS DE LA BIBLIOTHÈQUE (et du net ...)

Guillaume EPPE

Depuis le début de l'année, 379 personnes ont fréquenté la bibliothèque dont 229 adhérents de l'A.A.P.-O. (chiffre incluant les adhérents issus d'une administration ou les adhérents étudiants) soit une hausse de 1,07 % par rapport à 2010 – et une baisse de 16,12 % pour les adhérents fréquentant la bibliothèque (375 personnes dont 273 adhérents à la fin du mois de décembre 2010). La fréquentation se décompose ainsi : Étudiants et enseignants : 24,27 %. Acteurs de l'archéologie (PAD, INRAP, SRA, Acter) : 27,70 %. Autres (adhérents, ...) : 47,50 %. À noter cette année, la fréquentation de notre bibliothèque par des personnes proches des Offices de Tourisme (0,53 %)

Nous remercions les donateurs suivants : Abélanet Jean, association Les Amis de Mathias Delcor, Bayrou Lucien, CDACC, Castellvi Georges, Courrent Jean, Dalschaert Hedwige, Delonca Marcel, Donat Richard, Dory Franck, Eppe Guillaume, Falques Marie-Ange, Fédération de la Pierre Sèche, Institut Català d'Arqueologia Clàssica (Universitat Rovira i Virgili, Tarragona), Martin Joëlle, Martzluff Michel, Nolla Josep Maria, Salles Claude, Toledo i Mur Assumpció.

En 2011, notre association à trois nouveaux correspondants pour les échanges : l'Académie des Arts & des Sciences de Carcassonne, l'association ARCHIPAL Archéologie et Histoire du Pays d'Apt-Luberon et Préhistoires Méditerranéennes revue du LaMPEA/Université de Provence. Le total des associations et institutions avec lesquelles nous échangeons se monte à 61.

Le répertoire bibliothèque sur internet compte 21883 références dont : 2489 ouvrages, 1025 tirés à part et extraits, 2640 articles de colloques, 15279 articles de revues. Il y a 6475 références pour le seul département des Pyrénées-Orientales. Il y a 325 titres de revues représentant près de 5620 numéros, 130 cartes, 80 cadastres et extraits de cadastre et 371 DFS hors AAPO, PAD et ARESMAR.

Les revues représentent 58 titres soit 101 tomes. Les échanges portent sur 34 titres soit 46 tomes. Les dons, moins nombreux cette année, portent quand même sur 18 titres soit 43 tomes. Les acquisitions portent sur seulement 3 titres soit 7 tomes et les revues déposées (INRAP essentiellement) sont au nombre de 3 pour 5 tomes.

Les ouvrages sont au nombre de 111 dont 94 livres, huit tirés à part et neuf DFS. 61 livres et sept tirés à part ont été donnés ; dix livres ont été reçus en échange de notre bulletin. Cinq livres ont été achetés. Parmi les neuf DFS déposés, deux sont de l'INRAP. L'INRAP a aussi déposé 18 ouvrages et un tiré à part. S'ajoute à cela un DVD et un CD reçus en échange et une carte géomorphologique de la province de Jaca donnée.

Revues / Echanges

Académie des Arts & des Sciences de Carcassonne : Tome LII, 2008.

Antiquités Nationales : 41-2010

Archäologische Nachrichten aus Baden : 80/81-2010

Archéo-Situla : 30-2010.

Archéologie du Midi Médiéval : tome 28-2010

Archéologie et Histoire des Hauts Cantons, bulletin de la SAHHCH : 33-2010.

ARCHIPAL, *Archéologie et histoire Pays d'Apt-Luberon* : 63 (décembre 2008), 64 (juin 2009), 66 (juin 2010), 67 (décembre 2010)

Ardèche Archéologie : n°27-2010

Arkeoikuska : 2009

Bilan Scientifique Régional Aquitaine : 2008

Bilan Scientifique Régional Languedoc-Roussillon : 2008 (2010), 2009 (2010), 2010 (2010)

Bilan Scientifique DRASSM : 2008

Bolletino del Museo Civico di Storia Naturale di Verona : 34-2010

Bulletin de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier : 41-2010.

Bulletin de la Société des Amis de Vienne : 105-4, 2010 ; 106-1, 2011 ; 106-2, 2011 ; 106-3, 2011

Bulletin de liaison de la Société Archéologique Champenoise : n°1/3, janvier/septembre 2007.

Bulletin de la Société d'Etudes Scientifiques de l'Aude : Tome CX, 2010.

Cahiers de la Rome : n°19-2010.

Cahiers du Musée des Confluences (Les) : Etudes scientifiques n°1, 2010.

Cahiers du Musée des Confluences (Les) : n°7, 2011.

Cuadernos de Arqueologia de la Universidad de Navarra : 18/1-2010, 18/2-2010.

Cypsela : 18-2010.

Domitia : 13-2011.

Ecole Antique de Nîmes : n°25, 2010.

Groupe de Recherches Archéologiques de la Loire : 21-2011.

Mésogée. Bulletin du Muséum d'histoire naturelle de Marseille : 64/65-2008/2009.

La Pallofe : 49-2010.

Patrimoine en région : n°12 (hiver 2010-2011), n°13 (printemps-été 2011), n°14 (automne 2011).

Préhistoire, Art et Société : tome LXIV-2009.

Preistoria Alpina : vol. 45 (2011).

Quaderns de Prehistòria i Arqueologia de Castelló : 28-2010.

Revue Archéologique du Loiret et de l'axe ligérien : 34-2010.

Saguntum : 41-2009, 42-2010.

Zéphyrus : LXVI julio-diciembre 2010, LXVII enero-junio 2011.

Dons

Archéologia : 482 (novembre 2010), 483 (décembre 2010), 484 (janvier 2011), 485 (février 2011), 486 (mars 2011), 487 (avril 2011), 488 (mai 2011), 489 (juin 2011), 490 (juillet-août 2011). Don C. Salles.

L'Archéologue : n°60 (juin-juillet 2002). Don A. Toledo i Mur.

Archéopages : 25 (avril 2009)*, 26 (juillet 2009)**, 29 (avril 2010)***. Don R. Donat.

Arkéo junior : 94-2003. Don publicitaire.

Auriga : 53-2008. Don A. Toledo i Mur.

Bilan Scientifique Régional Limousin : 2007. Don A. Toledo i Mur.

Bulletin de la Société Agricole, Scientifique et Littéraire des Pyrénées-Orientales : 80/2-1966, 81-1967/1968. Don M.-A. Falques.

Chantiers, revue de la DRAC Languedoc-Roussillon : 1-2011. Don F. Dory.

Courrier (Le), revue de l'UNESCO : XXVIIIe année, décembre 1975 ****. Don F. Dory.

Dossiers d'Archéologie : 342 (novembre-décembre 2010), 343 (janvier-février 2011), 344 (mars-avril 2011), 345 (mai-juin 2011), 346 (juillet-août 2011). Don C. Salles.

Dossiers d'Archéologie Hors-série : 19 (août 2010), 20 (avril 2011). Don C. Salles.

Fil du Fer (Le) : n°13, 2011. Don C. Gendre.

Janus Infos : n°57, avril 2011. Don F. Dory.

Lettre de la vanera. Bulletin de liaison de l'association « Les Amis de Mathias Delcor » : n°8-2010. Don association Les Amis de Mathias Delcor.

Massana annals : n°30 (mai 2009). Don F. Dory.

QUARHIS, QUaderns d'ARqueologia i HISToria de la ciutat de Barcelona : 1 (2005), 2 (2006), 3 (2007), 4 (2008), 5 (2009). Don A. Toledo i Mur.

Science et Vie Hors-Série : n°22-septembre 2003. Don F. Dory.

* Ségrégations.

** Pêches.

*** Recyclages et emploi.

**** Les Celtes.

Déposées : 2 titres, 4 volumes.

Archéopages : 30 (Juillet 2010)*, 31 (janvier 2011)**, 32 (avril 2011)***. Dépôt INRAP.

Archéopages Hors-Série (octobre 2010)****. Dépôt INRAP.

* Homme et littoral.

** Sucré, salé.

*** L'accès à l'eau.

**** Archéologie sans frontières.

Acquisitions

Archéologie Médiévale : 40-2010.

Bulletin de la Société Préhistorique Française : 107-4/2010, 108-1/2011, 108-2/2011, 108-3/2011, 108-4/2011.

Nouvelles de l'Archéologie (Les) : 122 (décembre 2010).

Autres

Archéo-66 : n°25, 2010/2011.

Ouvrages, TAP, DFS...**Paléolithique :**

ABAD i ARBUSSÉ Joan, AULINES i VALENTÍ Albert : *Arrels profundes. Fragments del passat prehistòric a les comarques gironines*. Associació Àqueològica de Girona, Diputació de Girona, 2009. 183 p. Don CDACC.

BLASCO Anna, EDO Manuel, VILLALBA Pepa (coord.) : *La prehistòria de Garraf. Recull de 30 anys d'excavacions arqueològiques*. Catàleg de l'exposició, Fundació Privada Col·legi Bosch. CIPAG, CEB, Ajuntament de Begues, 2008. 123 p. Don CDACC.

CALVEROL Lourdes, CASANOVAS Àngels, FERRÀ Joana, RENOM Montserrat, YUN Encarna : *Trobada amb el nostre entorn prehistòric. Aula*, 2. UAB, Ajuntament de Sabadell, Generalitat de Catalunya, Sabadell, 1988. 141 p. Don CDACC.

CARDOSO João Luís : *Do Paleolítico Inferior arcaico ao século XVIII. Arqueologia do concelho de Oeiras*, Edição Câmara Municipal de Oeiras, 2011. 178 p., 111 fig. Echange.

COPPENS Yves : *Le présent du passé au carré. La fabrication de la préhistoire*. Editions France Loisirs, Odile Jacob, Paris, 2011. 220 p. Don H. Dalschaert.

DEPAEPE Pascal, SÉARA Frédéric (coord.) : *Le diagnostic des sites paléolithiques et mésolithiques. Les Cahiers de l'INRAP*, n°3, novembre 2010. 108 p. Dépôt INRAP.

DESCAMPS Cyr, DESCAMPS Françoise : *La préhistoire au Sénégal. Recueil de documents*. Les Nouvelles Editions Africaines du Sénégal, Dakar, 2010. 165 p., 64 fig., 1 DVD. Don C. Descamps.

OLÀRIA Carme : *Del sexo invisible al sexo visible. Las imágenes femeninas postpaleolíticas del Mediterráneo peninsular*. Sèrie de Prehistòria i Arqueologia, Servei d'Investigacions Arqueològiques i Prehistòriques. Diputació de Castelló, Castelló, 2011. 222 p., 174 fig., 16 pl. Echange.

Néolithique :

ABÉLANET Jean : *Itinéraires mégalithiques. Dolmens et rites funéraires en Roussillon et Pyrénées nord Catalanes*. Editions du Trabucaire, AAPO, Jean Abélanet, 2011. 347 p., Ill.

ALCADE Gabriel, SAÑA Maria : *Sis mil anys vivent a la vora dels aiguamolls de la vall d'en Bas*. Amics de Besalú i el seu Comtat, Diputació de Girona, 2009. 133 p. Don CDACC.

BILLARD Cyrille, LEGRIS Muriel (dir.) : *Premiers néolithiques de l'Ouest. Cultures, réseaux, échanges des premières sociétés néolithiques à leur expansion*. Archéologie et Culture. Presses Universitaires de Rennes, Université de Rennes, 2010, 479 p. Dépôt INRAP.

BOSCH Josep, ESTRADA Alicia (coord.) : *El Neolític Postcardial a les Mines Prehistòriques de Gavà (Baix Llobregat)*. Rubricatum, revista del Museu de Gavà, número 0, 1994. 291 p. Ill. Don A. Toledo i Mur.

GUILAINE Jean, TUSA Sebastiano, VENEROSO Primo : *La Sicile et l'Europe campaniforme*. Archives d'Ecologie Préhistorique, Toulouse, 2009. 211 p., 179 fig. Echange.

RAFEL i FONTANALS Núria : *Necròpolis del Coll del Moro (Gandesa, Terra Alta). Campanyes 1984 a 1987*. Excavacions Arqueològiques a Catalunya, 12. Generalitat de Catalunya, Departament de Cultura, Barcelona, 1993. 105 p., 119 fig. Don Toledo i Mur A.

SALANOVA Laure, TCHÉRÉMISSINOFF Yaramila (Dir.) : *Les sépultures individuelles campaniformes en France. Gallia Préhistoire, XLII Supplément*. CNRS Editions, Paris, 2011. 238 p., 107 fig., 23 tableaux. Dépôt INRAP.

SANJUÀN Leonardo García (coord.) : *Patrimonio megalítico : Más allá de los límites de la Prehistoria*. PH67, spécial monográfico. *Boletín del Instituto Andaluz del Patrimonio Histórico*, año XVI, agosto 2008. Junta de Andalucía, 2008 188 p. Don A. Toledo i Mur.

SÉGUIER Jean-Marie, DELATTRE Valérie, GRATUZE Bernard, PEAKE Rebecca, VIAND Antide (Dir.) : *Les nécropoles protohistoriques de « La Haute Grève » à Gouaix (Seine-et-Marne)*. Supplément à la Revue Archéologique du Centre de la France, n°37, 2010. 238 p., 195 fig. Dépôt INRAP.

SERVELLE Christian (dir.) : *Haches de pierre. Au Néolithique, les premiers paysans du Tarn*. CDA Tarn, Conseil Général du Tarn, 2011. 755 p., 47 pl., ill. Echange.

VILALBA Maria Josefa, BAÑOLAS Lourdes, ARENAS Juan, ALONSO Manuel : *Les mines néolithiques de Can Tintorer, Gavà. Excavacions 1978-1980*. Direcció del Patrimoni Artístic, Servei d'Arqueologia, Departament de Cultura de la Generalitat de Catalunya, Barcelona, 1986. 203 p., 102 fig. Don A. Toledo i Mur.

Âge du Bronze :

LACHENAL Thibault, RINALDUCCI DE CHASSEY Véronique, GEORGES Karine, SARGIANO Jean-Philippe : Une tuyère du Bronze ancien à la Bastide Neuve II (Velaux, Bouches-du-Rhône). Un témoin de l'activité métallurgique en contexte domestique en Provence occidentale ? Remarques sur les tuyères en céramique de l'Europe occidentale *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, tome 107, n°3, Juillet-Septembre 2010. Tiré à part. p. 549 à 565. Dépôt INRAP.

MARTÍN MACHÍN Pau : *Can barraca, una necròpolis d'incineració de fa 2.800 anys a Besalú (La Garrotxa)*. Amics de Besalú i el seu Comtat, Diputació de Girona, 2006. 137 p. Don CDACC.

SALZANI Luciano : *La necropoli dell'eta del Bronzo di Bolovone*. Memorie del Museo Civico di Storia Naturale di Verona, 2. serie. Sezione Scienze Dell'Uomo 10, 2010. Verona, 2010. 214 p., 54 pl. Echange.

Âge du Fer :

BARBIER Laurent (dir.) : Visages Gaulois. Les Gaulois font la tête. *L'Archéologue* hors-série n°3, juillet-août 2010. 66 p. ill. Don A. Toledo i Mur.

BARRA Philippe, DEDET Bernard, DELRIEU Fabien, GIRAUD Pierre, LE GOFF Isabelle, MARION Stéphane, VILLARD-LE TIEC Anne : *L'Âge du Fer en Basse-Normandie. Gestes funéraires en Gaule au Second Âge du Fer*. Actes du XXXIIIe colloque international de l'AFEAF (Caen, 20-24 mai 2009). Volume I. Presses Universitaires de Franche-Comté, AFEAF, Conseil Général du Calvados, Conseil Général de l'Orne, ville de Caen, INRAP, 2011. 334 p., ill. Dépôt INRAP.

BARRA Philippe, DEDET Bernard, DELRIEU Fabien, GIRAUD Pierre, LE GOFF Isabelle, MARION Stéphane, VILLARD-LE TIEC Anne : *L'Âge du Fer en Basse-Normandie. Gestes funéraires en Gaule au Second Âge du Fer*. Actes du XXXIIIe colloque international de l'AFEAF (Caen, 20-24 mai 2009). Volume II. Presses Universitaires de Franche-Comté, AFEAF, Conseil Général du Calvados, Conseil Général de l'Orne, ville de Caen, INRAP, 2011. 359 p., ill. Dépôt INRAP.

FLOUEST Jean-Loup (coord.) : *Regard sur les Celtes en Slovénie. La nécropole de Slatina, région de Célje (IIIe-IIe siècles avant J.-C.)*. Bibracte, Musée de la Civilisation celtique, 26 avril – 14 septembre 1997. Centre Archéologique du Mont Beuvray, 1997. 32 p. ill. Don A. Toledo i Mur.

MALLINUS D., MALLINUS D. : *À la recherche de l'Italie étrusque*. Guides Marabout, Editions Marabout, Verviers, 1975. 192 p. Don L. Bayrou.

MARTÍN ORTEGA Maria Aurora : *Ullastret, guide des fouilles et du musée*. Diputació Provincial de Girona, Girona, 1980. 58 p., 31 fig. Acquisition.

PLAYÀ Rosa M. : *Els ibers i el mar. Dades sobre la pesca en època protohistòrica al litoral mediterrani català (s. VI al II aC)*. Quaderns Blaus 016, 2005. Documents de Treball. Càtedra d'Estudis Marítims, Universitat de Girona. Museu de la Pesca, Ajuntament de Palamós. 104 p. Don A. Toledo i Mur.

ROUILLARD Pierre, MOEN Jean-Pierre, ELUÈRE Christian : *L'ABCdaire des Ibères*. Flammarion, Paris, 1997. 120 p. Don L. Bayrou.

Antiquité :

BINET Eric (Dir.) : *Evolution d'une insula de Samarobriva au Haut-Empire. Les fouilles de « Palais des Sports/Coliseum » à Amiens (Somme)*. Revue Archéologique de Picardie, n° spécial 27, 2010. 444 p., ill. Dépôt INRAP.

BLAIZOT Frédérique (Dir.) : *Archéologie d'un espace suburbain de Lyon à l'époque romaine*. Gallia, Archéologie de la France Antique, 67.1, 2010. CNRS Editions, Paris, 2010. 165 p., 64 fig. Dépôt INRAP.

CHRISTOL Michel : *Une histoire provinciale. La Gaule Narbonnaise de la fin du IIe siècle av J.-C. au IIIe siècle ap. J.-C.* Publications de la Sorbonne, 2010. 700 p., 25 fig. Dépôt INRAP.

GONZÁLEZ VILLAESCUSA Ricardo, BARBIN Vincent, RUIZ DE ARBULO Joaquín, MAR MEDINA Ricardo (Org.) : *Simulacra Romae II. Rome, les capitales de province (capita provinciarum) et la création d'un espace commun européen. Une approche archéologique*. Bulletin de la Société Archéologique Champenoise, Mémoire n°19, 2010. 206 p. Echange.

NOLLA Josep Maria, CASAS Josep : *L'excavació cuina de Casa Pastors*. Estudis Arqueològics, 8. Laboratori d'Arqueologia i Prehistòria, Institut de Recerca Històrica, Universitat de Girona, 2009. 101 p., 59 fig. Don J. Ma Nolla.

MORÍN de PABLOS Jorge, BARROSO CABRERA Rafael, ESCOLÀ MARTÍNEZ Marta, GALLART i FERNÁNDEZ Josep, LÓPEZ RECIO Mario, SÁNCHEZ HIDALGO Fernando, YRAVEDRA SAINZ de LOS TERREROS José, ROBERTO de ALMEIDA Rui : *La Gravera de l'Eugeni (Artesa de*

Lleida, Segrià). *Una cabana d'època romana*. Quaderns d'Arqueologia del Grup de Recerques de la Femosa, 9. Artesa de Lleida, 2010. 60 p. Don CDACC.

PEÑA CERVANTES Yolanda : *Torcularia. La producción de vino y aceite en Hispania*. Documenta 14, Institut Català d'Arqueologia Clàssica, Universidad de Murcia, Región de Murcia, 2010. 281 p., 63 fig., 1 CD. Don Toledo i Mur A.

Moyen Âge :

ARAMON Jean-Charles, CATALO Jean, LLECH Laurent, MOLET Henri : *Les fouilles archéologiques du lycée Ozanne à Toulouse. Région Midi-Pyrénées*, DRAC Midi-Pyrénées, AFAN, 1999. 38 p., 54 fig. Dépôt INRAP.

CATALO Jean, CAZES Quitterie, BOURDATCHOUK Jean-Luc, CALLÈDE Fabien, MOLET Henri, NAPOLÉONE Anne-Laure, PAYA Didier, PRADALIÉ Gérard : *Toulouse au Moyen Âge. 1000 ans d'histoire urbaine*. Editions Loubatières, Portet-sur-Garonne, 2010. 272 p., 124 fig. Dépôt INRAP.

CAUVET Etienne : *Etude historique sur Fonfroide, abbaye de l'Ordre de Cîteaux située dans le diocèse & la vicomté de Narbonne (de 1093 à 1790)*. Imprimerie de J. Martel aîné, Libraire Félix Seguin, Montpellier, 1875. 608 p. Don J. Abélanet.

COURRENT Jean : *Le miel dans le Livre de comptes de Jacme Olivier marchand narbonnais du XIVe siècle*. Cahiers d'Apistoria, non publié. 7 p. Don de l'auteur.

COURRENT Jean : *Conditionnement du miel au Moyen Âge*. Cahiers d'Apistoria, non publié. 7 p. Don de l'auteur.

DELONCA Marcel : *Villemorène-de-la-Salanque au début du XV^e siècle, à travers un capbreu de 1416. Le territoire, les hommes et leurs biens*. Mémoire de Master recherche 2e année, Faculté des Lettres et Sciences Humaines, Université de Perpignan Via Domitia, Sciences Humaines et Sociales, Mention Histoire, Histoire de l'Art et Archéologie sous la direction de Mme Marie-Claude Marandet, septembre 2011. 440 p., 83 ill. Don de l'auteur

DORY Frank : *Aux origines de Saint-Ferréol, martyr viennois en pays Catalan*. Cahiers de la Rome, n°19, 2010. p. 25 à 31. Don F. Dory.

GARCÍA SANZ Ana : *Guía. Palacio Real de La Almudaina, Palma de Mallorca*. Reales Sittos de España, Patrimonio Nacional, Madrid, 2007. 45 p. Don M. Martzluff.

LLOMPART Gabriel, ORTEGA Pilar, PALOU Joana : *La cathédrale de Majorque*. Collection Art en Espagne, 29. Escudo de Oro SA, Catedral de Mallorca, 2009. 94 p. Don M. Martzluff.

OLIVERES-PICO : *La maison de Cardona et le Roussillon*. *Bulletin de la Société Agricole, Scientifique et Littéraire des Pyrénées-Orientales*, 85e volume, 1973. p. 41 à 60. Don M.-A. Falques.

OLIVERES-PICO : *L'Infant Fortuna*. *Bulletin de la Société Agricole, Scientifique et Littéraire des Pyrénées-Orientales*, 83e volume, 1971. p. 45 à 68. Don M.-A. Falques.

TIXIER Luc : *Les rites funéraires au Bas Moyen Âge*. Texte. Thèse pour le doctorat de troisième cycle, Université de Saint-Etienne, sous la direction de M. E. FOURNIAL professeur d'Histoire du Moyen-Âge. NP, ND. Don L. Bayrou.

TRÉTON Rodrigue, CATAFAU Aymat, VERDON Laure : *Les capbreus du roi Jacques II de Majorque (1292-1294)*. Tome 1. Introduction, bibliographie, enluminures et index. Capbreus de Tautavel, Estagel, Millas et Claira. Collection de documents inédits sur l'Histoire de France, 56, 2011. Editions du CTHS, Paris. 650 p., 30 ill. Don A. Catafau.

TRÉTON Rodrigue, CATAFAU Aymat, VERDON Laure : *Les capbreus du roi Jacques II de Majorque (1292-1294)*. Tome 2. Capbreus de Collioure, Argelès, Saint-Laurent-de-la-Salanque, Torrelles, seigneurie de Tautavel, Toulouges. Collection de documents inédits sur l'Histoire de France, 56, 2011. Editions du CTHS, Paris. 490 p. Don A. Catafau.

TRIJUEQUE Pere : *Pirates, esclots i captius a Palamós*. Quaderns Blaus 021, 2009. Documents de Treball. Càtedra d'Estudis Marítims, Universitat de Girona. Museu de la Pesca, Ajuntament de Palamós. 47 p. Don A. Toledo i Mur.

Epoques moderne et contemporaine :

FABRE François : *Atesses Royales en Fenouillèdes et Roussillon*. Syndicats d'Initiatives du Fenouillèdes, auteur, 1971. NP, ill. Don F. Dory.

FERNÁNDEZ GONZÁLEZ Francisco : *Aportación de Cataluña a la arquitectura naval. Valor tecnológico de los veleros del siglo XIX*. Estudis 14. Museu Marítim de Barcelona, Port de Barcelona, Ajuntament de Barcelona, 2009. 286 p., 1 CD. Don A. Toledo i Mur

LAMBOT Bernard, VERGER Stéphane, CABART Hubert, CHARPY Jean-Jacques, POULAIN Charles : *Jean-Baptiste COUNHAYE. Sa collection à la mairie de Suippes (Marne) et l'archéologie champenoise au XIXe siècle*. Société Archéologique Champenoise, Mémoire 18, 2010. 294 p. Echange.

RATHEAU A. : *Monographie du château de Leucate*. Ch. Tanéra éditeur, Paris, 1863. 133 p., 2 cartes (copie de l'original). Don G. Eppe.

SEGOVIA BARRIENTOS Francisco : *Las Reials Drassanes de Barcelona entre 1700 y 1936. Astillero, cuartel, parque y maestranza de artillería, Real Fundición de bronce y fuerte*. Estudis 13. Museu Marítim de Barcelona, Port de Barcelona, Ajuntament de Barcelona, 2008. 207 p., 1 CD. Don A. Toledo i Mur.

SERRA i SELLARÈS Francesc : *Catalogne, 1714. Voyage sur les lieux de la guerre de Succession et à l'époque baroque*. Guies Turístiques de Catalunya, Agència Catalana de Turisme, Museu d'Història de Catalunya, 2010. 143 p. Don MHC.

Diachronique :

BELLARD Carlos Gómez, DÍES CUSÍ Enrique, MARÍ i COSTA Vicent : *Tres paisajes ibicencos : un estudio arqueológico*. Saguntum, papeles del laboratorio de Arqueologia de València, Extra-10. Departament de Prehistòria i Arqueologia, Universitat de València, 2011. 217 p., ill. Echanges.

BOLÒS Jordi : *La caracterització del paisatge històric. Territori i Societat : el paisatge històric*. Història, arqueologia, documentació. V. Edició a cura de Jordi Bolòs. Universitat de Lleida, 2010. 422 p. Don J. Bolòs.

COUPEY Anne-Sophie, BELLINA Béatrice, PAUTREAU Jean-Pierre, ZEITOUN Valéry : *European Association of Southeast Asian Archaeologists. Program & abstracts*. 11th International Conference, Musée des Tumulus de Bougon (Deux-Sèvres) du 25 au 30 septembre 2006. Musée des Tumulus de Bougon, Bougon, 2006. 155 p. Dépôt INRAP.

DEVEAU Isabelle (dir.) : *Port Ariane (Lattes, Hérault). Construction deltaïque et utilisation d'une zone humide lors des six derniers millénaires*. Lattara, 20, 2007. ARALO, Lattes, 2007. 634 p. Dépôt INRAP.

HERNÁNDEZ Francesc Xavier (coord.) : *Història de Catalunya. Catalunya, història i memòria*. Enciclopèdia Catalana, Generalitat de Catalunya, Museu d'Història de Catalunya, 2010. 215 p. Don MHC.

LAGATIE Christelle, VANMOERKE Jan (dir.) : *Europort Vary (Marne). Les pistes de l'archéologie. Quand la plaine n'était pas déserte*. DRAC/SRA Champagne-Ardenne, INRAP. Editions Dominique Guéniot, Langres, 2005. 164 p., 209 fig. Dépôt INRAP.

SÁENZ de BURUAGA Andoni : *Pinceladas de un desierto vivo desde la región del Tiris, en las tierras libres del Sahara Occidental*. Eusko Jaurlaritzza/Gobierno Vasco, Kultura Saila/Departamento de Cultura, Eusko Jaularitzen Argitalpen Zerbitzu Nagusia/Servicio Central de Publicaciones del Gobierno Vasco, Vitoria-Gasteiz, 2010. 262 p., 213 fig. Echange.

STOULLIG Claire (dir.) : *De Vesontio à Besançon*. Musée des Beaux-Arts et d'Archéologie de Besançon, CHAMAN Editions, Neuchâtel, 2006. 164 p., 177 fig. Dépôt INRAP

VIDAL Pierre : *Histoire de Perpignan, des origines au XIXe siècle*. Collection Nouvelle Revue d'Histoire, Barré & Dayez Editeurs, Paris, 1988. Réédition de l'édition de 1897. 394 p. Don G. Eppe.

Actes de colloque :

AACP (dir.) : *Le monastère des Clarisses de Perpignan du XIIIe siècle à nos jours*. Actes du colloque des 5 et 19 février 1994. Association des Archives Communales de Perpignan, Perpignan, 1994. 86 p. Don S. Nadal.

BOLÒS i MASCLAN Jordi : *La caracterització del paisatge històric. Territori i Societat : el paisatge històric*. Història, arqueologia, documentació. Edició a cura de Jordi Bolòs. Universitat de Lleida, 2010. 422 p. Don J. Bolòs

Collectif : *Un Palais dans la ville. Le Palais des Rois de Majorque à Perpignan*. Résumé des communications du Colloque International des 20, 21, 22 mai 2011, Palais des Rois de Majorque, Perpignan. Pôle Archéologique Départemental, Conseil Général des Pyrénées-Orientales, 2011. 49 p. Don PAD.

FOUÉRE Pierrick, CHEVILLOT Christian, COURTAUD Patrice, FERULLO Olivier, LEROYER Chantal : *Paysages et peuplements. Aspects culturels et chronologiques en France méridionale*. Actualité de la recherche. Actes des 6e Rencontres Méridionales de Préhistoire Récente, Périgueux 14-16 octobre 2004. Association pour le Développement de la Recherche Archéologique et Historique en Périgord, Préhistoire du Sud-Ouest (11e supplément à la revue). Périgueux, 2007. 568 p. . Dépôt INRAP.

MAZAURIC Simone (coord.) : *Faire la guerre, faire la paix*. Recueil des résumés du 136e congrès du CTHS, UPVD, 2-7 mai 2011. Comité des

Travaux Historiques et Scientifiques, Université de Perpignan/Via Domitia, 2011. 333 p. Don CTHS.

GAVRINA Francesco, CIBECCHINI Franca, HESNARD Antoinette (coord.) : *Comunicare la memoria del Mediterraneo. Strumenti, esperienze e progetti di valorizzazione del patrimonio cultural marittimo*. Pisa, 29-30 ottobre 2004. Centre Jean Bérard, Centre Camille Julian, Collection du Centre Jean Bérard, 24. Naples, Aix-en-Provence, 2007. 322 p. A. Don Toledo i Mur.

MÉLINES Gérard (dir.) : *Premières rencontres autour de la Pierre Sèche*. Fédération de la Pierre Sèche, Perpignan, Palais des Congrès, 5-6 mai 2007. FSP, Saint-Pons-de-Thomières, 2010. 175 p. Don FSP.

Archéologie subaquatique :

RIETH Eric (dir.) : *Les épaves de Saint-Georges, Lyon. Ier-XVIIIe siècles*. Archaeonautica, 16-2010, CNRS Edition. 247 p., 168 fig. Dépôt INRAP.

Bibliographie :

PRAT DE LA RIBA Enric : *La nacionalitat catalana*. Columna Proa, Biblioteca Bàsica de Catalunya, Barcelona, 1999. 83 p. Don J. Martin.

VIVES Jaume Vicens : *Notícia de Catalunya*. Columna Proa, Biblioteca Bàsica de Catalunya, Barcelona, 1999. 177 p. Don J. Martin.

Catalogues d'expositions :

AL-GHABBAN Ali Ibrahim, ANDRÉ-SALVINI Béatrice, DEMANGE Françoise, JUVIN Carine (Coord.) : *Rutes d'Aràbia. Tresors arqueològics el regne d'Aràbia Saudita*. Saudi Commission for Tourism & Antiquities, Musée du Louvre, Fondation « La Caixa », 2010. 144 p., 309 ill. Acquisition

BALACE Sophie, DE POORTER Alexandra (dir.) : *Entre Paradis et Enfer, mourir au Moyen Âge, 600-1600*. Catalogue d'exposition. Fonds Mercator, Musées Royaux d'Art et d'Histoire, Bruxelles, 2010. 288 p., ill. Dépôt INRAP

BOURGUIGNON Laurent (coord.) : *Aux origines du Bergeracois. Les recherches archéologiques sur la déviation de Bergerac*. Catalogue d'exposition, janvier à décembre 2004. INRAP, Conseil Général de Dordogne, Ville de Bergerac, DRAC Aquitaine, PIP. 48 p. Don Toledo i Mur A.

LLOVEDA Xavier, ORIOL GRANADOS J., CARRETÉ Josep M. : *Les joies de la prehistòria*. Govern d'Andorra, Generalitat de Catalunya, Ajuntament de Barcelona, Ajuntament de Gava, 1991. 66 p., ill. Don A. Toledo i Mur.

PORRA-KUTENI Valérie (coord.) : *Des vases pour l'éternité. La nécropole de Negabous et la Protohistoire du Roussillon*. Conseil Général des Pyrénées-Orientales, Pôle Archéologique Départemental, 2011. 162 p., 150 fig. Don PAD.

Carrières, mines

ÀLVAREZ PÉREZ Aureli, DOMÉNECH DE LA TORRE Ana, LAPUENTE MERCADAL Pilar, PITARCH MARTÍ Àfrica, ROYO PLUMED Hernando : *Marbles and stones of Hispania*. Exhibition catalogue. Text in english, catalan and spanish. Institut Català d'Arqueologia Clàssica, ICAC, Universitat Rovira i Virgili, UAB, Tarragona, 2009. 143 p. Don ICAC.

ÀLVAREZ PÉREZ Aureli, GARCÍA-ENTERO Virignia, GUTIERREZ GARCIA-MORENO Anna, RODÀ de LLANZA Isabel : *El marmor de Tarraco. Explotació, utilització i comercialització de la pedra de Santa Tecla en època romana - Tarraco marmor*. The quarriage and trade of Santa Tecla stone in Roman times. Institut Català d'Arqueologia Clàssica, Hic et Nunc 6. ICAC, Universitat Rovira i Virgili, Tarragona, 2009. 106 p., 6 fig. Don ICAC.

GUTIERREZ GARCIA-MORENO Anna : *Roman quarries in the northeast of Hispania (Modern Catalonia)*. Institut Català d'Arqueologia Clàssica, Documenta 10. ICAC, Universitat Rovira i Virgili, Tarragona, 2010. 316 p., 299 fig., 20 tableaux. Don ICAC.

Céramologie :

BRIARD Jacques : *Poteries et civilisations. Tome 2. Chalcolithique et Âge du Bronze en France*. Collection des Hespérides, Editions Errance, Paris, 1989. 138 p., ill. Don Toledo i Mur A.

Chemins, cadastres... :

CASTELLVI Georges : *La Via Domitia et ses embranchements. Découverte guidée en pays Catalan*. CNDP, CRDP, Conseil Général des Pyrénées-Orientales, Editions Trabucaires, collection Routes et Chemins, Perpignan, 2011. 104 p., 124 fig. Don G. Castellvi.

Documents pédagogiques :

BELLIER Claire, CATTELAINE Pierre, SOUVENIR Sonja : *La région du Viroin du temps des cavernes au temps des châteaux*. Document Pédagogique n°1-2010, Editions du CEDARC, Treignes, 2010. 24 p. Echange.

BELLIER Claire, CATTELAINE Pierre, SOUVENIR Sonja : *La Préhistoire. 1 - les âges de la pierre*. Document Pédagogique n°2-2010, Editions du CEDARC, Treignes, 2010. 32 p. Echange.

GUIBOURDENCHE Pierrette (coord.) : *Chevaliers-Paysans de l'An Mil*. Archéolyse internationale. Le milieu lacustre, un conservatoire des traces du passé. Bibliothèque de Travail, n°1063, décembre 1994, Publications de l'École Moderne Française, 1994. 48 p., ill. Don F. Dory.

DFS (PAD66, ARESMAR...)

BERGERET Agnès, ABEL Véronique, COMMANDRÉ Isabelle, DIEULAFAIT Francis, PALLIER Céline, RÉMY Isabelle, RÉVEILLAS Hélène : *Le second couvent des Franciscains installé dans le bourg neuf de Carcassonne. Square Gambetta, Carcassonne (Aude). Volume I*. Rapport final d'opération de fouille archéologique, arrêté de prescription n°06/393-6767, code chantier INRAP n°FB11035801, code INSEE 11069. SRA Languedoc-Roussillon, INRAP Méditerranée, ville de Carcassonne, 2009. 225 p., 151 fig. Dépôt INRAP.

BERGERET Agnès, ABEL Véronique, COMMANDRÉ Isabelle, DIEULAFAIT Francis, PALLIER Céline, RÉMY Isabelle, RÉVEILLAS Hélène : *Le second couvent des Franciscains installé dans le bourg neuf de Carcassonne. Square Gambetta, Carcassonne (Aude). Volume II*. Rapport final d'opération de fouille archéologique, arrêté de prescription n°06/393-6767, code chantier INRAP n°FB11035801, code INSEE 11069. SRA Languedoc-Roussillon, INRAP Méditerranée, ville de Carcassonne, 2009. 224 p., 110 fig. Dépôt INRAP.

DESCAMPS Cyr, SICRE Jean, CAMILLERI Charles, GIRESE Pierre, SALVAT Michel : *Connaissance et mise en valeur du patrimoine archéologique sous-marin de la ville de Tyr*. Rapport de la mission effectuée du 26 septembre au 13 octobre 2003. ARESMAR, 2003. 20 p., 5 pl.

GASSIOLLE Nathalie, CASTELLVI Georges : *Port-Vendres 6-7. Port-Vendres (Pyrénées-Orientales). Exercice 2010*. Autorisation temporaire : 2010-32. Rapport de sondages campagne 2010. ARESMAR, CRHiSM, UPVD, FFESM, Ville de Port-Vendres, DRASSM, 2010. 27 p., 26 fig. Dépôt Castellvi G. (ARESMAR).

NADAL Sabine : *Rapport de prospection et d'inventaire archéologique (sud de Perpignan)*. AAPO, 2010. 62 p., 11 fig.

PASSARRIUS Olivier, BROQUET Camille, ILLES Pauline : *Couvent des Dominicains de Collioure. Commune de Collioure, Pyrénées-Orientales*. Rapport final d'opération, Diagnostic archéologique. Pôle Archéologique Départemental, Conseil Général des Pyrénées-Orientales, ACTER, DRAC Languedoc-Roussillon, SRA, mai 2011. 60 p. 24 fig. Dépôt PAD 66.

PASSARRIUS Olivier, CALASTRENC Carine, RENDU Christine : *Vilalta et son terroir dans la longue durée. Commune de Targassonne, Pyrénées-Orientales*. Rapport Final d'Opération, Diagnostic archéologique. Pôle Archéologique Départemental Conseil Général des Pyrénées-Orientales, CNRS, UMR 5136, FRAMESPA, DRAC Languedoc-Roussillon, SRA, octobre 2009. 224 p., 177 fig. Dépôt PAD.

PASSARRIUS Olivier, CAROZZA Jean-Michel, KOTARBA Jérôme, ILLES Pauline, PORRA-KUTENI Valérie : *Elargissement de la Route Départementale 83. Communes de Saint-Laurent-de-la-Salanque et du Barcarès Pyrénées-Orientales*. Rapport Final d'Opération, Diagnostic Archéologique. Pôle Archéologique Départemental, Conseil Général des Pyrénées-Orientales. Direction Régionale des Affaires Culturelles du Languedoc-Roussillon, Service Régional de l'Archéologie, Novembre 2010. 36 p., 16 fig. Dépôt PAD 66.

PASSARRIUS Olivier, ILLES Pauline, VALADE Mickaël : *RD 900 - section centre, Phase I. Commune de Perpignan, Pyrénées-Orientales*. Rapport final d'opération, Diagnostic archéologique. Pôle Archéologique Départemental, Conseil Général des Pyrénées-Orientales, DRAC Languedoc-Roussillon, SRA, mai 2011. 24 p., 10 fig. Dépôt PAD 66.

VORUZ Jean-Louis (Dir.) : *Archéologie de la grotte du Gardon (Ain)*. Rapport de fouilles 1985-1990. Document du Département d'Anthropologie et d'Ecologie de l'Université de Genève n°17, Société Préhistorique Rhodanienne, Ambérieu-en-Bugey / Genève, 1991. 329 p., 110 fig., 30 pl. Don R. Donat.

Guides :

JOFFROY René : *Antiquités de l'Âge du Bronze et des Âges du Fer*. Guide du Musée des Antiquités Nationales. Musée des Antiquités Nationales, Saint-Germain-en-Laye, Edition des Musées Nationaux, Paris, 1976. 32 p. Don L. Bayrou.

JOFFROY René : *Antiquités gallo-romaines et mérovingiennes*. Guide du Musée des Antiquités Nationales. Musée des Antiquités Nationales, Saint-Germain-en-Laye, Edition des Musées Nationaux, Paris, 1977. 32 p. Don L. Bayrou.

MARTÍN i ORTEGA Aurora : *Ullastret*. Guide du Museu d'Arqueologia de Catalunya. Ullastret, M.A.C., Generalitat de Catalunya, 2001. 63 p., ill. Acquisition.

Irrigation :

MAJORAL Roger, ESCAPE Yves, RIEU Bernard : *Le Canal de Thuir. De la volonté royale à la gestion syndicale*. Editions du Trabucaire, Canet-en-Roussillon, 2011. 155 p., Don M. Martzluff.

Méthodologie :

BATS Michel, BESSAC Jean-Claude, CHABAL Lucie, CHAZELLES (de) Claire-Anne, FICHES Jean-Luc, POUPET Pierre, PY Michel : *Enregistrer la fouille archéologique. Le système élaboré pour le site de Lattes (Hérault)*. Editions de l'Association pour la Recherche Archéologique en Languedoc-Oriental, série Lattes. Publication de l'unité de fouilles et de recherches archéologiques de Lattes, Lattes, 1986. 56 p. Don L. Bayrou.

NOLLA BRUFFAU Josep Maria, PALAHÍ GRIMAL Lluís (coord.) : *Arqueologia, patrimoni i desenvolupament urbà. Problemàtica i solucions*. Actes del Seminari de Girona, 3 de juliol de 2009. Universitat de Girona, Ciutat de Brindisi, Ajuntament de Girona, Ministère de la Culture et de la Communication. Girona, 2010. 262 p. Don A. Toledo i Mur.

SOULIER Philippe (dir.) : *Le rapport de fouille archéologique : réglementation, conservation, diffusion*. Maison René-Ginouvès, Archéologie et Ethnologie, Travaux 11. Editions De Boccard, Paris, 2010. 190 p.

Peintures murales, fresques

BARRENECHEA Laurent, GOURGUES Morgane, LETURQUE Anne, MALLET Géraldine, POISSON Olivier : *Peintures murales du Roussillon et de la Cerdagne*. DUO, Circuits découvertes. Ministère de la Culture et de la Communication, Monuments historiques et objets d'arts du Languedoc-Roussillon, Direction Régionales des Affaires Culturelles, 2011. 14 fiches. Don F. Dory.

Techniques de construction :

COUDELAS Arnaud (dir.) : *Le mortier de chaux*. Collection « Archéologique », Editions Errance, Paris, 2009. 159 p., 78 fig. Acquisition.

Toponymie :

PLANAS BATLLE Xavier, PONS VIDALES Àurea, BELMONTE RIBAS Ànchel : *El substrat preromà en la toponímia relacionada amb inestabilitats de vessant en l'àmbit geogràfic nord-oriental de la Península Ibèrica i zones properes*. Fontes Lingvæ Vasconvm, stvdia et documenta, separata, Año XL, Número 109, Septiembre-Diciembre 2008. p. 481 à 509, ill. Don anonyme.

DORY Franck : Sur les traces de Licinus. Un Licinius à l'origine de Reventin. Janus Info, bulletin de l'Association pour la Promotion du Patrimoine de Clonas sur Varèze, n°57, avril 2011. p. 3.

Tourisme :

Collectif : *Les Pyrénées. Nature et culture*. Generalitat de Catalunya, Barcelona, 2009. 130 p. Don J. Martin.

CD, DVD, Blue Ray

DVD :

ALTUNE Jesus, MARIEZKURRENA Koro : Ekain. Zaldien leiza – la cueva de los Caballos – la grotte des Chevaux – the cave of the Horses. Orio Produktzioak. Arkaios Ikerketak. Euskal Jularitza, Conseil de l'Europe, CARP. 2010. Echange.

CD :

KELLER Laurent : *Mémoires de la mine en Languedoc-Roussillon. Racontée par ses acteurs aux générations futures*. Conseil Régional Languedoc-Roussillon, Conseil Général du Gard, association Franc-LR, GARAE, 2010. 4 CD-Rom.

Cartographie

GARCÍA RUIZ José M., PEÑA MONNÉ José Luis, BONÓ Carlos Martí, GÓMEZ VILLAR Amelia, ORIOS Anna Constante, ESPINALT BRILLAS Marta : *El relieve del Alto Aragón Occidental. Cartografía y síntesis geomorfológica*. Consejo de Protección de la Naturaleza de Aragón, Serie Investigación, 2011. 1 livret de 91 p., 32 fig. 5 cartes. Don A. Toledo i Mur.

Sur la toile ...

Pour cette rubrique internet, le matériel informatique, ainsi que les configurations, sont les mêmes que l'année dernière : Windows XP SP3 (Internet Explorer et Firefox), Windows 7 (Internet Explorer et Firefox), Mac OS X (Safari, Firefox).

<http://sites.univ-provence.fr/ccj/>

Site internet du Centre Camille Jullian. On y trouve un répertoire des timbres sur amphores, une base de recherche sur la sculpture antique en Gaule, une photothèque. L'accès à cette dernière est payante (les tarifs sont en euros, pas en francs).

<http://www.culture.gouv.fr/documentation/joconde/fr/>

Portail des collections des musées de France, la base Joconde est richement fournie, surtout en illustrations de toutes sortes (gravures, peintures, photos, cartes postales...). Le site est bien présenté et les méthodes de recherches avec un moteur de recherche simplifié et un autre plus élaboré. Le site est intéressant, notamment pour illustrer des cours. A voir sur ce site, les expositions virtuelles.

<http://www.prehistoire.org/spf>

Le site internet de la Société Préhistorique Française fait peau neuve. Petit plus, la technologie du flux RSS pour être informé en temps de l'actualité et la mise en ligne d'anciens numéros de la SPF (inscription obligatoire !). Cerise sur le gâteau, une boutique en ligne est annoncée.

<http://www.sesa-aude.com/>

Site internet de la Société d'Etudes Scientifiques de l'Aude. Il renferme des documents inédits retrouvés par Guy Rancoule dans les cartons d'archives de la SESA. On y trouve aussi des comptes-rendus de lecture. A noter un moteur de recherche simple et efficace qui trouve même, sur ce site, d'anciennes photos...

http://www.archeogeographie.org/index.php?rub=cliche_jour/ignmaigrot

Ce site explique comment télécharger gratuitement des photos de l'IGN (<http://loisirs.ign.fr/accueilPVA.do>) mais ne donne pas de précision sur les logiciels à avoir car les photos téléchargées sont au format JPEG2000 (ou JPG2). Pour vous simplifier la vie, un logiciel gratuit a été trouvé pour les PC. IRFAN View, et ses plug-ins sont à télécharger gratuitement. L'installation d'IRFAN prend moins de 3 minutes.

Petit bémol sur ce logiciel si vous avez d'autres logiciels photos car il se substitue au logiciel précédant.

Attention : Sur PC, avec Internet Explorer, le téléchargement ne se fait pas. Utilisez plutôt Mozilla/Firefox.

<http://www.geoportail.fr>

Le site de l'IGN renferme une petite nouveauté utile. En effet, il est possible de télécharger des fonds de cartes (récentes et anciennes), des cadastres et des photos aériennes. Seul bémol, l'utilisation du format JPEG2000 qui contraint les utilisateurs de PC à utiliser IRFAN. Le passage du format JPEG200 au format JPEG peut prendre du temps selon la puissance de votre machine et la taille de l'illustration téléchargée. Mieux vaut faire cette tâche sur un ordinateur puissant. Sinon il existe, sous XP notamment, un logiciel gratuit qui réduit la taille des images automatiquement.

<http://halshs.archives-ouvertes.fr/>

Site de l'Institut des Sciences de l'Homme, Lyon) qui se présente comme une bibliothèque numérique recevant et diffusant les productions intellectuelles de la Recherche dans les disciplines des Sciences Humaines et Sociales. Les sont au format PDF et peuvent être téléchargés. Cependant, certains travaux nécessitent une inscription gratuite.

http://bdr.u-paris10.fr/sid/liste_theses.php

liste des thèses soutenue à Paris X en format électronique (.pdf). Certaines thèses sont strictement limités aux étudiants du campus de Paris X.

<http://www.fortif.be/iff/index.php?page=default>

Voici un site intéressant pour l'architecture militaire. Fait par des passionnés Belges, ce petit bijou est riche en photos et documents de toutes sortes sur les fortifications des XVIIIe et XIXe siècles. Notre département est bien représenté avec aussi des projets non réalisés. Les forts Séré de Rivières y sont même présents avec un fort méconnu, celui du pic de Tausse en Cerdagne. Une publication papier existe, *Atlas des fortifications françaises*. Ce « modeste » ouvrage fait quand même 900 pages. A noter l'existence de plans, d'époque pour la plupart, pour certaines fortifications.

<http://www.fortiffsere.fr/>

Autre site exclusivement consacré aux fortifications Séré de Rivières. Ce site est essentiellement tourné sur les fortifications de l'est de la France. A noter une liste des forts type Séré

de Rivières qui sont visitables sans problème. Les données sont quelquefois peu précises et devront être complétées par le site référencé ci-dessus

<http://chateau.over-blog.net/>

Un petit site sympa sur les châteaux de France (et d'ailleurs). Il y a aussi un petit forum pour chaque château et une fiche signalétique disant si la visite est gratuite ou payante et si le site est visitable ou non. A voir aussi la partie légende qui est intéressante.

<http://www.mcu.es/ccbae/es/mapas/principal.cmd>

Ce site nous a été communiqué par Lucien Bayrou. Pour le Languedoc-Roussillon, on ne trouve que des plans de Perpignan, un plan du Boulou, trois du fort du grau de Roussillon ou grau Saint-Ange, trois de Leucate dont deux vues erronées et deux cartes dont une manuscrite avec les principaux axes de communication. Les plans sont téléchargeables gratuitement.

<http://www.patrimoine-lot.com/>

Ce site a été créé à l'initiative du Conseil Général du Lot à fin de valoriser le patrimoine sous toutes ses formes. On y trouve le patrimoine civil et militaire, certaines grandes églises du Lot, sans oublier le patrimoine rural. Par contre rien sur le patrimoine industriel du Lot.

Vous faites des travaux et vous les publiez sur le web ? Vous doutez de la sincérité d'un travail qui pourrait être un plagiat ? Cette petite partie va vous aider.

<http://plagiarisma.net/> Il s'agit d'une adresse utile pour vérifier les plagiat sur le net. Ce site est en anglais.

<http://www.copyscape.com/> site allemand qui recherche des copies de vos pages sur le web.

<http://www.textbroker.de/uncover/> le logiciel allemand anti-plagiat qui a fait tomber un ministre allemand. Fonctionne en solution Open sous Linux, Mac et Windows.

Bon surf sur le net !

Forum des Sociétés Savantes

En marge du 136^e congrès du CTHS qui s'est tenu à l'Université de Perpignan, s'est déroulé, du 4 mai au 6 mai, le forum des Sociétés Savantes.

L'A.A.P.-O. était bien évidemment de la partie avec un stand sang et or s'appuyant au stand languedocien de l'Académie des Arts et des Sciences de Carcassonne avec laquelle notre bulletin sera dorénavant échangé. Côté officiel, notre trésorier-adjoint, Franck Dory, à présenté, lors de la journée d'ouverture, l'A.A.P.-O.

Une connexion Wifi a permis pendant les trois jours, de montrer notre site internet grâce à la mise à disposition de l'ordinateur portable (et personnel) du bibliothécaire. Nous avons pu faire découvrir notre site internet lors de ce forum, ainsi que l'ASPAVAROM par le biais de notre connexion.

Les prospectus « nouvelle formule » ont rencontré un grand succès grâce à leur nouveau format (A5). Une belle manière de diffuser les conférences que nous organisons et les activités de notre association.

Pour finir, deux bouteilles de Limoux, venant du stock de l'Académie des Sciences de Carcassonne, ont été sacrifiées pour fêter le rapprochement catalano-occitan (ou occitano-catalan).

Le colloque Un palais dans la ville (20 et 21 mai 2011)

En marge du colloque international, l'A.A.P.-O. était présente lors des deux journées de conférences. Comme lors forum du CTHS, la documentation sur notre Association a connu un vif succès.



*F. Dory et G. Eppe tenant le stand de l'A.A.P.-O.
(cliché G. Castellvi)*

La Journée d'Accueil des Nouveaux Catalans (5 octobre 2011)

C'est dans une des salles du Palais des Rois de Majorque que l'A.A.P.-O. est allée à la rencontre, comme chaque année, des nouveaux résidents de notre département. Installés face au stand du Château-Musée de Bélesta et tout à côté du Pôle archéologique départemental, des contacts ont été pris notamment avec des associations de randonneurs.



G. Eppe et S. Nadal au stand de l'A.A.P.-O. lors de la journée d'accueil des nouveaux catalans

Composition du Bureau et du Conseil d'administration de l'A.A.P.-O. au 9 février 2012

BUREAU

Président d'honneur :	Jean ABÉLANET
Président :	Michel MARTZLUFF
Vice-Président :	Franck DORY
Secrétaire :	Cécile RESPAUT
Secrétaire adjoint :	Georges CASTELLVI
Trésorier :	Bernard DOUTRES
Trésorière-adjointe :	Françoise JOUY-AVANTIN

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Membres de droit :

M. le Conservateur Régional de l'Archéologie de Languedoc-Roussillon
M. le Directeur du Service Départemental d'Architecture des P.-O.

Membres élus :

Jean ABÉLANET	Bernard DOUTRES
Corinne AZZOPARDI	Françoise JOUY-AVANTIN
Georges CASTELLVI	Jérôme KOTARBA
Aymat CATAFAU	Michel MARTZLUFF
Jean-Pierre COMPS	Cécile RESPAUT
Franck DORY	

CONFÉRENCES ET SORTIES 2012

14 janvier 2012 : *Viticulture et arboriculture en vallée de l'Hérault durant l'Antiquité, à la lumière des résultats des fouilles préventives* par Cécile Jung

11 février 2012 : *Marinesque / Combe Rouge, une station routière inconnue sur la voie domitienne à Loupian (Hérault)* par Iouri Bermond

10 mars 2012 : *Préhistoire du Sénégal* par Cyr Descamps

28 avril 2012 : *Entre Ortaffa et Bages, approche archéologique d'un terroir aux occupations multiples* par Jérôme Kotarba, Cécile Dominguez et Laurent Bruxelles

12 mai 2012 : *Le Camp de las Basses à Amélie-les-bains : un ensemble funéraire et domestique original du Bronze final* par Patrice Wuscher, Florent Mazière, Annie Pezin

2 juin 2012 : Sortie à Mailhac (sous réserve)

juin 2012 : Sortie à Ripoll (musée du fer)

13 octobre 2012 : Compte-rendu des recherches archéologiques des Pyrénées-Orientales

17 novembre 2012 : Compte-rendu des recherches archéologiques des Pyrénées-Orientales (suite)

15 décembre 2012 : Assemblée Générale

Toutes les conférences sont illustrées ; l'entrée est libre. Ces séances ont lieu à l'Université de Perpignan, bâtiment F1, Amphithéâtre Y, à 14h30. Des précisions sur les sorties seront données en temps voulu.

Le dernier numéro du bulletin est remis aux adhérents ; l'adhésion est fixée à 20 euros pour les salariés et retraités, à 10 euros pour les étudiants et les demandeurs d'emploi (prévoir 3 euros de plus si vous souhaitez l'envoi du bulletin à domicile). L'adhésion peut se faire lors des conférences, en écrivant ou en passant au siège de l'association, où se trouve aussi le centre de documentation archéologique ouvert à tous du lundi au vendredi de 9h à 12h et de 14h à 17h.

Association Archéologique des Pyrénées-Orientales
 4, bis Avenue Marcellin Albert
 66000 Perpignan
 Téléphone : 04-68-55-06-91
 Mail : aapo@9business.fr ou contact@archo-66.com
 Site internet : www.archo-66.com

